85
S

# possibles

Vol. 4, No 1 automne 1979

## DES FEMMES ET DES LUTTES

L'imaginaire et le quotidien

En marge de l'histoire

Le travail comme création

## DOCUMENT

L'Acadie terroriste

221 2m

# possibles

Vol. 4, No 1 automne 1979
Boîte postale 114, Succursale Côte-des-Neiges, Montréal, Québec

Comité de rédaction :

Muriel Garon-Audy, Marcel Fournier, Gabriel Gagnon, Lise Gauvin, Roland Giguère, Gilles Hénault, Roger Lenoir, Gaston Miron, Marc Renaud, Marcel Rioux.
Secrétaire de la rédaction : Robert Laplante

## SOMMAIRE

page

ÉDITORIAL
*Muriel Garon-Audy, Lise Gauvin* 7

ANTECEDENTS

**Histoire des luttes féministes au Québec**
*Michèle Jean* 17

**La femme et le Code civil : fondements et évolution** 33

**Une lecture féministe des romans du terroir canadien-français de 1860 à 1960**
*Janine Boynard-Frot* 41

ECRITURES

**Veille**
*Anne-Marie Alonzo* 57

**L'union fondamentale**
*Louky Bersianik* 61

**Mauvais rêve**
*Monique Bosco* 67

**L'ignée L'intégrale**
*Nicole Brossard* 71

**Sur l'écriture d'une femme ou De l'écrevisse écrivant**
*Francine Déry* 77

**L'infante immémoriale (fragments)**
*Madeleine Gagnon* 83

**Telles**
*Suzanne Jacob* 93

**La guerrière**
*France Théoret* 101

QUOTIDIENNETÉS ET MOUVEMENTS

**D'où vient et où va le regroupement des femmes québécoises**
*Collectif* 109

**La librairie des femmes d'ici : un lieu qu'on s'est donné**
*Collectif* 113

**Le comité Laure-Gaudreault : les femmes dans l'enseignement**
*Marie Gagnon* 115

**La Boulange — Entrevue avec Solange Courval** 123

**Etre femme et autonome : le défi de l'AFEAS**
*Louise Picard-Pilon* 131

**Ne payer que le prix que ça vaut**
*Louise Picard-Thiboutot* 137

**Un bonjour du CRIF**
*Collectif* 143

**Les défis d'être une femme religieuse**
*Monique Dumais* 147

**Le RAIF et le changement social**
*Marie Savard* 155

**D'une coopérative artistique : Powerhouse**
*Viviane Prost* 163

**Comment lutter au bas de l'échelle**
*Collectif* 167

**Petite histoire...**
*Pol Pelletier* 175

DOCUMENT

**Le conte du parc ensorcelé**
*Herménégilde Chiasson* 191

# EDITORIAL

En octobre 1976 paraissait le premier numéro de la revue *Possibles*. La revue voyait le jour dans une période de profond pessimisme, période où le champ intellectuel paraissait résister difficilement à un vacuum dont seul un purisme radical nourri ailleurs, sans racines québécoises, semblait profiter.

Le souci d'une approche constructive véhiculée par la revue *Possibles* — dans sa recherche de voies spécifiques à la réalité socio-historique et culturelle du Québec pour la construction d'une société socialiste auto-gestionnaire — venait ainsi occuper une place laissée dangereusement libre.

Un mois à peine après la sortie de son premier numéro, l'élection du Parti québécois venait modifier considérablement situation et climat : attente des preuves, chances au coureur, objectifs partagés, moyens parfois contestés, le cheminement à côté du pouvoir était semé d'embûches, le défi à la fois plus réel mais peut-être plus périlleux.

En novembre 1979, *Possibles* aborde une quatrième année de route avec cette fois la certitude de se trouver au tournant du chemin : moment d'effervescence où la définition des modes de prise en charge de l'identité québécoise reprend le premier plan.

L'année de la revue sera centrée sur cette quête d'identité : quête qui implique la mise en forme de moyens concrets tout autant que le développement d'utopies;

recherche qui implique également une réflexion sur la portée, les conséquences et la concordance de ces moyens et utopies.

On ne saurait s'étonner que dans cette perspective le premier numéro porte sur les femmes. Les questions posées par elles ont suffisamment ébranlé de constructions bien rodées pour qu'il puisse paraître essentiel de passer par elles en premier (pour une fois !) quand il s'agit de repenser l'architecture de l'édifice.

Le deuxième numéro s'arrêtera à une autre étape également souvent escamotée dans les échafaudages politiques : celle du rêve, du travail sur l'utopie. Le Québec dont rêvent ceux qui se donnent encore le temps de rêver, quel est-il ? Nous tenterons d'en faire le tour, d'en tâter l'étendue, d'en examiner la surface.

Enfin, dans un troisième numéro, nous relèverons les manches, une fois l'étape du référendum passée, pour mieux poursuivre le travail dans l'optique qui est la nôtre : comment les diverses expériences, les divers projets présentés ici depuis quatre ans, préfigurent-ils ce que pourrait être un Québec vraiment autogéré ? Comment pourrions-nous contribuer à les faire converger en un mouvement social plus puissant ?

Dans cette perspective, les luttes des femmes ne viennent ni après ni avant la lutte de libération nationale ou l'avènement du socialisme autogestionnaire : les multiples luttes qui s'articulent sur ces trois grands mouvements sociaux s'entrecroisent et posent toutes — chacune à sa manière — le problème que nous avons en tant que peuple : celui de devoir faire face, pour exister librement, à la nécessité d'inventer non seulement de nouveaux mécanismes de pouvoir mais encore, et plus largement, une nouvelle politique.

Parler de l'interdépendance de ces mouvements, c'est évidemment soulever un problème auquel nous avaient habitués les déchirements du nationalisme face au socialisme, et inversement; mais le développement du féminisme, par la mise en évidence d'une pléiade de facettes

oubliées (!), vient maintenant exacerber les tiraillements que pose la nécessité d'une construction harmonieuse.

Car le dévoilement de cette autre dépendance qu'il s'agit de contrer, remet en cause les solutions pensées antérieurement, solutions qui, toutes cohérentes qu'elles aient été, avaient négligé de considérer les besoins spécifiques de la moitié de l'humanité et les barrières qui entravaient leur accomplissement.

Ce numéro ne veut pas reprendre la genèse de la prise de conscience et de la prise de parole des femmes, ni analyser les conditions historiques de cette émergence et la turbulence qu'elle a causée. Les antécédents du féminisme au Québec sont ici rappelés brièvement, soit pour marquer une continuité ("Histoire des luttes féministes au Québec") ou, au contraire, une rupture avec ce qui se produit maintenant (cf. l'étude sur la femme dans le roman du terroir). Mais s'agit-il vraiment de rupture ? A ce niveau des représentations, toute une étude reste à faire sur les images archétypales véhiculées par une bonne partie de la littérature québécoise récente (celle écrite par les hommes, principalement), images qui nous renvoient le plus souvent aux trois rôles-types donnés dans *les Fées ont soif*, c'est-à-dire la mère, la vierge et la putain. Pour être plus discrète, la caricature n'en est pas moins présente. Des écrivains interrogés à ce sujet s'accordent facilement un brevet d'irresponsabilité, voire d'impuissance, en se disant de simples porte-parole (quelle soudaine modestie !) d'une société et en remettant aux femmes seules le soin de changer les modèles sociaux et leurs formes de représentation.

Quant à l'effervescence causée par les débats féministes, elle aurait pu à elle seule, également, faire l'objet d'un numéro. Le féminisme est encore, dans bien des milieux, une forme de discours indécent, suscitant les mêmes réactions gênées, les clins d'oeil entendus, les blagues paillardes que provoquait l'arrivée d'une revue pornographique dans le Québec clérical d'avant 1960. Quand il n'est pas tout simplement objet d'ostracisme

et de censure, comme l'anticléricalisme de jadis : ce fut le cas encore l'an dernier avec la pièce de Denise Boucher, où la conjonction du féminisme, du joual et de l'impertinence religieuse, donnait bonne prise aux attaques.

Mais de plus en plus les femmes se disent et s'écrivent. S'inventent. S'inter-disent. En même temps qu'elles créent de nouvelles fictions, elles découvrent de nouveaux types d'écriture, de nouveaux modes du dire. Les textes publiés ici témoignent de cette parole différente, comme une mémoire insoumise arrachée aux belles certitudes de jadis...

Nous avons mis de côté également les discussions théoriques visant à définir le(s) féminisme(s), ou à déterminer les rapports entre le féminisme actuel et les mouvements qui, depuis la Grèce et Lysistrata, hantent périodiquement l'histoire des civilisations. Conformément à notre approche, il s'agit ici de témoigner d'une série d'actions et de dilemmes face à l'action, de contributions à une prise en charge et à une transformation de la société.

Nous avons voulu nous arrêter à ce que les femmes *font* plutôt que de répondre à la question faussement naïve de ce qu'elles *veulent*, question qui en rappelle une autre tout aussi révélatrice d'une incompréhension fondamentale : "What does Quebec want ?" En effet, ne sommes-nous pas rendues, après une première phase centrée sur une tentative de dénonciation et d'explication, à cette étape où, comme pour le Québec, la seule réponse valable se situe au niveau de la construction d'une nouvelle réalité alimentée à une nouvelle utopie ?

Or la réalité à laquelle nous renvoient ces actions, c'est non seulement la multiplicité des lieux mais également des formes d'intervention. Si une certaine unité avait pu paraître possible à un premier niveau de prise de conscience, la nécessité des actions concrètes a vite fait éclater les différences, tant au niveau idéologique qu'à celui de leur traduction dans le quotidien.

Car c'est sans doute ce qu'il y a de plus déroutant dans l'émergence du féminisme : une fois mise en question l'exclusion de la femme que les sociétés industrielles dites avancées ont fait ressortir avec une particulière agressivité, c'est l'édifice tout entier qui se fissure. Le travail de reconstruction est immense. Tous les secteurs de la vie sont touchés, et cela non seulement dans leur organisation mais dans la façon même de les concevoir.

En cela, le féminisme n'est pas radicalement différent des autres courants idéologiques qui eux aussi font appel à des modèles à partir desquels la société doit être repensée. Et pourtant, ainsi que le notait Janine Boynard-Frot dans une communication à l'ACFAS (reproduite en partie dans ce numéro), le Larousse refuse à cette approche son caractère de système; elle est définie comme une tendance "qui se dit pour désigner certains instincts" alors que marxisme, racisme, de même que colonialisme et impérialisme "ont en commun, pour les décrire, certains termes dont : théorie, doctrine, politique, analyse, ce qui signifie structure, cohérence, organisation, rationalisation". Le féminisme ne se distingue qu'en ce que, peut-être pour la première fois, les transformations qui sont appelées rejoignent les individus jusque dans leurs rapports les plus étroits avec l'autre, jusque dans ce qui avait pu jusque-là être tenu pour le domaine du privé. La quotidienneté des rapports, aussi bien en dehors que dans la production économique, est à réinventer. C'est à tous les niveaux que doit être débusquée la domination du mâle que même l'approche égalitariste proposée par le socialisme ou les théories plus radicalement révolutionnaires a échoué à faire éclater quand elle ne l'a pas tout simplement renforcée.

L'inquiétude que suscite le mouvement se rattache bien à l'inconnu dans lequel plonge sur remise en question aussi fondamentale. Une logique nouvelle basée sur des critères étrangers à la logique dominante met toujours du temps à être reconnue comme logique. Et la difficulté de la mutation est ressentie par les femmes

elles-mêmes qui doivent apprendre "à agir de façon féministe dans leur vie personnelle et professionnelle".

Devant l'édifice qui se fissure, il faut choisir ses modes d'intervention : alors resurgit l'éternelle question de savoir si l'on peut travailler à l'intérieur des structures existantes ou si la seule voie de succès réside dans une construction à côté, un recommencement à neuf. En même temps se pose la question des partenaires de cette entreprise : le mâle, produit de l'histoire des sociétés actuelles, peut-il apporter au mouvement ces forces vives dont il a besoin ou ne fait-il que reproduire cette domination devenue intolérable ? D'où pour certaines, la nécessité d'une exclusion qui devra durer aussi longtemps que les femmes n'auront pas refait leurs forces.

Devant ces différentes orientations, les choix sont multiples. Il devient de plus en plus évident qu'on ne peut considérer la lutte des femmes comme une lutte homogène où les femmes ont nécessairement les mêmes intérêts et par conséquent en appellent toutes à une solution unique. La lutte est femmes est plurielle et il faut éviter de la penser dans les termes du changement à sens unique : une seule voie pour l'avancement de l'histoire, une seule forme de changement valable, un seul groupe définisseur.

Une fois de plus, c'est en replaçant ces changements par rapport aux modèles de société auxquels ils renvoient de façon explicite ou implicite que les différences deviennent davantage sensibles. Ainsi certaines revendications peuvent sembler s'insérer dans une approche libérale d'égalité des chances conçue dans un système qui maintient de profondes inégalités. D'autres pratiques féministes au contraire reposent sur des mises en question plus totales, cherchent à inventer des rapports sociaux à partir de bases entièrement nouvelles.

Mais outre qu'il soit tout à la fois absurde de tenter de mesurer les approches et pratiques féministes à l'aune d'autres systèmes théoriques – le socialisme et le nationalisme en particulier – on ne saurait exiger d'un

mouvement qui implique un profond changement de mentalité, même pour les premières concernées, qu'il apporte, dès le départ, une solution à l'ensemble des problèmes afférents à l'identité et aux inégalités. Les transformations impliquées paraissent en fait à ce point lourdes à porter qu'il n'est pas étonnant de constater périodiquement des signes d'essoufflement. Et cette question qui revient sans cesse : sommes-nous trop débordées pour agir ? Et cette autre : jusqu'où nos actions ne sont-elles pas récupérées au profit du système en place ?

Malgré tout on ne peut éviter de poser la question du mode de fonctionnement de la nouvelle société à construire. Si le mouvement féministe réactive des interrogations anciennes communes au socialisme et au nationalisme, entre autres celle de la demande d'intervention de l'Etat, il renouvelle les perspectives quant à une autre série d'interrogations, celle relative en particulier à la création de communautés intermédiaires entre la famille nucléaire et l'Etat tout autant que celle de la rénovation des noyaux de base.

Il va sans dire que ces questions qui reposent le problème du pouvoir dans le sens de l'autogestion intéressent au premier chef le groupe de travail réuni autour de la revue *Possibles*. Il est clair que c'est par le renouveau qu'apportent à la conception d'un socialisme autogestionnaire les questionnements et les utopies issus du mouvement féministe que ce dernier nous touche davantage en nous obligeant à aller au-delà des mots vers ce qui constitue la réalité profonde du quotidien.

Muriel Garon-Audy
et Lise Gauvin
pour le comité de rédaction

# Antécédents

*Michèle Jean**

## Histoire des luttes féministes au Québec

> "Nous sommes responsables du désespoir de chaque femme seule enfermée dans l'impuissance."
> *Manifeste des femmes québécoises*, 9.

L'expérience historique des femmes québécoises s'inscrit dans un système où la relation entre les deux sexes en est une de domination de l'un par rapport à l'autre, dans le privé et le public. Ce système alimenté entre autres aux courants idéologiques grecs, romains, et judéo-chrétiens a nom patriarcat. Du monde grec, il nous a légué, par l'entremise d'Aristote, l'idée que la femme est un mâle manqué; du monde romain, nous avons repris quelques lois transmises via le code Napoléon qui ont assuré la sujétion légale de la femme; du monde judaïque nous avons recueilli une vision mysogine de l'univers et enfin pour clore le tableau, le christianisme nous a laissé une image de la femme oscillant entre la vierge et la putain. Ce système en conjonction avec l'évolution du capitalisme, a défini, de plus en plus exclusiment, les sphères de fonctionnement propres à chaque sexe. Pour les femmes ce fut le privé et pour les hommes le public. On peut aussi dire qu'en général, les femmes ont été porteuses du pouvoir d'influence et que le pouvoir de décision a été assumé par les hommes. Cette relation entre les deux sexes, la plupart le reconnaissent maintenant, n'est pas innée, biologique ou naturel-

* Historienne, auteur de *Québécoises du XXe siècle*, Montréal, Editions du Jour, 1974 et Quinze, 1977.

le. Elle est une construction sociale, donc modifiable.

L'histoire des luttes féministes au Québec, comme dans les autres pays où des manifestations de même type ont eu lieu, s'inscrit à l'intérieur de l'histoire du mouvement des femmes (1). C'est en somme une facette de l'histoire de la lente prise de conscience individuelle ou collective, de la part des femmes, de cette possible modification de leur rapport à l'autre sexe. Retracer les étapes de cette prise de conscience n'est pas faire dans sa totalité l'histoire des femmes québécoises, mais bien celle de leur protestation face à leur mode d'être dans l'histoire écrite du Québec. A partir d'un tel postulat on peut définir le féminisme comme "toute analyse, toute action, tout geste individuel ou collectif posant comme conflictuels les rapports entre les deux sexes et visant à en comprendre la nature ou à en modifier les termes. (2).

L'histoire de cette prise de conscience des Québécoises peut se diviser en quatre phases :

1. Organisation collective pour la conquête des droits fondamentaux : le féminisme social chrétien (1893-1940).
2. Le mouvement des femmes et les travailleuses. Démarches individuelles et féminisme caché (1940-1960).
3. Floraison de l'idéologie égalitaire et renaissance du féminisme organisé (1960-1969).
4. La nouvelle vague féministe : le privé est politique. (1969-1979).

Nous allons dans les pages qui suivent tenter de retracer brièvement les étapes principales de chacune de ces périodes plus à partir des contenus idéologiques qui les ont définies que des multiples événements qui en ont été la manifestation.

---

1. Le mouvement des femmes est un courant social exprimant de multiples tendances et le féminisme en est une parmi d'autres.
2. Maïté Albistur et Daniel Armogathe, *Histoire du féminisme français* , Paris, Editions des femmes, 7.

*Organisation collective pour la conquête des droits fondamentaux : le féminisme social chrétien (1893-1940).*

Le développement du capitalisme dans le monde occidental génère avec lui la mauvaise conscience du capitalisme porteuse de préoccupations sociales telles que la santé publique, l'assainissement de la vie politique, les mouvements de tempérance et les questions concernant le travail des femmes et des enfants. Les mouvements accélérés d'urbanisation et d'industrialisation qu'on observe, fin XIXème siècle, de même que le contexte idéologique réformiste et libéral prônant des droits égaux pour tous ne sont pas sans influer sur la pensée des femmes de l'époque, celles évidemment qui ont le loisir de lire et de se questionner, soit les bourgeoises. On retrouve aussi à la même époque un courant de regroupement dans les associations de femmes. Ainsi en 1888, se fonde aux Etats-Unis le Washington International Council of Woman.

Dans la même veine s'organise au Canada en 1893 le Conseil national des femmes du Canada " pour le plus grand avantage de la Famille et de l'Etat" (3). Ce conseil veut regrouper toutes les associations féminines canadiennes. On y retrouve des québécoises dont mesdames Thibodeau, Routhier, Gérin-Lajoie et Béique. Elles exerceront leur action dans le Conseil local des femmes de Montréal fondé aussi en 1893. Ces femmes croient que leur vocation traditionnelle d'épouses et de mères justifie leur intervention dans le social. A l'intérieur de la section montréalaise du conseil, des Canadiennes fran-

3. Comtesse Isabel d'Aberdeen, "Le Conseil National des femmes du Canada : ce qu'il signifie et ce qu'il fait", *Les Femmes du Canada, leur vie et leurs oeuvres*, Ouvrage colligé par le Conseil national des femmes du Canada, Ottawa, 1900, 263. Cité par Michèle Jean, *Québécoises du XXe siècle*, Montréal, Editions du Jour 1974, 18.

çaises lutteront, entre autres, pour l'élection des femmes au poste de commissaires d'école et pour l'éligibilité des femmes au scrutin municipal (4).

Le Québec de cette époque vit en pleine idéologie traditionnelle qui définit pour les femmes un rôle de gardienne de la langue et de la foi. Encore imbus de la vision d'un peuple francophone rural et catholique à vocation messianique en terre d'Amérique, les porte-parole religieux et politiques de notre société sont des hommes nourris de l'idéologie patriarcale et de l'idéologie nationalo-religieuse canadienne-française. D'où la violence de leur réaction face à une modification possible du rôle "officiel" des femmes. Car la réalité contredit souvent le discours idéologique puisque, à Montréal, les femmes constituent déjà en 1911 21,6 pour cent de la main d'oeuvre active, chiffre qui passe à 25,4 pour cent en 1931 (5).

Mais le Conseil national est une organisation non confessionnelle et anglophone et les francophones y prennent conscience de la nécessité d'organiser leur propre mouvement. Certaines d'entre elles font à la même époque partie d'un groupe de dames patronesses de la Société Saint-Jean-Baptiste qui amasse des fonds pour la construction du Monument national. Ce groupe sera à l'origine de la fondation de la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste, section des dames de l'Association du même nom. Cette fédération se définissait comme "la réunion dans une institution nationale, de toutes

---

4. On pourra lire à ce sujet : Yolande Pinard, "Les débuts du mouvements des femmes" dans Marie Lavigne et Yolande Pinard, *Les femmes dans la société québécoise*, Montréal, Les éditions du Boréal express, 1977, 61-87.

5. Ces données sont tirées d'un article de Marie Lavigne et Jeanine Stoddart, "Ouvrières et travailleuses montréalaises 1900-1940" dans Marie Lavigne et Yolande Pinard, *op. cit.*, 127.

les associations de femmes qui comptent dans leurs rangs des Canadiennes françaises catholiques"(6). Elle voulait offrir aux "Canadiennes françaises" le milieu qui leur permettra de communiquer ensemble pour s'aider dans la vie, se développer et progresser sans cesse (7). Le féminisme québécois organisé était né.

Le congrès de fondation eut lieu du 26 au 30 mai 1907 à Montréal et la première présidente, Caroline Béique y déclarait :

> C'est la première fois que les Canadiennes françaises se réunissent pour discuter d'une manière sérieuse de tout ce qui a rapport à leurs intérêts, aux progrès qu'elles pourraient faire, à l'action sociale qu'elles peuvent et doivent exercer. Jusqu'à une époque assez récente nous nous étions contentées de nous occuper d'oeuvres de bienfaisance pure, sans porter nos regards plus loin que les besoins immédiats des malheureux, et les questions d'utilité générale nous étaient restées à peu près indifférentes et étrangères. (...) Tout cela, me dira-t-on, c'est du féminisme ! En effet c'est du féminisme mais il faut s'entendre sur la signification qu'on peut attacher à ce mot (8).

Et la présidente poursuit en distinguant le féminisme révolutionnaire du féminisme chrétien qui a pour devise l'amour du prochain. Ces Québécoises posaient un geste inhabituel aux femmes d'ici : elles disaient vouloir communiquer ensemble, s'aider dans la vie et exer-

---

6. "Notes explicatives", "Premier congrès de la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste", Montréal, Paradis, Vincent et cie, 1907 : 6. Cité par Michèle Jean, *op. cit.*, 19.
7. *Ibid.*
8. "Discours de bienvenue de Madame Béique, fondatrice de la Section des Dames de l'association Saint-Jean-Baptiste", "Premier congrès de la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste", 17-18. Cité par Michèle Jean, *op. cit.*, 21.

cer une action sociale. Elles voulaient s'occuper d'oeuvres de charité, mais aussi d'oeuvres économiques et d'éducation. D'ailleurs l'évêque de Montréal qu'elles avaient pris soin d'inviter à ce congrès se chargera de récupérer le terme de féminisme en disant : "Puisque le mot de féminisme a été introduit dans notre langue, je l'accepte, mais je réclame pour lui un sens chrétien et je demande la permission de le définir ainsi : le zèle de la femme pour toutes les nobles causes dans la sphère que la Providence lui a assignée." (9)

L'évêque de Montréal, agissant à ce sujet comme en bien d'autres domaines, récupérait ainsi un terme menaçant pour la catholique province. Aussitôt qu'enfermé, le féminisme québécois allait poursuivre une difficile carrière. Ostracisé ou récupéré le mot féminisme ne sera jamais accepté et celles qui s'en réclameront se verront tour à tour traitées de plaies de la société, de putains, de mauvaises mères ou de frustrées.

Pour les militantes de la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste les choses n'étaient pas faciles. Elles voulaient à la fois combattre pour que les femmes obtiennent des droits élargis sur le plan juridique et démocratique de même qu'en éducation et demeurer fidèles au discours nationaliste et religieux véhiculé par les porte-parole officiels de "la race". Associée en 1922 à la fondation du Comité provincial du suffrage féminin par l'entremise de Marie Gérin-Lajoie qui en assume la co-présidence et au premier pèlerinage à Québec pour obtenir le droit de vote, la Fédération à la suite de pressions du clergé se retirera de ce champ d'action. C'est aussi Marie Gérin-Lajoie qui mènera la lutte pour que les filles puissent faire des études classiques. En 1908, devant la menace de l'ouverture d'un lycée laïque à Montréal elle obtiendra la fondation de l'Ecole d'enseigne-

---

9. "Allocution de Sa Grandeur Monseigneur Bruchési" "Premier congrès..." 123. Cité par Michèle Jean, *op. cit.*, 21

ment supérieure pour jeune fille, futur collège Marguerite-Bourgeois. Les écoles ménagères demeureront quand même encore longtemps le lot de milliers de jeunes filles.

Les premières féministes québécoises travailleront aussi à l'amélioration de la condition juridique de la femme mariée. Le mariage, dont le régime légal était alors la communauté de biens signifiait, à toutes fins pratiques, la mort légale de la femme qui devenait une incapable. "Les privilèges, les bienfaits de la vie civile dont jouissent les majeurs sans distinction de sexes, elle défend à la femme mariée d'en user"... (10) écrivait Marie Gérin-Lajoie. En 1929, le gouvernement Taschereau accepte de créer une Commission des droits civils de la femme (commission Dorion) et en 1931 un certain nombre de recommandations de la commission sont adoptées, entre autres celle qui permet aux femmes mariées d'avoir "l'entière administration" du produit de son travail personnel. Cette commission refusa toutefois d'abolir le double standard qui permettait au mari de "demander la séparation de corps pour cause d'adultère de la femme" et à la femme d'exiger la même chose seulement lorsque le mari "tient sa concubine dans la maison commune". Le double standard sera aboli en 1954-1955.

En 1928 le Comité provincial pour le suffrage féminin est réorganisé et incorporé en 1929 sous le nom de Ligue des droits de la femme. Thérèse Casgrain en assume la présidence et mène la lutte pour le droit de vote jusqu'en 1940 de pair avec l'Alliance canadienne pour le vote des femmes du Québec fondée en 1927 par Idola Saint-Jean. Cette dernière sera aussi la première Québécoise à se présenter aux élections fédérales. En 1930, elle obtient 3,000 voix dans le comté de Dorion.

---

10. Marie Gérin-Lajoie, "Etude sur la condition légale des femmes de la province de Québec", *Les femmes du Canada, leur vie et leurs oeuvres*, 44-53.

A la même époque, dans la veine du mouvement des femmes, mentionnons le regroupement des institutrices rurales en Association en 1936 à l'instigation de Laure Gaudreault qui leur disait : "Le meilleur avocat dans sa propre cause, c'est soi-même" et l'action des travailleuses dans le textile et l'industrie du vêtement où elles participeront activement aux grèves. Ces actions ne sont pas à proprement parler l'oeuvre de mouvements féministes mais elles s'inscrivent dans la prise de conscience des femmes de leur oppression spécifique dans la société.

Les premières féministes québécoises qui ont oeuvré dans le Conseil national des femmes du Canada, dans la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste ou dans les mouvements suffragistes croyaient essentiellement que les rôles des hommes et des femmes étaient complémentaires, mais elles croyaient aussi que tous les êtres humains avaient des droits égaux. Elles ne remettaient pas en question leur rôle dans la famille et ne considéraient pas le travail des femmes à l'extérieur du foyer comme une chose "normale". Par exemple à cette époque on ne verra pas de revendications pour un partage des tâches à l'intérieur du foyer. C'est plutôt au nom même de ce rôle qu'elles revendiquent l'élargissement de leurs droits alléguant que leur fonction d'épouses et de mères leur permettraient de donner une meilleure orientation à la société. Idola Saint-Jean, que la position subalterne dans la société indignait, écrivait en 1931 :

> Pourquoi, je vous le demande, Messieurs, n'apporterions-nous pas nos qualités d'éducatrices quand se discute une loi sur nos écoles ? Pourquoi les mères n'auraient-elles pas le droit de donner un vote quand la Chambre étudie une loi concernant le bien-être de l'enfant, de la famille etc. Ne sont-ce pas là des problèmes que la femme comprendra toujours mieux que l'homme ? (11)

---

11. Idola Saint-Jean, Discours radiodiffusé sous les auspices de L'Alliance Canadienne pour le Vote des Femmes du Québec,

Dès 1933, avec le retrait de Marie Gérin-Lajoie, la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste se réfugie dans le conservatisme et en 1940 avec l'obtention du droit de vote on peut dire que le féminisme organisé marque un temps d'arrêt. On peut conclure que la période 1893-1940 est dominée par un désir de certaines femmes (féministes bourgeoises) de transgresser leur zone d'influence. Le patriarcat se sent ébranlé et réagit violemment, sans pour autant avoir totalement conscience que c'est à une remise en question totale du rapport homme-femme qu'il est convié dans la longue durée. Sa réaction est bien illustrée par une phrase du sénateur Laurent-Olivier David "Reine et ange gardien du foyer, la femme doit demeurer dans les limites imposées par la Providence" (12).

*Le mouvement des femmes et les travailleuses*
*Démarches individuelles et féminisme caché (1940-1960).*

La période que nous abordons verra les travailleuses poursuivre les luttes des femmes. Du côté des féministes on peut à la fois dire que leurs luttes collectives sont à peu près inexistantes au cours de la période mais qu'il se fait tout de même une prise de conscience et des démarches individuelles que les Américaines ont qualifiées de "hidden feminism" (féminisme caché).

Pour les travailleuses, la période mettra en évidence l'ambivalence du capitalisme devant la nécessité d'utiliser la force de travail des femmes pour maintenir la

---

la veille de la présentation du projet de loi du suffrage féminin. Dans Michèle Jean, *op. cit.*, 222.

12. Laurent-Olivier David, "Le Féminisme", *Mélanges historiques et littéraires*, Montréal, Beauchemin, 1917, 328.

production, surtout en temps de guerre, tout en ne voulant pas remettre en question leur rôle traditionnel dans la reproduction des enfants.

La guerre voit la participation des femmes au marché du travail passer de 27,19 pour cent en 1941 à 28,07 pour cent en 1945 avec un sommet de 29,32 pour cent en 1944 année de recrutement intensif des forces armées (13). On voit le nombre des employées de bureau s'accroître et le nombre de femmes mariées augmenter dans la population active. La guerre amène aussi une évolution dans la technologie ménagère et un léger prolongement de la scolarité des filles.

Durant cette période et particulièrement durant la guerre, les femmes ont demandé de meilleures conditions de travail, spécifiques aux femmes, en matière d'hygiène, de sécurité et de durée du travail de même qu'au niveau des conditions morales. Enfin, elles ont lutté contre la discrimination salariale, pour les chances d'avancement et l'accès à la formation. "Pénétrant, grâce à la guerre, des secteurs industriels à haute productivité et à fort taux de syndicalisation, les femmes s'illustrèrent dans beaucoup d'endroits comme d'ardentes militantes. Une lignée de militantes s'inscrit dans la tradition du syndicalisme communiste et oeuvra à l'intérieur de syndicats d'origine américaine"(14), écrit Mona-Josée Gagnon en ajoutant que "le départ des femmes se fit de façon quasi "naturelle" : les hommes, de retour du front ou de l'armée, réoccupèrent les places laissées vacantes sur le marché du travail ainsi que dans les structures syndicales"(15).

La décennie 50-60 sera marquée par une mise en veilleuse des problèmes du travail féminin. Mais les ac-

---

13. Sur cette période on pourra lire : Francine Barry, *Le travail de la femme au Québec : l'évolution de 1940 à 1970*. Montréal, PUQ, 1977.
14. Mona-Josée Gagnon. "Les femmes dans le mouvement syndical québécois", dans Marie Lavigne et Yolande Pinard, *op. cit.*, 163.
15. *Ibid.*

tions des travailleuses dans la décennie précédente ont marqué un pas en avant dans la prise de conscience de leur oppression spécifique.

Nous avons mentionné un temps d'arrêt pour le féminisme organisé au cours de la période 40-60. Il faut cependant souligner l'implication des femmes au niveau des organisations bénévoles qui encadrèrent la participation du Canada à l'effort de guerre. La Croix Rouge aussi bien que La Commission des prix et du commerce en temps de guerre ainsi que bien d'autres regroupements sollicitèrent les énergies féminines, tout à coup, comme en toute époque de bouleversement social, devenues nécessaires et fort appréciées pour faire fonctionner la société. Cette utilisation de leurs potentiels physique et intellectuel dans l'effort de guerre contribua peut-être à une baisse du militantisme féministe, les femmes croyant qu'enfin on leur laisserait élargir leur aire d'activités sociales. L'après-guerre allait démentir cette éventualité.

Cette période est aussi marquée par l'entrée des femmes dans les professions, par un accroissement du nombre de filles faisant leurs études classiques et entrant à l'université et par la construction de certaines organisations non féministes en apparence mais demandant un statut amélioré pour les femmes en éducation et dans les affaires. De plus, la lente modification des mentalités concernant le travail et l'éducation des filles se répercute dans les familles où un plus grand nombre de femmes élèvent leurs filles en leur disant qu'elles doivent "s'équiper pour la vie" et être capables de gagner leur croûte. En ce sens on peut parler de féminisme caché. L'étiquette féministe ayant tellement été ostracisée dans la première phase des luttes, les femmes ne semblent guère enclines à l'utiliser.

C'est donc une période où les événements plus que la réflexion sont moteurs de remises en question pour les femmes. L'ouverture des professions amène aussi le début d'une idéologie égalitaire qui atteindra son apogée

dans la période suivante. Les femmes commencent à dire qu'elles peuvent être en tout les égales de l'homme et qu'il n'y a pas de différence entre les deux sexes. Ceci non pas pour remettre en question leur rôle dans le privé, mais pour prouver qu'elles peuvent travailler aussi bien que les hommes, ceci leur permettant d'obtenir les mêmes salaires et les mêmes postes.

*Floraison de l'idéologie égalitaire et renaissance du féminisme organisé (1960-1971)*

En 1957, le féminisme organisé fait sa réapparition avec la Ligue des femmes du Québec. Ce mouvement de type réformiste sympathise avec le mouvement ouvrier québécois et se situe, encore à l'heure actuelle à la gauche du féminisme réformiste. La fin du duplessisme et la révolution tranquille amène au pouvoir avec les Libéraux une nouvelle classe d'intellectuels "éclairés". Pour la première fois une femme, Claire Kirkland-Casgrain entre au parlement québécois. Elle pilote en 1964 le projet de loi numéro 16 qui, adopté, marquera la fin de l'incapacité juridique de la femme mariée. En 1966, naissent deux grandes associations féministes réformistes : l'Association féminine d'éducation et d'action sociale (AFEAS) et la Fédération des femmes du Québec (FFQ) organisée à la suite de la célébration du 25e anniversaire du droit de vote des femmes. A cette occasion, le 28 avril 1965, Renaude Lapointe signait dans La Presse un éditorial intitulé "Une nouvelle force de frappe" et écrivait : "Il (le colloque du 25e anniversaire) nous a permis également, et cette découverte est significative pour l'avenir, de prendre contact avec une génération de jeunes femmes beaucoup plus "matter of fact" que leurs aînées, une génération à qui les hom-

mes auront à rendre des comptes plus rigoureux que par le passé. Tout en admettant que l'évolution féminine a atteint son troisième stade, qui est pour ainsi dire celui de "l'homogénéisation", de l'intégration non seulement théorique mais pratique des femmes dans la société avec droits et devoirs égaux à ceux des hommes, elles reconnaissent comme immédiate la nécessité de former d'abord un groupe de pression très puissant..." (16) La Fédération en voie de formation réclamait une enquête gouvernementale sur les conditions de travail des femmes; l'application de la loi du salaire égal pour un travail à valeur égale; la création de garderies d'Etat; l'abolition des termes "ménagères" et "mère nécessiteuse". Le premier conseil d'administration formé lors du congrès de fondation en 1966 regroupait des femmes comme Monique Bégin, Colette Beauchamp, Simone Chartrand, Rita Cadieux, etc,

Les années soixante seront aussi marquées par la réforme de l'enseignement et l'ouverture des polyvalentes et des cegeps mixtes où, en principe, on devra donner la même éducation aux filles et aux garçons. Mais rapidement les féministes se rendent compte que les choses n'avancent pas vite et réclament une enquête sur la situation de la femme. Créée le 16 février 1967, la Commission Bird (Commission royale d'enquête sur la situation de la femme au Canada) en réclamant des mémoires de tous les groupements intéressés suscita une analyse en profondeur de la condition féminime et confirma aux lectrices de Betty Friedan qu'il y avait aussi des Québécoises mystifiées, même si elles contrôlaient mieux leur fertilité et avaient en bien des domaines des droits égaux à ceux des hommes.

---

16. Michèle Jean, "La fédération des femmes du Québec : du 25e anniversaire du droit de vote au congrès de fondation" *Bulletin de la FFQ*, vol. 6, no 4 (mars 1976) : 3.

*La nouvelle vague féministe : le privé est politique (1969-1979)*

Tout compte fait, la conquête de l'égalité formelle n'avait pas changé grand'chose et le Rapport Bird publié en 1970, même s'il fut taxé de "constat de situations connues" n'en révéla pas moins l'ampleur du sexisme de la société canadienne : la femme était partout en situation d'infériorité par rapport aux hommes. Moins instruites et plus pauvres que la moyenne des hommes, elle n'avait que très peu de moyens pour améliorer sa situation et les 167 recommandations de la Commission ne suscitèrent guère d'enthousiasme du Québec. Ce rapport est en quelque sorte la somme du féminisme égalitaire qui demande pour la femme les mêmes droits que ceux des hommes sans remettre fondamentalement en question le rapport homme-femme. Déjà, cet esprit égalitaire avait amené la disparition de certains comités féminins politiques ou syndicaux comme celui de la CSN en 1966, dissous sous prétexte que les membres féminins et masculins n'étaient pas fondamentalement différents.

La participation des femmes aux mouvements de libération nationale comme le Rassemblement pour l'indépendance nationale (RIN), le Mouvement souveraineté-association (MAS), le Parti québécois et pour les plus à gauche le Front de libération du Québec allait politiser la prise de conscience individuelle. De plus, les nouvelles problématiques issues des mouvements étudiants, des mouvements de libération et de décolonisation de la fin des années soixante amèneront le développement du féminisme marxiste et du féminisme radical. Les féministes marxistes sont souvent issues de groupes de gauche (17). Elles ont essayé de travailler à l'intérieur de

17. On pourra lire à ce sujet : Marie Beaulne, "Où en est le mouvement des femmes à Montréal ?" dans *Chroniques*, no 26 (février 1977), 12-16; Nadia Eid, Contre l'antiféminisme d'une certaine gauche, *Le Devoir* (15 mars 1978), 5.

ces groupes et s'y sont souvent senties marginalisées. Elles essaient de concilier luttes de classes et luttes des femmes et d'inclure la problématique des femmes comme une des composantes de la révolution prolétarienne. Le féminisme radical identifie le système patriarcal et la famille patriarcale comme les institutions qui organisent et maintiennent la suprématie masculine. Les féministes radicales croient que les femmes doivent travailler ensemble à articuler leur propre analyse. Au Québec, le journal *Les Têtes de Pioche* (1976-1979) qui se réclamait de cette tendance a eu, même si son tirage a été restreint, une importance certaine dans la pénétration de ce courant de pensée. Le courant marxiste a été particulièrement porté par le Front de libération des femmes du Québec, le Centre des femmes et le journal *Québécoises deboutte!*

En lançant le slogan le privé est politique, et en permettant l'expression de la subjectivité des femmes et de leurs expériences personnelles le féminisme radical les a amenées à préciser les sources de leur oppression et à retrouver la spécificité de la condition féminine. Les lieux de femmes : librairies, maison d'éditions, maisons de femmes battues, violées ou abandonnées se sont organisées. Des romans féministes comme *l'Euguélionne* (1976), des pièces de théâtres féministes comme *La Nef des Sorcières* (1976) ou *Les Fées ont soif* (1979), des vidéos et des films féministes ont vu le jour et ont fait couler beaucoup d'encre. Au nom du droit d'être propriétaires de leurs corps, des Québécoises ont créé des centres d'auto-santé et ont appris à se défendre (wen-do). Enfin, deux nouvelles associations féministes sont nées. En 1973, le Réseau d'action et d'information des femmes (RAIF) ne s'associant à aucune idéologie précise et le Regroupement des femmes québécoises (RFQ) en 1978 qui se définit comme un mouvement politique de pression de masse féministe et autonome. Le RFQ a mis sur pied le 5 juin 1979 un tribunal populaire sur le viol auquel 750 femmes ont assisté.

Que les féministes choisissent de travailler à améliorer la situation de la femme à l'intérieur du système ou de s'unir entre elles pour arriver à subsister en marge de celui-ci, elles devront, si elles veulent continuer de marquer des points, développer des stratégies de solidarité leur permettant de réagir comme groupe lorsqu'il faudra poser des actions d'envergure.

Au cours de la dernière décennie, les femmes ont commencé, aidées en cela par les analyses des féministes américaines (Millet, Firestone) à nommer les rapports de force et à identifier les lieux de pouvoir. Elles ont aussi appris à parler en tant que femmes et à revendiquer le droit à leur spécificité dans l'agir et le discours. Les féministes ont dépassé la phase d'égalitarisme. Elles ont amené la société à reconnaître son sexisme dans l'éducation, le travail, la culture et la pratique du pouvoir. Le rapport *Pour les Québécoises : égalité et indépendance* paru à l'automne 1978 a mis le gouvernement péquiste, qui avait demandé cette étude au Conseil du statut de la femme (créé en 1973), en face du portrait pas très "rose" de la femme québécoise.

Les enjeux sont maintenant clairement identifiés comme politiques par les associations féministes de toutes les tendances idéologiques et les partis comme les syndicats le savent. La moitié du ciel sait maintenant qu'on veut donner l'impression de la comprendre, mais peut difficilement évaluer jusqu'à quel point on veut la récupérer. Campagne référendaire vantant son importance; colloques sur la situation des femmes de la FTQ et Etats généraux de la CSN et de la CEQ aussi bien que la création d'un ministère d'état à la condition féminine sont reçus avec un brin d'espoir et beaucoup de scepticisme.

Cette longue et patiente lutte des femmes québécoises qui passe de l'identification de l'injustice à la dénonciation de l'oppression spécifique se retrouve à l'aube des années quatre-vingts à un autre tournant de son évolution.

## La femme et le Code civil : fondements et évolution

### I FONDEMENTS – 1895 (1)

*Des droits et des devoirs particuliers à chaque époux*

"Le mari doit protection à sa femme; la femme obéissance à son mari (art. 174).

Le mari doit protéger sa femme, parce qu'il est le plus fort; sa femme est tenue de lui obéir, parce que, si elle était absolument maîtresse de ses actions, la protection que lui doit son mari serait souvent inutile et quelquefois même impossible.

Du devoir d'obéissance naît pour la femme l'obligation d'habiter avec son mari et de le suivre partout où il juge à propos de résider, même à l'étranger.

Réciproquement, le mari est tenu de recevoir sa femme chez lui et de l'y traiter convenablement, selon ses facultés et son état (art. 175).

Quelle est la sanction de ces obligations ? Le refus que ferait la femme d'habiter avec son mari, ou que celui-ci ferait de la recevoir, constituerait évidemment une injure grave qui pourrait servir de fondement à une demande de séparation de corps. L'époux coupable perdrait même le droit d'exiger des secours alimentaires.

1. Selon P.-B. Mignault, *Le Droit civil canadien*, tome 1er, Whiteford et Théorêt, eds, Montréal, 1895.

Mais cette double sanction peut être inefficace ou ne pas convenir à l'époux qui demande à l'autre l'accomplissement direct de son devoir. Peut-il alors recourir à la force armée ? Ainsi, lorsque la femme refuse obstinément d'habiter avec son mari, peut-elle y être contrainte manu militari ?

L'affirmation est généralement admise. Toute obligation, par cela seul qu'elle est écrite dans la loi, doit avoir une sanction efficace : autrement, elle n'existerait point ! Or, il n'y a qu'un seul moyen de contraindre directement la femme à habiter avec son mari; ce moyen, c'est l'emploi de la force publique. Donc..., etc." (pp. 497-498).

*De l'incapacité de la femme : autorisation maritale*

"L'incapacité de la femme a pour fondement :

1. L'obligation d'obéissance dont elle est tenue envers son mari. La puissance maritale, c'est-à-dire le droit de discipline intérieure et de gouvernement domestique qu'on accorde au mari, ne serait qu'un vain mot, si, à son insu et même contre son gré, la femme pouvait légitimement se mettre en relation d'affaires avec autrui, et disposer ainsi de sa fortune selon son bon plaisir.

Voilà l'idée principale, fondamentale.

2. La faiblesse et l'inexpérience naturelles de la femme.

C'est l'idée accessoire.

La femme majeure qui ne se marie point estime elle-même qu'elle est assez forte, assez expérimentée, pour se passer d'un protecteur : de là la liberté dont elle jouit de gérer sa fortune comme elle l'entend.

Celle, au contraire, qui se marie, cherche une protection dans le mariage, un guide dans l'époux qu'elle se donne. Elle marque par là même qu'elle ne se sent ni assez forte ni assez expérimentée pour se charger seule du maniement de ses affaires. De là l'incapacité qui la protège contre elle-même." (p. 506).

*De l'incapacité de la femme en matière d'actes extra-judiciaires.*

"L'incapacité de la femme en général est énoncée aux paragraphes 176 et 177 qui se lisent comme suit :

176. "La femme ne peut ester en jugement sans l'autorisation ou l'assistance de son mari, quand même elle serait non commune ou marchande publique. Celle qui est séparée de biens ne le peut faire non plus si ce n'est dans le cas où il s'agit de simple administration."

177. "La femme, même non commune, ne peut donner ou accepter, aliéner ou disposer entre-vifs, ni autrement contracter, ni s'obliger, sans le concours du mari dans l'acte, ou son consentement par écrit, sauf les dispositions contenues dans l'acte de la 25 Vic., chap. 66.

"Si cependant elle est séparée de biens, elle peut faire seule tous les actes et contrats qui concernent l'administration de ses biens." (p. 508).

*Des actes judiciaires.*

"La femme ne peut point, sans autorisation, ester en justice (stare in judicio), c'est-à-dire plaider, figurer comme partie dans un procès.

La nécessité de l'autorisation du mari ou de la justice n'est pas requise :

- aux actes d'administration lorsque la femme s'est, par son contrat de mariage, réservé le droit d'administrer sa fortune en tout ou en partie.
- au testament...
- aux droits que la loi lui confère directement et par une disposition formelle...
- aux actes conservatoires de sa fortune acquise.". (p. 514)

## II EVOLUTION

*Le Code civil de la Province de Québec, 1937 (2)*

Les articles 174 à 177 demeurent inchangés (voir 1895). La capacité d'agir civilement est toutefois précisée aux articles 210 et 1422.

Art. 183. Le défaut d'autorisation du mari, dans les cas où elle est requise, comporte une nullité que rien ne peut couvrir et dont se peuvent prévaloir tous ceux qui y ont un intérêt né et actuel.

Art. 187. Le mari peut demander la séparation de corps pour cause d'adultère de sa femme.

Art. 188. La femme peut demander la séparation de corps pour cause d'adultère de son mari, lorsqu'il tient sa concubine dans la maison commune.

Art. 243. Il (l'enfant) reste sous leur autorité jusqu'à sa majorité ou son émancipation, mais c'est le père seul qui exerce cette autorité durant le mariage, sauf les dispositions contenues dans l'acte de la 25ième Vict., chap. 66.

Art. 986. Sont incapables de contracter :

Les mineurs, dans les cas et suivant les dispositions contenues dans ce Code;

Les interdits;

Les femmes mariées, excepté dans les cas spécifiés par la loi; ...

Les personnes aliénées ou souffrant d'une aberration temporaire causée par maladie, accident, ivresse ou autre cause, ou qui, à raison de la faiblesse de leur esprit, sont incapables de donner un consentement valable;

Ceux qui sont frappés de dégradation civique.

Art. 1259. Ainsi les époux ne peuvent déroger ni aux droits résultant de la puissance maritale sur la personne de la femme et des enfants, ou appartenant au mari

---

2. L.J. de la Durantaye, *Petit Code civil annoté de la Province de Québec*, J.D. de Lamirande et Co., Montréal, 1937.

comme chef de l'association conjugale, ni aux droits conférés aux époux par le titre "De la Puissance Paternelle", et par le titre "De la Minorité, de la Tutelle et de l'Emancipation" au présent code.

Art. 1292. Le mari administre seul les biens de la communauté. Il peut les vendre, aliéner et hypothéquer sans le concours de sa femme. ...

*Le Code civil de la province de Québec, 1978 (3)*

Art. 83. La femme non séparée de corps n'a pas d'autre domicile que celui de son mari.

Art. 175. La femme est obligée d'habiter avec le mari, qu'elle doit suivre pour demeurer partout où il fixe la résidence de la famille. Le mari est tenu de l'y recevoir.

Lorsque la résidence choisie par le mari présente pour la famille des dangers d'ordre physique ou d'ordre moral, la femme peut, par exception, être autorisée à avoir pour elle et ses enfants une autre résidence fixée par le juge. ...

Art. 176. Le mari est obligé de fournir à sa femme tout ce qui est nécessaire pour les besoins de la vie selon ses facultés et son état.

Art. 177. (Rempl. 1969). 3) La capacité juridique de chacun des époux n'est pas diminuée par le mariage; seuls leurs pouvoirs peuvent être limités par le régime matrimonial.

Art. 180. La femme mariée a, sous tous les régimes, le pouvoir de représenter le mari pour les besoins courants du ménage et l'entretien des enfants y compris les soins médicaux et chirurgicaux. ...

Art. 244 (Rempl. 1977). Les pères et mères exercent ensemble l'autorité parentale, sauf disposition contraire du présent code.

---

3. *Code civil de la Province de Québec*, Wilson et Lafleur Ltée, Montréal, 1978.

Si l'un d'eux décède ou est incapable de manifester sa volonté, l'autorité est exercée par l'autre.

Art. 1292. Le mari administre seul les biens de la communauté sous réserve des dispositions de l'article 1293 et des articles 1425a et suivants. ...

*La charte québécoise de la personne*, 1976

Art. 47. Les époux ont, dans le mariage, les mêmes droits, obligations et responsabilités.

*Propositions de révision du Code civil du Québec*, 1977 (4)

— Du nom et de l'identité physique :

33. L'enfant porte le nom patronymique de son père.

Toutefois, lorsque seule la filiation maternelle est établie, il porte le nom de sa mère.

52. Les époux conservent, en mariage, leur nom, ainsi que leurs prénoms respectifs.

— De la famille :

41. Les époux ont, en mariage, les mêmes droits et les mêmes obligations...

42. Les époux assurent ensemble la direction morale et matérielle de la famille et l'éducation de leurs enfants communs.

45. Chacun des époux peut donner à l'autre mandat de le représenter, même dans l'exercice des droits et pouvoirs que le régime matrimonial lui attribue.

---

4. *Rapport sur le Code civil du Québec*, volume I, Projet de Code civil, 1977, Ed. Officiel du Québec, 1978.

47. Les époux contribuent aux charges du mariage en proportion de leurs facultés respectives.

Chaque époux peut s'acquitter de sa contribution par son activité au foyer.

48. L'époux qui contracte pour les besoins courants du mariage s'engage seul pour le tout. ...

49. Les règles des articles 47 et 48 s'appliquent également aux époux de fait.

Dans ce Code, sont époux de fait ceux qui, sans être mariés l'un avec l'autre, vivent ensemble ouvertement comme mari et femme, d'une façon continue et stable.

53. Les époux choisissent de concert la résidence principale de la famille...

54. Un époux ne peut, sans le consentement de l'autre, aliéner, grever d'un droit réel ou transporter hors de la résidence principale de la famille les meubles qui lui appartiennent et qui y sont affectés à l'usage du ménage.

Toutefois, cette disposition n'est pas applicable à l'époux abandonné par son conjoint.

150. Les époux peuvent convenir que l'un d'eux sera l'administrateur de la communauté.

Ils sont présumés avoir choisi *le mari* comme administrateur de la communauté, à défaut de stipulation expresse dans le contrat de mariage.

*Janine Boynard-Frot**

# Une lecture féministe des romans du terroir canadien-français de 1860 à 1960

L'émergence du roman dit du terroir coïncide, au Canada français, avec d'importantes modifications des structures de la société canadienne-française. A la faveur des Insurrections de 1837-1838 puis de la Confédération, une élite ecclésiastique, aidée du colonisateur, va se structurer et dominer toute la société canadienne-française. L'idéologie unitaire du Canada français correspond à la soudure du national, du patriotique et du social au religieux. Dans le domaine économique, dès 1860, le peuple sera exhorté au retour à la terre. Le retour à la terre signifie, selon Marx, "éparpillement de la population dans l'espace" et "mentalité bornée"; ce sont là des facteurs favorables à l'exercice d'un pouvoir, ce qui n'est pas le cas en milieu urbain où il y a "concentration de la population, des instruments de production, du capital, des jouissances et des besoins".

Pendant un siècle, à partir de 1860, toute une série de romans, dits du terroir, ont glorifié la terre et la vie à la campagne. C'est précisément sur cette série que va porter notre analyse. Après 1960, la dissociation officielle du temporel et du spirituel réalisée par la Révolu-

* Extrait d'une communication présentée à l'ACFAS, à Montréal en 1979.

tion tranquille, entraîne des modifications structurelles de la société québécoise fondées sur de nouvelles idéologies et, nécessairement, l'extinction du roman du terroir.

Nous allons ici dégager les structures de ce type de roman (1) que nous expliquerons en cherchant à établir des rapports d'homologie avec celles de la société canadienne-française dans laquelle il est né. Par ailleurs, nous adoptons une perspective féministe, ce qui signifie que nous procédons à la dissociation du masculin et du féminin dans le regard que nous portons sur les textes quand il s'agit d'analyser les rapports des individus avec la nature ou avec leurs semblables. Les appareils idéologiques d'Etat génèrent des habitudes mentales qui sont des forces de résistance aux changements. Ainsi, avant 1960, on ne concevait pas, à part certaines élites, de lecture autre que celle qui se pratiquait dans une perspective catholique; or maintenant c'est chose faite, la notion de "lectures plurielles" est entrée dans les moeurs, on lit dans une perspective marxiste, psychanalytique, etc., et féministe !

*Les mécanismes du récit*

Les romans du terroir analysés (1860 à 1940) présentent une histoire dont les mécanismes de fonctionnement sont communs : un héros insatisfait de son sort à la campagne quitte la terre familiale et erre à l'aventure en ville ou ailleurs. Répondant aux attentes de sa famille, il peut revenir, se marier, fonder une famille et devenir un habitant heureux. Il peut aussi ne pas revenir et mourir d'un accident en ville ou encore vouloir revenir mais ne pas pouvoir à cause d'une opposition d'un conjoint avec lequel un mariage a été contracté en ville, ou encore à cause d'un manque d'argent. Une

1. Pour une analyse plus détaillée, se référer à la thèse de doctorat ès lettres de l'auteur : *Espace de la femme, espace de l'homme dans le roman du terroir canadien-français de 1860 à 1960*, Université de Sherbrooke, 1978.

analyse du nombre de personnages qui quittent ainsi la campagne révèle que c'est le cas de 59 hommes contre 12 femmes, que 62,7 pour cent d'hommes reviennent contre 16,6 pour cent de femmes et que 15,2 pour cent d'hommes meurent – ce qui est à interpréter en termes de punition – contre 41,6 pour cent de femmes. La répression frappe donc plus sévèrement la femme qui part.

De 1940 à 1960, nous observons dans le roman une structure différente. Bien que le phénomène d'urbanisation et de dépeuplement des campagnes s'accélère au Québec, le roman présente une image inversée de cette réalité, d'où sa fonction idéologique, puisque l'histoire se transforme et présente un citadin insatisfait de ses conditions de vie en ville qui désire vivre à la campagne. L'histoire est donc celle de son adaptation ou non aux valeurs de la campagne. Les résultats démontrent que parmi les arrivants, 53,3 pour cent sont des femmes et que parmi elles, 50 pour cent vont s'adapter à la terre, tandis que 28,5 pour cent d'hommes seulement s'y fixent.

Une conclusion se dégage : la mobilité de la femme citadine est légèrement supérieure à celle de l'homme quand il s'agit de revenir à la campagne, elle est inférieure quand il s'agit d'en repartir et elle est quasiment nulle quand cette femme est une paysanne et qu'il s'agit de quitter la campagne.

Or, bien que la structure révèle que parmi les déserteurs, 81,6 pour cent sont des hommes, le discours camoufle cette réalité en créant, au niveau de surface du texte, des liens inexistants en structure profonde, entre la terre et l'homme : la terre personnalisée est l'amante généreuse, la maîtresse fidèle, la grande, la douce amie fidèle, etc. mais jamais il n'y a de champs amants prolifiques de la femme, de fidèles bien-aimés et doux amis qui attesteraient la conjonction vérifiée de la femme à la terre.

Quatre-vingt quatre pour cent des héros qui contestent l'ordre social de leur univers ont un père qui figu-

re le seigneur tandis qu'eux sont de la catégorie des enfants, de sexe masculin et virtuellement propriétaires. A leur retour correspond un statut d'adulte, de propriétaire (le père disparaissant de la scène : mort, rentier, etc.) et la fonction noces, parfois suivie de procréation, s'inscrit sur leur parcours de sorte que de dominés et contestataires, ces héros deviennent dominants et supports de l'ordre social. Ils sont alors désignés par des expressions de roi, chef, maître, seigneur. Cette qualification vise une classe spécifique constituée d'individus de sexe masculin, propriétaires d'une terre, mariés et pères de famille. Par homologie, c'est l'image féodale du seigneur propriétaire de ses terres et de ses sujets qui se dégage. Or, jamais nous ne rencontrons de reine, de chef — mot sans féminin — de maîtresse, de seigneuresse. Le passage de dominé à dominant ne s'effectue jamais quand il s'agit d'un être de sexe féminin.

La domination implique la possession de richesses matérielles acquises par le travail (lutte du colon contre la nature). La concentration maximale d'un potentiel énergétique entre les mains d'un seul individu accroît donc sa possibilité d'accumuler des richesses matérielles. Par ailleurs, la quantité de richesses accumulables par chaque individu varie en fonction du nombre de prétendants aux richesses. Il importe donc, du point de vue de la classe des possédants, de contrôler l'accessibilité aux richesses et en même temps de détourner le potentiel énergétique de certains individus à son profit.

*L'exclusion économique de la femme*

En l'espace campagne l'acquisition des richesses peut être fondée sur la compétence des individus ou découler d'un ordre arbitraire par la voie de l'héritage. Les femmes, dans le roman, sont exclues de l'héritage. Reste donc la compétence. L'espace campagne est structuré sur la base de l'avoir, la possession de la terre s'opposant à la dépossession. Il y a donc les lieux où sont les propriétaires — ce sont les rangs — qui s'opposent au lieu

village où se concentrent ceux qui n'ont pas, ou plus, de terre (rentiers, marchands, ...). Il y a les chantiers, sortes de petites collectivités, lieux clos qui s'opposent aux lieux ouverts que sont les routes, eaux, forêts que fréquentent les journaliers, navigateurs, coureurs de bois, soit un ensemble de lieux où l'on gagne de l'argent que l'on peut échanger contre une terre.

Le chantier est un lieu d'accueil pour le dominé révolté qui peut ainsi survivre et même acquérir des richesses en vue d'accéder au statut de propriétaire. Par le système des "corvées", les habitants aident ensuite le nouveau colon à démarrer (construction du camp, des bâtiments, etc.). Ce système, qui reçoit la qualification de "solidarité", répond à des intérêts de classe car jamais la "solidarité" ne se manifeste à l'égard d'un non-propriétaire. Or la femme est exclue du chantier, c'est un lieu économiquement structuré pour l'homme. Pas de femme non plus dans les lieux ouverts : routes, eaux, forêts, si ce n'est une Irlandaise dans *La Scouine* ou une Blanche Varieur dans *Marie-Didace* laquelle avait été capitaine de bateau autrefois, mais dans le présent du roman, elle est pauvre, quand Didace l'épouse.

Maintenues hors des richesses sous l'effet de conditions matérielles qui les empêchent de manifester leur compétence, les femmes sont éliminées de la course aux richesses. Dès lors un potentiel énergétique considérable et équivalent à 50 pour cent du potentiel énergétique total, se trouve libéré, disponible et sujet à exploitation.

*Domination et exploitation de la femme par l'homme*

La femme ne peut accéder aux richesses qu'indirectement, par le truchement de l'homme au moyen du mariage. La non-soumission à cet ordre signifie la mort puisque l'univers n'est pas structuré, sur le plan économique, pour permettre aux femmes de survivre. C'est d'ailleurs le sort de près de 21,6 pour cent des femmes qui refusent cet ordre; tandis que parmi 75 personnages féminins célibataires en séquence initiale, 50 se retrouvent mariées (mariage spirituel inclu) en séquence fi-

nale; c'est donc dire que 70,4 pour cent se soumettent. Un résidu de 8 pour cent de célibataires demeure, mais le célibat d'une Angélina Desmarais dans *Le Survenant* ou d'une Josephte Auray dans *Nord-Sud* n'est pas l'effet d'une contestation d'un ordre social mais bien celui d'un échec personnel.

Parallèlement, 87,2 pour cent des personnages masculins qui reviennent à la terre se marient, le résidu n'infirmant aucunement la nécessité de la fonction noces et quand il s'agit de citadins, s'ils sont mariés, c'est la fonction procréation (64,3 pour cent des cas), qui marque l'adaptation et la transformation d'un citadin en petit roi seigneur et maître. Par la procréation, le seigneur se constitue un lot de sujets et manifeste, en même temps, sa domination par la libre disposition qu'il a du corps de sa femme.

Dans cet ordre, le corps de la femme doit être exploité au maximum en vue de la reproduction. Aucune limite maximale n'est tolérée quelles qu'en puissent être les conséquences pour l'objet d'exploitation. "Il fallait qu'Alphonsine eût son nombre... s'il devait en venir 10, il en viendrait 10; 15, ce serait 15; comme chez les autres" pense Eucharistе Moisan dans *Trente Arpents*. C'est le dominant, dans l'ordre spirituel (le curé), présent dans tous les romans et adjuvant du dominant dans l'ordre matériel (le père), qui préserve cet ordre.

C'est dans les statistiques que se lit cette exploitation de la femme : 34 femmes mariées, mères ou non, sont mortes à l'ouverture du roman où domine le père qui ne disparaît, en général, qu'en séquence finale. Et parmi les femmes mariées, au nombre de 25 en séquence initiale, 45 pour cent disparaissent encore avant la séquence finale, à l'exemple d'Alphonsine dans *Trente Arpents*.

Cette exploitation se manifeste encore au niveau du physique qui apparaît dégradé : les femmes mariées sont fatiguées, épuisées par les tâches, ridées, âgées, yeux cernés. L'oppression dont la femme est victime se déduit de sa situation dans l'espace et des rapports qu'elle en-

tretient avec les dominants. Les femmes mariées se concentrent dans les lieux clos, sombres, non peuplés : cuisines, églises, derrière les portes, etc. Elles sont *invisibilisées* dans des vêtements sombres, solides et couvrants. Elles n'ont pas accès à la parole. Le jour où Blanche Varieur se mit à parler en public de son Varieur, Didace perdit "tout sentiment pour elle" (dans *Marie-Didace*); le jour où Dame Ouellet émit une opinion personnelle, son mari ouvrit toute grande la porte en lui jetant "allez-vous-en tous" (*Boeufs roux*). La femme mariée ne peut que répéter le discours du dominant, "saisir son point de vue et approuver" dit le narrateur dans *Campagne canadienne* ou encore répéter indéfiniment une parole stéréotypée, la prière, parole du dominant spirituel. Toutes les femmes mariées prient, ainsi elles ont l'esprit mobilisé, elles ne rêvent pas, elles ne pensent pas, elles se reconnaissent seulement sans savoir, sans pouvoir, puisque c'est le Dieu qu'elles implorent en silence qui est chargé de réaliser leurs désirs.

Un ensemble de prescriptions et de prohibitions sous-tend les rapports que la jeune fille entretient avec les objets et les êtres de la nature. Nous observons que, contrairement à la femme mariée, la jeune fille célibataire se tient dans des espaces ouverts : bois, champs, eaux, et qu'elle semble y circuler librement car elle y rencontre, sinon des, au moins un personnage de sexe masculin. En règle générale, c'est le futur mari; aussi devient-elle rapidement sa promise, ce qui correspond, dans le système des alliances, à un statut de non-célibataire conjoint à non-mariée. Dès cet instant tous ses déplacements, en lieux ouverts ou clos, peuplés ou non peuplés, sont proscrits. Elle n'apparaît que chaperonnée par ses frères et soeurs, père ou mère ou autres personnes. Il semble donc qu'il soit prescrit à la célibataire de s'exhiber dans l'espace ouvert, assimilable à un marché, où elle est susceptible de trouver acquéreur, et c'est effectivement ce qui se passe. Une fois promise, la célibataire est l'objet d'une étroite surveillance.

Le vêtement a, dans ce système, une fonction particulière. S'il invisibilise les femmes mariées et tout particulièrement les religieuses, il met en relief les célibataires dont un fort pourcentage est vêtu de robes couvrantes et en tissus solides, comme c'est le cas pour les femmes mariées, mais de teintes claires, les tons de bleu, rose et surtout blanc dominent. La fonction du blanc, réputé symbole de virginité, est à analyser en rapport avec la fonction de surveillance qu'exerce la société sur la promise. La qualité du blanc est d'être un révélateur. La robe blanche amidonnée révélera tout contact avec le sol, l'herbe ou les mains entreprenantes. La robe blanche garde donc la femme éloignée de l'homme; en cela, le blanc est le gardien de la virginité. Le réseau de surveillance joue donc la même fonction que le blanc : c'est la virginité de la femme qui est l'objet de protection. La virginité est donc la valeur fondamentale de la femme.

*Fonction du savoir*

Le savoir, dans cet univers, est attribué à 38 femmes contre 29 hommes. Si l'on considère le savoir comme l'attribution d'un pouvoir en vue d'une performance, le fait surprend. L'analyse révèle que les garçons sont orientés vers les professions de prêtres, avocats, médecins, journalistes et autres tandis que l'unique débouché pour la femme est la profession d'institutrice. Or aucune femme ne pratique son métier dans le roman et pis, Alphonsine Ladouceur, qui a un diplôme d'institutrice, s'engage comme domestique, c'est là un indice de la basse rentabilité de cette profession, ce que confirme le fait que certains personnages féminins aient abandonné cette profession pour épouser de misérables colons. Nous pouvons donc avancer que le savoir n'est pas dispensé à la femme en vue de la rendre économiquement autonome. Il a une double fonction, analogue à celle de la robe blanche qui participe à la mise en relief de la jeune fille mais aussi à sa répression. La présence d'au moins deux prétendants "à la main" de la jeune

fille instruite atteste de la fonction de prestige du savoir donc de l'accroissement de la valeur d'échange de la femme. Quant à la fonction de répression, c'est contre le "sujet" féminin, contre le je volontaire, qu'elle s'exerce, de sorte que c'est un instrument de l'ordre social qui sort du couvent et non une femme autonome. Tous ces objets, modèles "bien éduqués" ou "joliment instruits", selon les expressions du roman, sont assimilés aux idées de la classe dominante masculine : la performance ne se réalise, dans leur conception, que par le don de soi, le sacrifice, la générosité, le dévouement; c'est là leur idéal de vie, ce que prouvent toutes leurs actions.

Toute cette structure oppressive et répressive n'existe qu'en fonction du mariage de la jeune fille qui se trouve réduite à l'état d'objet, état d'infériorité qui justifie la présence de protecteurs forts, impavides, rationnels. L'évacuation du sujet qu'opère ce système se lit encore dans les comparaisons et métaphores, ensemble fortement articulé, qui assimilent la femme aux objets du règne minéral (perle, marbre, or, etc.) ou du règne végétal (la rose, le lys, etc.) ou du règne animal (la chatte, la jument) ou encore aux objets fictifs du monde inhumain (la fée, la déesse, la sorcière, etc.). Assimilée aux ressources, la femme a une valeur marchande non basée sur ses qualités physiques, intellectuelles et morales mais sur son état de vierge. Les femmes sont classées en deux grandes catégories : les vierges et les non vierges, ce qui correspond à la définition de objet neuf vs objet usagé, les vierges étant réservées à l'usage personnel d'un seul homme tandis que les non vierges sont d'usage public. Toute fille abandonnée par son promis perd sa valeur dans cet univers; c'est "une honte" dit Marie Beaudry (*La Terre vivante*) "d'être abandonnée" à la campagne car elle est soupçonnée d'être devenue un objet usagé. L'innocence, qui consiste à ne rien savoir sur soi, qualité essentielle de la fille, déclenche des mécanismes instinctifs de protection; ainsi, Alphonsine Branchaud qui savait – dit le texte – "qu'on n'a-

chète pas volontiers par la suite ce qu'on a eu gratis la première fois" (*Trente Arpents*) se méfiait de son entreprenant cavalier qui "ne l'eût peut-être pas épousée si elle avait voulu" dit encore le texte. Le père – à qui on demande la main de sa fille – tire toujours profit de l'échange de sa fille : son statut social peut s'accroître en prestige, son statut économique peut s'accroître par l'apport du travail d'un gendre; son statut de dominant se trouve confirmé dans tous les cas, ce qu'au niveau de surface du texte nous observons dans une présence quantitativement importante du père sur la scène romanesque jointe à sa monopolisation du discours et à la manifestation de son savoir et de son pouvoir dans toutes ses actions, tandis que l'objet d'échange est absent, ou présent mais silencieux, et dans tous les cas sans savoir ni pouvoir.

*Le système de répression de la femme*

Vingt-deux pour cent des femmes ne se marient pas et contestent l'ordre patriarcal : elles manifestent un vouloir être et un vouloir faire. On les reconnaît à leur tenue vestimentaire : vêtements découvrants, fragiles ou solides, teintes claires ou foncées, et à leur présence dans tous les lieux, clos, ouverts, peuplés ou non peuplés, à leurs gestes, attitudes, paroles qui les opposent au groupe précédent car ce n'est pas le don de soi qui les caractérise mais l'affirmation de soi, non pas la dépossession mais l'acquisition. L'espace campagne n'étant pas structuré sur le plan économique ni culturel pour leur permettre de survivre, elles s'orientent vers la ville. Tous ces personnages sont alors victimes de séducteurs qui les exploitent et les abandonnent, ou de maladies qui les conduisent à la mort ou dans des lieux d'incarcération.

Alors que les personnages masculins révoltés sont confrontés à l'appareil répressif d'Etat (armée ou police) lorsqu'ils sont cause de désordre (cas qui se produisent lorsque les jeunes gens fuient la conscription ou

encore lorsqu'ils occasionnent des bagarres dans les tavernes en ville, etc.), les femmes, elles, n'ont affaire qu'à des individus répressifs : les maris brutaux, les séducteurs. Individus qui ne sont pas punis par la société pour ces méfaits dans le roman. Leur présence, ni prescrite, ni proscrite, n'est pas interdite non plus. C'est donc un appareil répressif qui fonctionne au sein de l'appareil patriarcal qui maintient 50 pour cent de la population sous la domination masculine : il complète le travail des appareils non répressifs (éducation familiale, couvent, éducation religieuse) quand ceux-ci échouent dans leur fonctionnement idéologique.

*Conclusion*

Le point de vue féministe permet de mettre en évidence, sur le plan romanesque, la condition économique et sociale des femmes dans une société autarcique dont la structure économique et sociale présente un rapport d'homologie avec celle de la société féodale. C'est l'alliance entre les dominants de l'ordre spirituel et matériel (l'Eglise et le pouvoir seigneurial) qui caractérise ce type d'économie fermée. Dans le roman du terroir les figures du prêtre et du père dominent la vie sociale et économique de la sphère campagne. La ville est l'univers contesté par tous les personnages : habitants qui reviennent à la campagne, citadins qui vont vers la campagne. Tous ces personnages souffrent de dépossession en ce lieu (manque d'air, d'espace, maladies, chômage, exploitation, etc.). L'ensemble des rapports entre êtres et objets de la nature présente une structure homologue à celle de l'économie de marché dans la société capitaliste. Les structures romanesques permettent d'établir un parallélisme entre la position sociale et économique de l'habitant canadien-français en ville et celle de la femme à la campagne. Si le Canadien français est l'objet d'exploitation du capital anglo-américain, la femme est l'objet d'exploitation du capital canadien-français masculin. Tous deux subissent une

dépossession qualitative au niveau de l'être. La seule différence réside dans le fait que l'homme a le pouvoir de modifier son statut par un retour à la terre tandis que la femme n'a aucun pouvoir. Le roman, nous l'avons signalé, valorise un ordre qui n'est plus. Dans une société dominée par le capitalisme, la classe dominante, par le biais du roman, rêve d'un ordre moyen-âgeux où l'Eglise était une grande puissance tandis qu'est discrédité le "matérialisme".

Or les assises de cet ordre, que l'idéologie affirme naturel et idéal, reposent, dans le roman, sur une structure d'oppression et d'exploitation économique et sociale. Les structures du roman apparaissent, à cet égard, et tout particulièrement en ce qui regarde les femmes, dans un étroit rapport d'homologie avec celles de la société québécoise qui fut la dernière province à accorder les droits politiques aux femmes, qui fut la dernière à leur ouvrir le champ des professions lucratives, qui ne subventionna les collèges classiques féminins qu'en 1961 et qui ne devait modifier le statut juridique de la femme mariée assimilée à une imbécile dans le Code civil qu'en 1964. Même homologie encore au niveau des structures répressives. Subordonné à l'appareil répressif d'Etat, fonctionne un appareil répressif du système patriarcal. Les femmes qui manifestent leurs désirs d'autonomie ou qui se révoltent ont affaire, dans la société, aux brutaux, aux violeurs, aux souteneurs. Cet appareil répressif, non prescrit, n'est pas interdit non plus puisque son fonctionnement n'est ni paralysé ni même enrayé par un système de sanctions bien établi. L'efficacité de cet appareil tient au fait qu'appliqué en chaque point de la masse féminine, il supplée aux appareils idéologiques d'Etat (famille, école, église...) quand ceux-ci sont impuissants à détourner les femmes des champs du pouvoir.

L'alliance de la coercition et de la persuasion a permis, pendant très longtemps, au système patriarcal d'afficher sa grossière domination jusqu'à oser pro-

clamer "universel" un suffrage qui excluait systématiquement la moitié de la population, et fonder son édifice sur des notions de liberté, égalité, etc. tout autant viciées. Le langage et les textes sont donc fortement marqués par cette domination. Lire un texte, c'est percevoir ces empreintes, mettre à jour les contradictions profondes et spécifiques, les interroger et les élucider.

# Ecritures

*Anne-Marie Alonzo*

## Veille

Toutes ces heures tous les jours t'attendre. Quand tu viens et tu viens je dis reste ne pars pas.

Regarde-moi. Explique.

De mère en fille mère. Un long nuage ma vie. Ni toi ni moi pourtant.

M'aimes-tu ?

Je sais bien sûr je sais ne sais plus. Touche prends-moi ! Ton odeur parfum toi. Je n'ai que la tête et ton corps en moi. Ne ferons qu'une. Monstre à deux têtes mais sacrées. Tes bras sous mes bras tes pieds sous mes pieds calqués moulés. Je parle si tu bouges et tu bouges si... mais je ne dis pas ce qui est.

Si je perds ta trace que reste-t-il ?

Le goût l'ouie l'odorat je te suis du regard ne te perds pas de vue.

Tout s'oublie mais pas toi.

Tu me reprends immobile. Tu m'enceintes nourris-moi. Recommençons puisque sortie je ne marche pas.

Amour amère tu ne me quitteras ne partiras jamais ni malade ni je dis morte. Même endormie nulle ne peut t'enlever. Tu es mère mienne et quiconque te touche !

Jalouse oui en folle possession. Les autres mentent.

Mais tout importe de ce qui est dit. Tout ce qui est dit je répète. Il n'y a que toi moi toi et je dis que cette vie tombe.

Touche-moi mère et retiens ramasse-moi. Si tous les muscles fondent regarde mes doigts et les jambes molles tu me laves me peigne m'habille ne me laisse ne m'abandonne pas.

Aujourd'hui je demande es-tu prisonnière ?

Toutes ces années et jamais le moindre mal. Ne te plains ne gémis pas pourquoi ? Où va la crainte chez toi que caches-tu et je cherche à travers les siècles et.

Je pleure et toi rien je pleure vois-tu et tu tiens retiens le monde s'écoule royale je dis tu ne tomberas pas. Tu es forte et je ne trouve pas ce qui (me) tue.

Alors !

De toi à moi retourne encore sept fois cette langue avant de parler suis-je contagieuse héréditaire crois-tu crois-tu ?

Les mots s'éteignent jamais le mal et tout te dire ne suffirait. Touche prends-moi attends qu'il pleuve ou fasse beau. Alors ensemble puisque jamais autrement ensemble nous sortons tu marches et je roule et roule encore. Tu dis lève la tête tiens-toi droite si les autres regardent alors regarde aussi.

Je suis droite même courbe à présent je suis droite le serai. Lorsqu'ensemble je me redresse surtout. Telle mère telle fille mère il me faut trop de temps tu comprends vite j'attends.

Je ne te laisse d'une semelle même partie je te cherche. Les heures s'éreintent et si tu tardes le soufle manque et si tu tardes alors... mais tu sais et l'heure vient à temps.

Ne m'effraie pas téléphone je t'amuse dis-tu nos rôles s'inversent s'échangent où vas-tu quand rentres-tu avec qui et passe une bonne soirée je suis là.

Je veille te rends libre il est temps occupe-toi de toi moi j'écris et ensemble toujours ensemble qu'il pleuve ou fasse beau tu marches et je roule et roule à côté.

Quand tu t'assois et je dis assieds-toi là nous parlons tu racontes et parfois moi mais je parle peu tu racontes et j'écoute nos sourires se ressemblent.

Je demande encore m'aimes-tu combien de fois et pour toujours moi je le jure le temps presse et rien ne dure.

Le soir dort et nous dehors je dis rentrons cette fois tu pousses et marches et je roule encore et roule toute la nuit même en rêve.

*Louky Bersianik*

## L'union fondamentale

1

Rien désormais ne les sépare depuis
que leur chair est séparée

Pouvoir s'adonner à l'absolu de la confiance
l'une à l'autre abandonnées
Pouvoir fermer les paupières quatre à quatre
Pouvoir ne pas laisser ouvert l'oeil de
vigie
Poings refermés sur la vie reçue donnée
pouvoir tomber de sommeil
Penser que l'attente est achevée ainsi que
l'oeuvre de naissance
Et penser que l'on sait de quel sexe de
bois et d'où

Assurance, sereine assurance d'elles

Car naître vient d'avoir lieu quelque part
en l'île l'une de l'autre
Image jaillissante apparue au fond du golfe
Et naître a eu lieu l'une à l'autre
Là où se joignent aux flancs les deux jetées
des iles originels

2

Il s'agissait d'en sortir une de
l'asphyxie première et pour une autre
d'éviter la syncope ultime
Il était question d'établir la respi-
ration pulmonaire après des jours entiers
passés sous l'eau
Il s'agissait de n'être que naissance
de part et d'autre
Il était question d'une menace inévitable
de part en part
Le risque était grand de passer à côté
de l'existence

L'attente avait été longue en Ortygie

3

Bercée sur ce grand bâtiment que le
berceau me va
Que périscope du néant j'ai risqué un
oeil sur la mer
Que sous-marin de poche j'ai risqué une
voile à la surface
Que sur ce corps mémorable doublure en
relief du berceau d'hier je continue à
naviguer à découvert
Que sur cet océan de chair essorée
encore humide les vagues se font muettes
Que l'eau se fait envolée
Que la mouette suit le bateau en plein
vol
Et qu'à la brasse je continue d'avancer
en amont du monde vers ton visage

4

Lors elles gravitent l'une autour de
l'autre

Pour l'autre ce poids léger sur elle
lui rappelle qu'hier encore elle était
lourde
Qu'elle était paroi suintante entre
pierre inanimée et gent humaine entre
néant et vie au suprême degré esquisse
pariétale de tous les devenirs tués dans
les interstices

La lente gravitation des êtres vers
la terre entre dans la chair naissante
Entre elles se produit pesant l'une
sur l'autre
Comme une ère nouvelle pesant sur
l'ancienne

5

Ma mère est ce page vert médiéval
(cheveux châtains roux aux épaules tour-
nés vers l'intérieur) et cette page
blanche où j'aborde au moyen de l'âge nul

La ligne de flottaison est blason fémi-
nin sur la coque de l'eautre où lune devient
apparente de la barre du jour à la bande de
l'écu

Je te donne ce jour-ci en plein dans son
milieu et voici à l'autre bout le jour sui-
vant incorporé aux milliers d'autres ajoutés
comme soustraction de vie jusqu'au dernier

Avec le jour vienne un soleil déterré de
l'horizon
Et avec la terre ensoleillée je te remets
en mains propres les journées et les nuitées
quotidiennes bien ordonnées dans les prochains
calendriers et lointains je te donne à respi-
rer sans compter

6

Comment naît ma presqu'île
Comment devient visible ce submersible
Avancez cette pointe de terre et faites-la danser sur la mer

Je me suis couchée et j'ai créé un horizon

Pour qu'à l'horizon de mon corps pointe la nouvelle-née
Je suis chambardée mise à sac violentée dans ma charpente je suis détruite pendant des heures et trente-six coloris de crépuscule

Quand viendras-tu poindre à l'horizon

7

L'isthme de naissance est langue de chair ombilicale qui claque à la sortie

LARGUEZ LES AMARRES

L'ombilic appartient à l'enfant jetée à la mer au bout d'un filin

8

L'îlot et son avidité
L'île et sa gravidité
Je te donne à boire les mots de ma langue
Je te donne une langue chair et maternelle

Même centre de gravité même attirance même point de chute
Ton corps en chute libre hors de sa carlingue vivant de son propre sang hors de son enclos

Et mon corps forclos dans sa délivrance
et dans son errance

J'erre île encore plus déserte
J'erre cri encore plus déserté
M'enfoncer dans la nuit délivrée de mes attaches et de mes attirances
Je te donne la vie et tu me rends ma liberté

9

Libre je rayonne de ton existence
Couchée sur mon corps tu respires la tendresse en liberté
Quant au rayonnement des plexus solaires en étroite liaison il serait dû à la rencontre
du double réseau tressé de nerfs et de vaisseaux à brûler pour ne plus revenir en arrière
Ou serait-il fait d'embouchures sans fin
où s'entrelacent la bouche et le sein

10

Complicité instinctive des chairs semblables
Alliance profonde des profondeurs et des formes
Plénitude des formes dans leur âge et dans leur commencement
Transfusion lente par les pores de la joie
Long ensemencement de la puissante joie et pour longtemps

Pulsation pulsation lente recommencée de la jouissance
Pulsation pulsation accélérée incessante de la jouissance recommencée

C'EST L'UNION FONDAMENTALE

11

Tu es mon intérieur qui environnait ton dehors dedans je suis ton corps et ton sang et qui maintenant t'environne au-dehors

Je suis ton dieu ton origine et ton signe fondamental
Je suis ton désir méprise inextinguibles et ta Grande Déesse renaissante
Je te donne visage reconnaissable et prison d'os

Je te donne chair environnementale pour loger tes organes toi coeur et toi cerveau dont tu ne pourras te défaire de ton vivant
Toi utérus de mon utérus toi ma vivante
Tu es mon corps et mon sang toi ma terrible vivante

12

Dont le bras tout petit entoure ma taille monumentale
Dont le dos minuscule repose dans ma main grande
Dont les pieds lilliputiens séjournent entre mes cuisses capitales enluminées
Je te propose un bras long comme un bastingage en guise de garde-fou
(Pour le moment)

*Monique Bosco*

## Mauvais rêve

Et je rêve. Je rêve que je rêve. Et je tombe dans ce cauchemar mauvais que vous avez tissé tout au long de cette journée pour que j'y tombe, justement.
Voilà.
J'y coule, comme dans une eau glacée, noire et mortelle.
Quelques secondes encore et j'aurai atteint le fond.
Juste un rond, en surface, puis plus aucune trace.
Et ma voix. Plus de voix. J'ai fini de crier, de m'indigner.
A quoi bon.
J'erre dans les dédales de cette antichambre de la mort où circulent d'horribles cadavres ambulants car certains se traînent encore. Les autres ne cherchent même plus à se mouvoir — ni à émouvoir ces étranges gardiens qui se tiennent raides comme des piquets. Qui garde qui? Et quoi?
Malgré ma terreur, je cherche à voir, à déceler quelques traces de ceux qui furent, jadis, dans ma vie, précieux. Je vais, je vais encore, en trébuchant. C'est un étrange théâtre comme des peintres en ont déjà gravé le souvenir pour nos mémoires. Des caméras horribles ont déjà, aussi, filmé ces morts en sursis. Je jure que je les ai vus, un peu partout, depuis des années. Pauvres victimes décharnées, dénudées jusqu'à l'os.

Et je cherche à fuir.
Pourtant, malgré moi, tout en courant, j'entends.
Tous ces discours qui soudain s'élèvent. Rumeurs. Chants de la calomnie. Discours. Tant de discours. Tous les mots les plus beaux traînés dans des poubelles, magnifiés par des hauts-parleurs. Cela me crève le tympan. Tous ces mots. Même des mots d'amour s'y glissent furtivement. Quelle horreur. Rendez-moi sourde, ô dieux, plutôt que de les entendre à neuf. Tant de mensonges. Tant de songes creux. Vous en avez bercé nos enfances. Berné nos jeunesses. Tous les clichés. Litanies profanées, devenues obscènes. Amour. Fraternité. Justice. Egalité. Liberté. Je vous entends crier et hurler dans toutes les langues. Dans la mienne aussi, hélas.

Je suis muette. L'auriez-vous voulu ainsi?
Tous ces mensonges et personne ne les réfute. Et vous continuez à les semer un peu partout, partout où cela parle et crie et s'écrit encore. Et vous avez le nombre. Et vous brandissez l'ordre et la loi et le règne imbécile d'un faux roi après l'autre. Et vous vous bercez de mots de vengeance, de proverbes vieux comme charbonnier est maître chez soi. Les autres chez eux. Chacun pour soi. Que d'horreurs. Tant de slogans martelés de vos hurlements. Il faut bien que vous vous berciez vous-mêmes maintenant que vos mères ont renoncé à chanter ou à rythmer vos chants du départ, vos hymnes funèbres, vos refrains paillards.
Tant de Madelons, tant de Lilis Marlene, tant de refrains imbéciles aux accompagnements du canon.
On en fera de la chair à pâté, je vous le jure.
Je jure de m'éveiller, de me secouer. De sortir de là, de cet enfer qui ne m'est pas destiné.

Je ne crois pas à vos décors d'opéra. Vous m'y traînez malgré moi. Cartes postales. Bayreuth. Nuremberg. Le Colisée de Québec. Et vous me poussez à l'avant de la scène car vous me savez aphone et blessée. Je perds mon sang. Et j'ai vu, tout en courant, tous les hommes

de mon passé réduits à n'être plus que des reflets, et, dans ces miroirs déformants, devenus minuscules comme les gnomes de mes contes d'enfants. Et je ne suis plus l'enfant que vous prétendiez aimer mais une femme qui s'entête à grandir et à n'en faire qu'à sa tête.

Et je ne peux que pleurer d'impuissance devant votre cruauté. Et je voudrais vous émouvoir. Et je pleure de grosses larmes rondes et brillantes. Tant de perles à vos pieds. Mes larmes ne vous touchent pas.

Et un oiseau s'est pris dans les plis du rideau de velours rouge fané. Et il bat des ailes. Et j'essaie, malgré ma terreur, de vous rappeler les douceurs et les promesses du joli mois de mai. Mais vous êtes sans mémoire comme sans coeur. Et l'oiseau s'élance. C'est une colombe blanche. Elle roucoule avec amour et bonheur avant de s'enfuir. Et je la suis. Et je m'envole hors de votre champ funèbre.

Et mon chant s'élève enfin, timide mais juste, et je rejoins Mouchette au fond, au plus profond de la terre et de l'eau de l'étang.

Pour un temps très long, très court, avant de m'éveiller de ce mauvais rêve où vous m'avez plongée comme dans les grands cimetières sous la lune.

(8 septembre 1979)

*Nicole Brossard*

## L'ignée L'intégrale

l'autobiographie ou l'apparence des faits
quelques voix, j'emprunte au dictionnaire
certains fous rires peu à peu, dispersée
dans le survécu des choses du réel
c'est concentrée à vif sur la vie
dans l'intégrale peau de pensée que
manifeste

rien ne sombre (pourtant) la nuit s'en va
donner de la tête dans la réalité
telle une écriture compatible, ses encres
dispersée / multiple saveur des lucidités

(pcq) la seule réalité
en corps la *(fiction) or cette fois*
*l'espace mental du mot femmes dans l'encre*
appelle l'inédit des mythes et tourment
tournant de l'imaginaire des formes d'aises

(c-à-d) un spin dans les corps de docilité
spirale lesbiennes de concentration (nuque)

et si les biographies de feu
avançaient avalanche (comme mémoire
déployant ses vertiges)
l'identité basculée dans le ravissement

de la rumeur des voix à la colère
la mémoire veille dans les sons
comme une incitation à tendre
sur les brumes cette expression
des yeux de larmes qui ont traversé
l'émotion laborieuse du quotidien
*de la connivence*

j'ai pensé avec profil et face à face
que rien ne pourrait mettre un terme
à cette peau d'origine que nous savons
avec splendeur dans nos territoires
que cette peau de combat
lame de fond ——————————les yeux
de rupture et tournure ont des phrases
amoureuses qui s'adressent (lettres)
à celles dont les courbes scintillent

ce sommeil (par où tout a commencé) l'éveil
à celle qui jongle dans l'abîme et le blanc
sommeil du déchiffrement (par où passe la
chaleur) des peaux de surface
dans les plis et replis et reprise des patiences
chaque patience de nos corps est inédite
dans son rythme invente l'attrait
traverse nos poings comme une écriture
un signal ouvert

car les veines ouvertes des biographies
à toute allure dans nos vies (car)
à côté de la souffrance des folles failles
de défaillance
la rigueur de l'à côté de
toute faim qui comme amour fou
cette probable imagination :

(la crise) pour ma part liée aux mots
(la machine à deviner les symboles)
à la douceur des lèvres, des eaux-de-vie
dans l'angle des dérives neurologiques

la mémoire esquisse de feuilles et veines
avec l'eau toute l'eau
un lundi matin de spirale en septembre
entre le réel et ce qui en coule
la nuit s'en va me mener
dans la chimie des eaux que des femmes
traversent

car les villes sont des cirques de songe
auxquels nous pensons
puis ..... l'oblique des brumes
dans cette expression que nous disons,
*intégrale*, dans la brume des avalanches,
*ma femme* pour qu'aucun cliché
ne nous sépare

*Francine Déry*

## Sur l'écriture d'une femme ou De l'écrevisse écrivant

Sofia, Bulgarie, 8 août 1979

Mon rêve a bouilli. Une bombe a sifflé, j'ai versé le café fumant dans le filtre idéalisé. Me suis reconnue dans l'écrevisse écrivant que le hasard situait en épaisse mouture au fond de mon vouloir absorbé.

J'existe en pont reliant l'Amérique goulue, décaféinée et l'Europe subitement imprécise que je m'applique à redécouvrir. Les fascinations m'habitent au plus éloigné de ma réalité. D'étranges beautés marquent le geste et la parole de concrètes supervisions. J'ai donc la tâche de caractériser l'être en ballant que je suis devenue par la force de troublantes émanations. Par une rivale magie, celle de l'*écriture*, je deviens l'archéologue de ma propre pensée.

Le 15 juillet j'avais entrepris le texte très différemment. J'écrivais

> C'est la tête en roses éclatées, les pieds noyés dans les fleurs de trèfle, mes sens contractant les baumes des poiriers, citronniers, cerisiers bulgares, que j'écris que mon corps est hanté. J'ai dans mon esprit la meute des visages bleus personnifiant la totalité, le point d'unicité d'un univers à déballer. Ma peur sarclée par un vide à combler a décousu mes ponts, déroutant mes aventures. A tout prendre, à créer.

J'ajoutais

n'éprouver aucune hésitation en affirmant le vide à combler et que la cause de cet état m'entraînerait loin sur la piste des analyses psycho-sociologiques au tournant d'un pays naissant et en relation définie avec la libération de mon sexe et de ma culture.

C'était le 15 juillet dans la banlieue sud de Sofia, dans les jupes d'une montagne appelée Vitucha. Aujourd'hui 8 août la montagne a remonté ses jupes, laissant voir sa peau rude et brune comme la peau brûlée de paysannes aux moissons que les charettes renvoient, tableau sans sourire, à la tombée du jour, et que des touristes immortaliseront de leurs caméras, pour la simple possession d'exotisme, sans rappel élémentaire de perspectives idéologiques.

Vingt-trois jours ont passé. Quinze juillet, l'effervescence.
Huit août, l'inquiétude. Détournement d'écriture ? Ne suis-je qu'un pirate des nombres entiers ?

(Suite de ce que j'écrivis le 15 juillet dans les jupes de Vitucha)

Voilà la lutte des femmes intrinsèquement reliée à celle de mon pays. Là-bas dans une Amérique touffue, comblée, débordante, obèse et "à saigner", tandis que je rentre d'une promenade bucolique, aérante dans un chemin de Vitucha. Très haut sur la montagne les roses projettent une éclatante euphorie sur les framboisiers impudiquement allongés.

Et puis

Je m'interroge et voilà que je m'avise d'une neuve corrélation. Je me lève un matin. Je bois du café au lait. Les rues de Montréal s'animent et se regroupent dans une économie qu'il faut maintenir et qu'inopi-

nément dans l'absence du choix j'endosserai. Je dîne, agite les événements, l'information. Je travaille et je ris. Ma pression sanguine me colore et l'espoir parfois luit. Mais je rêve et m'ennuie. Je me réactive et rembarque. Je rentre et désespère dressée dans mon stress. Et mon tempérament colérique maquillé pour la circonstance du travail relâche enfin ses articutions.

Je suis un fait divers. Or j'ai décidé de m'extraire de la diversité en pénétrant de plein-pied dans l'identité. Pour ce. affirmation constante et femme-pays. Au centre précis de ma réflexion, voilà que l'*écriture* s'empare de ma disponibilité, de ma *hantise*. Ou *angoisse*. Me menant brusquement dans l'activité créatrice. D'où, élargissement des frontières, brisure des cénacles, cassure des glaces du mouvement.

J'irai parler à toutes les différences qui entourent.

Peu après le 15 juillet je m'embarque pour Istambul et,

je n'ai écrit ces jours-ci que des cartes postales à mes amis. Epivardée, entraînée dans le tourbillon de l'étrangeté, je me laisse bercer par une insupportable moiteur chaude que ni le Bosphore ni ma mer Noire ne réussiront à apaiser. Je décompose la femme et la bête avance et broute dans les rumeurs d'Istanbul que je viens à peine d'effleurer. Je me rappelle pourtant avoir élaboré des fresques semblables à celles avidement apprises dans les monastères bulgares magnifiés d'anciens rites, et de cette vieille *monaquina*, moniale de 91 ans dont les tremblements, doucement, se réfugiaient sur une canne de berger. Dans sa fleur de vie creusée j'ai vu la tige renaissante apprêtée pour la belle histoire mystère et femme, à écrire.

Et de l'eau fraîche du puits de l'enceinte du monastère de Kapinovo, et de la chorale d'oisillons bleus

célébrant la savante brûlure perchée au secret d'une montagne balkanique.

*Monaquina* je t'écrirai jusque dans mon café (omniprésence du café) à Montréal enneigé, souffleté, dont tu ignoreras la grisaille des bétons et ...l'ampleur des salles de bain.
Je fus alluvion. Je suis un fleuve et je poursuis mon cours au-delà des îles immenses de mon appétit de tout. Je suis le fleuve et l'écrevisse, en avant ou marche arrière, mais percevant dans les signes tracés le rêve animé du monde en son entier appartenant à chacun des êtres qui l'habitent. Je suis une femme et son droit. A la conquête de l'élan perpétuel. Ma seule muse, *liberté*.

L'opposition me situerait dans un carré de l'échiquier, constamment ballotée par le jeu et la danse d'une quadrature de cercle devenu vicieux.

Et je voguais vers Istanbul sur un bateau blanc parcheminant mon excitation, lorgner le voile noir des femmes turques, et iraniennes de passage, que je ne comprendrai point.

Grouillement d'Istanbul. Quatre millions de bipèdes se marchent sur les pieds. Des Buick et des Chevrolet vieilles de vingt ans emboîtent le pas. C'est la mêlée soudaine des marchands ambulants de raisins, de pistaches, de livres polyglottes, de bijoux et d'or effrontément jaune et pissant, que le "bazar" me signale en désarroi. Des gamins de douze ans s'accrochent et supplient. Vous lâchent et haïssent. Pour que dans l'étourdissement du moment vous conserviez dans votre mémoire les nattes d'une fillette apportant l'eau de la fontaine. Droite, impassible, obéissant au silence de son sexe. A douze ans, avec un sexe d'homme, ils déambulent dans Istanbul et touchent pour leur plaisir des femmes blondes au langage inconnu. De-

vant la mosquée bleue, plus bleue que le bleu des yeux de la fillette muette et sombre comme l'ours enchaîné qu'un amuseur turc épuise pour quelques sauts gratifiés de *lires* et d'inconsciences touristiques. Un ours a hurlé en se dressant et son cri plus pur que celui jailli du minaret porte sur le grouillant Istanbul le chant d'une fillette quatrième épousée du maître arrivé.

J'écrivis peu entre le 15 juillet et le 8 août 1979.

Je poursuis en affirmant subitement que mon *écriture* est un acte névrotique. Le seul lieu pouvant unir mon être extérieur au véritable pouvoir intérieur. Sublime touche traduisant la vision du moi et du monde. Signes tracés m'enfantent. Creusant, modelant, définissant. A peine. Créer pour me re-créer. Exprimant la bouillonnante angoisse en quête de. Mon rapport à l'écriture en est un d'identification. Le matériau acquis me projette dans une cosmologie nouvelle. En ayant pourtant qu'une certitude. Celle de l'absurde entendu. Puisque l'*écriture*, en geste constant n'atteint aucune fin. Merveilleuse mutation. Ma jouissance accaparante au plaisir exigeant. Au plus exaltant des signes tracés, la puissance s'affirme. (*Il n'y a pas qu'un plaisir spirituel à écrire. Egalement un plaisir physique*. Léautaud.)

Acte névrotique né d'un malaise situé entre le sexe femelle et l'esprit maintes fois contraint à la déroute. Couvé, épineux, mais d'un pollen féroce et giclant comme semence en abondance de.

Ecrire en ce pays que je suis.

Ma névrose au moment précis de l'acte s'efface. Ce tremblement cérébral éprouvé puis projeté en pleine face des visages qui m'interrogent. Le refus des monoxydes et des canons. La duperie des gras durs et la douceur des suicidés. Telle aiguille me cousait aux fixations. Je l'ai sculptée. En pointe modifiée par moi, elle m'anime. Et j'écris.

D'autres jours je ne suis rien. Qu'un amas d'organes que mon ignorance amplifie au rythme de nouveaux es-

paces. Des réflexions de savants étrangers, d'artistes illimités que j'entendrai en mesurant les différences des approches et des matières transformables.

Enfin, je suis une branche courbée dans l'arbre sept fois centenaire. Ma parole croît en bourgeon dans l'entrelacement des signes qui ombragent. Mais j'existe au point de RENAITRE A CHAQUE SAISON DANS L'ENORME PAPYRUS DES BRUTALES NEVROSES. De l'écrevisse et de l'arbre.

La basilique Alexandre Nevski se détache en abeille blonde sur la fleur noire qu'est devenue à minuit la sage Sofia. Demain l'Amérique, et je répète mes dernières leçons apprises aux familles bulgares rassemblées.

La rédactrice en chef d'une revue à Sofia me demande le texte que j'écrirai demain. Traduction. L'écrevisse écrivant, avance prudemment, abondamment, dans les biosphères des désirs les plus secrets des alphabets de femmes bulgares.

Les domes d'or d'Alexandre Nevski continuent de flamber pendant qu'un insolite rayon m'indique un débordement d'ondes aux couleurs d'*écriture.*

Et je songe aux instantanés de l'écrevisse nageant dans un café québécois. J'entrevois des rivières de complicités de paroles, des transports, des migrations, perpétuant nos gestes.

Mon départ ne fut que simulacre de fin. Par toutes les *magies de l'écriture* mon affirmation résiste et revient. Ici, ailleurs, et constamment.

Sans lait ni sucre. Merci.

*Madeleine Gagnon*

## L'infante immémoriale (fragments)

"Et je serai seule à savoir si la fêlure était nécessaire."

Je suis sortie et ne suis pas revenue. Je n'ai pas d'ailes, mon corps vole. D'où est-ce que je viens et reviendrai-je, suis-je perdue et qui je suis, on ne sait pas encore très bien répondre à toutes ces questions. Les mots se retirent à ce seuil. Je reviendrai au lieu d'où les paroles s'échappent, c'est une constance, un défi, là où la lettre se forge, c'est un pari. Pour l'instant je continue ma trajectoire. Au-dessus de la ville brûlante, c'est juillet, une fin de soirée d'été, c'est la fête qui me happe, me remue dans son cyclône. Et les pieds dansent, s'imprègnent, collent sur l'asphalte gluante, je détourne la vue, me reprends et vole vers la mer pacifique.

Bientôt j'aurai franchi les bornes de Montréal, je poursuivrai vers les hauteurs du Nord, je traverserai la forêt noire d'Abitibi, puis ce qu'il adviendra c'est toute une histoire. J'ai mon plan. Un blanc de mémoire pourtant n'arrête pas de me laisser sans suite. Je pourrais inventer; seule la levée de ce blanc m'intéresse. Ce qu'il cache que je ne sais nommer. Je suis dans la matière qui s'annule à mesure que je m'y enfonce, pierre spongieuse

se liquéfiant, je suis dans le liquide, je vole dans l'eau des airs. C'est dans le banc de neige que pour la première fois je renouai avec les gestes du vol. Ca s'enfonçait si doucement, la neige molle un vrai nuage, le temps d'y songer je fus happée, il y avait un trou aussi long que mon corps, l'antre blanche et folle où le temps d'y penser ça ne respirait plus. Contre la mort qui vient ne jamais se débattre. Le corps inerte, une pierre, un oiseau. Il ne faut donc que de légers mouvements, au rythme régulier les mains comme des palmes, pour m'en sortir je dus voler, c'est là que je l'appris, hisser son corps vers le haut, voler dans un nuage, liquéfier la matière opaque et meurtrière, par mon respir. Voler dans l'eau des airs.

"Alors, avant que j'aie compris, mon coeur blanchit comme blanchissent les cheveux."

Pendant tous ces longs mois d'hiver, parlant à son enfant, je parlais de mon enfant, dedans, me remémorant d'où je venais et d'où les premières lettres, sur le corps-livre, s'étaient gravées. Cette lecture avait accouché d'un enfant étrange, avait donné l'étrangeté à un enfant, étrange comme tout désir, comme tout enfant heureux, je ne veux pas étouffer l'étrangeté de mon infante immémoriale, c'est pourquoi elle vole, je est une autre, mon enfant, lui enfante, l'étrange bonheur nous infante. J'avais volé. Nous traversions les rues une à une, coupions en filant le trafic, prenions les raccourcis par-delà les ruelles, enjambions les clôtures, filions à travers les maisons voyant les regards médusés au passage, les bouches bées à ne plus pouvoir crier elle est folle, corps morfondus des femmes atterrées enfants aux ventres douloureux, cuisines grouillantes, couloirs éteints, portes verrouillées que nous voulions forcer pour nous retrouver, haletants jusqu'à l'autre rue de leur malheur sans nom de crimes et d'aveux. Nous repartions. Vous n'êtes pas venus à ma rescousse, le parc était désert et nous ne savions plus si nous devions hanter ceux-là qui nous chassaient. Nous avons attendu.

Combien de temps, peu m'importait, j'avais compté que le temps des heures ne se mesurait plus, se volait lui aussi; j'ai voulu me saisir d'une démesure, une figure sans calcul, une loi que j'aurais inventée sans ordonnance, un vol parfait sans objet, des semblables qui me le reprochaient, sans comprendre, absolument, que nous n'y fûmes pour rien de leur seul projet, à nous détruire.

> "je savais qu'il me fallait admettre que j'étais en danger, tout en étant consciente que c'était folie de croire à un danger totalement inexistant. Mais je devais croire en moi-même — toute ma vie j'avais été, comme tout le monde, en danger — mais maintenant, pour pouvoir sortir, j'avais la responsabilité délirante d'avoir à le savoir."

Les jambes battantes, la pluie tombe, le banc du parc est trop haut, je respire quand même, ils sont partis, pendant que là quelqu'un passe, je n'ai pas peur, c'est l'après-midi. Elle pousse son enfant, parapluie sur le carosse, elle sautille dans les flaques, se dépêche, je lis l'angoisse de celle qui ne peut voler, ne veut pas que son enfant soit mouillé, attrape une bronchite, une grippe ou bien la pneumonie, dedans ça pleure, infante ou enfant qui n'aime pas ce rythme, cet essoufflement. Et qui sent l'inquiétude. Tout autour ça se précipite, la pluie grandit l'orage grise, le sac d'épicerie de la vieille s'éventre, je ramasse ses pommes et souris, je retourne au banc de pierre, bientôt je quitterai le parc, plus personne et j'aurai peur. Elle se faufile, anonyme, dans les petites histoires inédites et sans façons de la mémoire insoumise, rue Rachel. Dans le milieu du blanc, m'y perdant, j'inventerai le reste, pour avoir à produire tant d'adieux chaque fois que je croise quelqu'un pour la première et la dernière fois. En conséquence, l'histoire ici la plus étrange ne se raconte pas, voilà pourquoi l'écrit, le vol. Et, je ne me suis pas aperçue que la pluie cessait, l'orage les pommes la vieille et le cri du bébé de

la mère à l'angoisse, le parc se vidait, quelque chose s'éventrait, désert d'eau, la nuit tombe, nous partons. Je ne me suis pas aperçue.

"Car "je" n'est qu'un des spasmes momentanés du monde."

Une auto dérape, quelqu'un s'y déchire, j'avais cru pourtant que tout dormait, je voulais entrer dans le coeur du bruit, ne plus entendre et ne pas définir la suite du trajet. Je m'avance, il saigne, il est blanc, elle tient le bébé dans ses bras qui hurle, muette et sans regard, tout son corps fixe l'homme allongé, ça ne bougera plus, jamais, elle le sait, absente à tout le reste mais sert entre ses bras le cri du bébé, touche à l'image non permise, ne connaît plus, l'inceste c'est la mort, l'aime sans plus savoir et c'est inutile. C'est de l'amour parce qu'inutile. "Le monde se regarde en moi. Tout regarde tout, tout vit l'autre; en ce désert, les choses savent les choses." Berce l'enfant qui vient d'endormir son cri, une mère peut-elle donner à l'homme mort ce sanglot et l'univers les engloutirait tous les trois ? "La vie, mon amour, est une immense séduction où tout ce qui existe se séduit." Se berce à son tour dans les cris endormis de l'homme et de l'enfant. Vole son propre désir et s'aime. "Mon pied s'est posé sur l'air, et je suis entrée au paradis ou en enfer : dans le noyau." Voilà pourquoi ni ramper ni voler ne me sont interdits. L'instant d'avant l'homme se mouvait, l'enfant avait parlé, risqué un mot. Un nom.

"Mais c'est à moi qu'il incombera de m'empêcher de donner un nom à la chose. Le nom est une redondance et empêche le contact avec la chose. Le nom de la chose est une intervalle pour la chose. La tentation de redondance est grande — car la chose nue est tellement ennuyeuse."

Qui Est-Je ? Qui est-Elle ? Qui suis-je ? C'est une femme que je jure avoir connue vivante. "Rester au-dedans de la chose, c'est de la folie." Elle glisse, l'amour me fuit

du dedans, me disparaît, de partout, me désaisit, me découd, décourage, déprend, file, et je te regarde mourir, je n'y peux rien. Elle glisse ça à mon oreille. Faisant mine de n'en rien saisir, ne pas m'appartenir, je lui souris. Je elle sanglote, c'est lui, c'est elle, je lui parle, je elle parle; "devine-moi, devine-moi. Réchauffe-moi en me devinant, comprends-moi car je ne me comprends pas moi-même." Ne viens plus, n'écris plus, se referme, arpège déliant les doigts de la matrice close, en accords dièses, antérieurs, elle remue le bien et le mal d'antan, chante le son, you pays les misères, ne parler plus, dit au-delà danser voler, mais dans l'opacité qui peut se muer, le vide est dans ce que je pense et alors le reste est plein. Elle le regarde mourir. "Que l'on ne réveille pas celui qui semble absent, celui qui est absorbé est en train de sentir le poids des choses. Une des preuves de la chose est son poids : ne vole que ce qui a du poids. Et ne tombe — la météorite céleste — que ce qui a du poids." Va changer racine-là. Soli maïo tous les jours asteure, l'écriture, elle seule, traverse toutes les langues. Un couple, des groupes, puis, une solitude.

> "Utilise-moi, au moins utilise-moi comme un tunnel obscur — et lorsque tu auras traversé mon obscurité, tu te retrouveras à l'autre bout du tunnel avec toi-même."

Tu penses que tu vas loin ainsi? Pas aussi loin que sa mort, c'est tout ce qui compte pour moi. Tu l'as pleuré et, dedans, tu pleurais ton impuissance qui était la nôtre à tous. Nous nous reconnaissions dans votre accident d'amour. Nous nous tenions muets "comme nous regretterons un jour ceux qui sont morts du cancer sans que nous ayons utilisé le remède qui existe. Sans doute n'avons-nous pas encore besoin de ne pas mourir du cancer. Tout existe." Oui, mon amour, tout existait, "Le minerai qui est dans la terre n'est pas responsable de ne pas être utilisé," et tu le plaças dans la terre d'ocre ton bébé endormi dans son cri "ah, mon amour, n'aie

pas peur de la carence; elle est notre plus grand destin." C'était là, tu savais, dans cette fosse, que nous allions trouver. Une vérité à la mesure du trou. Jamais dans le deuil le plaisir ne s'éprouve mais tu découvrais l'intensité de la jouissance. Tu séjournais dans le four du sens et votre vérité enfin n'était pas démesurée parce que plus vaste que toi. "Si la "vérité" était de celles que je peux comprendre – cela finirait par n'être qu'une petite vérité, à ma taille."

Je ne pouvais pas, justement, comprendre cette jouissance, ni la crier, et je nous remis à voler. "J'étais maintenant tellement plus grande que je ne me voyais plus. Aussi grande qu'un paysage lointain." Nous avons voulu aussi loin qu'elle vole. Nous allons aussi loin qu'elle vole. Volions savoir. Vous, je t'ordonne de disparaître et voilà que tu surgis, toi, entre vous et moi, je m'étais posée sur un champ de luzerne et tu t'étais envolé de ta mère accoucheuse, lorsqu'entre les falaises elle te donnait la vie, dans l'enfantement tué, en plein essor, pourquoi le suicide en plein vol, et son infante géniale, son aile sacrifiée, naissait d'elle qui se devait de s'enfouir dans la disparition opaque de l'espace translucide des moëlleuses nuits bleues. "La vie est une mission secrète." Tu n'arrives plus de me venir dans ton enfantement. Je l'écrirai, l'épuiserai, le mourrai, jusqu'au dernier souffle de nos beautés planantes entre les anfractuosités roses, je n'aimerai plus que toi suspendu dans ton vol, ta naissance, "si tu veux savoir par moi, sans avoir besoin d'être torturé avant, sans avoir besoin, avant, d'être coupé en deux", si tu veux devenir l'in-coupable, si tu veux savoir de moi pourquoi l'enfantement suicidé, comprendre tu vois, je n'ai, et n'ai jamais commis de meurtre, j'ai volé et pourquoi ? j'ai voulu te capter au passage.

> "Comment parlerai-je maintenant d'un amour qui n'est pas ce qu'il ressent, et devant lequel le mot "amour" n'est qu'un objet poussiéreux."

Et tous les mots, depuis que j'ai appris à même la démesure du rien, dans l'incroyance, toi la mère à l'enfant au cri bloqué et ce père allongé, ton amant, dans l'accident des routes d'ocre du désert cancéreux. L'effort fut si grand pour parler de cela qui n'avait pas de mots, et sans cette parole et son rapt de mots, la mort qui rôdait comme vautour se fut substituée à l'amour. Alors éros n'est ni du même ni de l'autre, c'est l'inceste.

Un tel effort, que je n'ai pas trouvé la réponse à l'énigme, "j'avais trouvé l'énigme elle-même." Je n'avais plus besoin de prétendre, virginale, avoir accouché d'un dieu, il n'y aurait jamais plus de dieu, ni violeur ni castré, son géniteur oiseau-témoin rencontré en plein vol. Ça n'est pas un dieu que j'y déchiffre. C'est le corps d'une femme rivée à sa jouissance, en plein deuil d'histoire privée de son plaisir, son corps manuel sa terre productrice, sa matrice close en pleine gestation, ce jeune homme bandé parti on ne sait où, venu de nulle part, son vagin dentelle canyon d'arpèges, pour l'infante à venir, sous la langue un clitoris qu'elle découvre avant que ne s'enfuient les doigts caressants de l'homme étranger venu on ne sait d'où, c'est le frère, on l'a fait lointain lorsqu'il fut si proche, son enfantement, sa maternité castrée. Jamais une femme n'aurait rédigé cette fable.
Dieu lentement s'éclipse des écritures. Allaitais-tu ce monstre ? Comment soustraire nos fils à leur destin divin ? Par l'énigme enfin mise à jour en pleine expulsion de petit d'homme. Avoir désiré l'enfant, tout enfant toute infante, comme "avoir désiré son père ou sa mère est tellement fatal que cela doit avoir été notre fondement."

Je ne me suis pas écroulée en plein vol et n'ai pas pour autant pénétré au coeur de la chose. Elle se comprenait sans que je ne la sache. Elle s'était vue sans mon regard. A ce seuil de la chose, chacun venait humblement s'agenouiller, baiser le sol d'ocre de mon amant ressuscité, à ce seuil l'analyse s'inclinait, hors le trans-

fert inventé seulement pour protéger l'inceste du viol. Car sans le viol, jamais divinité ne fut inventée, de mémoire d'homme.

"Vivre m'impressionne tellement. Vivre m'enlève le sommeil."

"Quand le mot manque le corps se multiplie" (Maren Sell, *Mourir d'Absence*). Le mot de l'utopie me manque, m'a toujours manquée, et dans cette carence le corps retrouvé d'autres vocables surgissent, les disparus, les enfouis, ceux qui avaient dû déjà mourir et se renoncer. Ils n'avaient pu alors se frayer une voie dans la grammaire lucide de la conscience, avaient résisté, s'étaient éclipsés de l'avant-scène des paroles, ne s'étaient pas rendus jusqu'à la bouche, s'étaient entassés pêle-mêle en plein corps, dans les guillemets des choses en suspens, dans la noirceur de la mémoire organique, s'étaient suicidés des apparences, des programmes, ne s'étaient pas pulvérisés pour autant, veillaient dormants, jusqu'à ce que de la syntaxe plurielle aimante sans frontières, en plein vol, viennent les toucher, les frôler, descende les habiter dans l'enceinte heureuse et étrange de ce qui avait fui la loi.

L'inceste est une gestation, un enfantement, une copulation, entre les guillemets du désir. "Deux minutes après ma naissance j'avais déjà perdu mes origines". Je ne possédais plus mes références.

Et là, dans l'illumination soudaine de l'irréférence, du savoir lointain se laissait attendre, caresser et comprendre, en état de jouissance différée, et aucune théorie aucune science n'en résulterait, une suite d'approximations fictives en découlerait, qui ne tiendraient pas ensemble comme une architecture fixée, qui couleraient, s'insinueraient partout vers d'autres fictions qui reçoivent, les parent et les enchantent, partout où le mot manque, partout où le corps s'offre.

Devenait-elle tangible ? sa douleur en suspens, le père qui ne respire plus, l'amant, et l'enfant dont le cri bloque ? je les considérais. Un rayon diffus qui barre le regard, une lettre, un geste, sa main tendue, la texture effritée d'une encre sèche sur une femme au qui vive, sans parole, dans une trajectoire où tout le sens m'échappe. "Mon amour, n'aie pas peur de la carence : elle est notre plus grand destin." Comme en plein désert où le sens des trajets fuit. Sans traces de quelque chose, mot, qui aurait précédé. Alors je peindrai ce qui manque. Un geste impulsif pour rendre l'irréférence. Ce qui n'a pas encore été dessiné. Et mon dessin précède la pensée.

Il s'est tracé dans les blancs du temps. Là où il n'y avait pas de conditionnel. Rien d'hypothétique. Que du possible parce que se formant de la larve de l'in-mot, dans la chose même de l'incertitude où l'on ne peut toutefois séjourner à la considérer. Les questions crues, le vertige sur tous les garde-fous du langage, le vide, le mur des temps fluctuants, toujours, comme dans un futur antérieur qui se réalise du seul mouvement de mes ailes, au-dessus de la ville et de ses inscriptions fluctuantes, quittées les grilles syntaxiques quand l'oiseau-témoin, l'infante immémoriale, revient de son avortement, me chanter sur tous les tons les choses de l'amour en venue. Dans l'interstice, dans l'entre-deux, dans son antre nouvelle, se meurt ce qui me réfère. Dans les délires élaborés que nous quittons sans regret, la métaphore tenait lieu de jouissance. Des histoires d'O théoriques, des petites et grandes intelligences crucifiées, nous avions été grandis dans leurs orgasmes, de Platon à la truite sauvage, de Kant aux billots, de Sartre à ma guitare et parfois dans la nuit des bruits de bombarde me prévenaient de tuer l'ouïr, et le souffle, aux heures ultimes quand nous étions agenouillés, contemplant les bûchers de nos corps sacrifiés au savoir mortifère.

Je suis passée. Maintenant, conduis-moi non pas où tu veux que j'aille, de là je reviens. Conduis-moi là où

je veux aller sans savoir. Je suis le désir de partir, à partir de toi. Tu m'es distant. C'est là que d'ailes je t'approche. Enfin je vole. Enfin je te quitte. Enfin tu es là. Quelque chose, un, une, s'aime. Jamais ne se trouvera-t-il le temps pour dire, là, cet espace, où sans plus vouloir ça se rencontrait. C'était. Tabula rasa. Une caverne où ça vole et se fixe et nul n'osait venir en altérer l'ombrage. Hors l'ombre tu.

> "L'un est le silence de l'autre. Des tueurs qui se rencontrent : le monde est extrêmement réciproque."

Entre guillemets, une lecture de cette écriture : La *Passion selon G.H.*, de Clarice Lispector, traduction Clelia Pisa, éd. des Femmes, Paris 1977.

Janvier-juillet 1979.

*Suzanne Jacob*

## Telles

— Ici, personne ne pourra vous voir. Ni vous entendre.

Elle cherche son souffle. Ma belle-mère. Elle tourne sur elle-même. Elle vérifie.

— Et si quelqu'un venait ?

Elle fouille les dunes et le fossé de ses yeux rougis.

— Et si quelqu'un avait oublié quelque chose, ou perdu quelque chose, il reviendrait, forcément.

— Personne ne viendra. Ils marchent tous la main sur leur porte-monnaie. Ils n'oublient pas. Personne ne viendra. Nous sommes seules, toutes seules. Je tiens votre main déformée et nous avançons encore un peu.

— Et si quelqu'un était pris de doute au sujet de nos identités ?...On viendrait. Et on exigerait nos identités.

Elle est comme ça. Méfiante. Elle balayait la galerie, puis les marches, puis le trottoir municipal, sa portion de trottoir municipal. Elle étendait à l'heure et elle n'étendait jamais ce qu'elle n'avait pas réussi à détacher. Un sens aigu de la tache. De l'honneur. Je la fatigue souvent parce que je tache beaucoup. Et je ne lave guère.

Puis son homme est mort. Plus de miettes sur la nappe. Plus de gouttes sous le siège.

Puis j'ai quitté son fils. C'est pour dire, mais elle a cru que c'était elle que j'avais quittée. C'est pour dire.

Elle a dit que ça faisait deux morts. Deux. Deux de trop. Et elle a continué à pleurer. Elle pleurait déjà bien avant, bien avant que j'arrive dans cette histoire, cette petite histoire, petit village, grosse fanfare, grosses voitures, petits souliers.

Tout en pleurant, elle a transformé toute la maison. Tout a été repeint, recouvert, refait, dans un autre style. Tout a été nouveau. Il suffisait de s'asseoir, là, dans le sofa or antique, il suffisait d'allumer la lampe sur pied, il suffisait de bouger doucement un soulier pour rester en contact avec la nouvelle épaisseur du tapis, et tout était nouveau.

Elle me tend une tasse de thé. Nous ne levons pas les yeux. Les nouvelles tasses, jolies, très, oui, elles me plaisent beaucoup.

— Vous êtes sûre que vous n'aimeriez pas une liqueur fine ? Il y en a.

Pourvu que nos regards ne se croisent pas. Aussi longtemps que nos regards ne se croisent pas, tout reste nouveau et nous explorons les formes, le style, le style du changement.

Mais nos regards se sont touchés. Et voici qu'elle sanglote. Et ce regard affolé qui volette d'un objet neuf à un autre objet neuf est beurré de larmes, de deuils, de chagrins, l'ancien, les anciens deuils, du premier au dernier, c'était toujours des deuils, même au sujet de la tarte au citron. Ce corps qui s'agrippe au fait que l'eau bout, ce corps qui s'acharne au fait qu'il faut bien avaler le thé, avaler, avaler, et ce corps secoué, fini, usé, malade, écrasé, ce corps pleure. C'est tout.

Autour d'elle on dit : "Il n'y a rien à faire." A elle, ils disent : "Comment veux-tu que nous ayons envie de

te rendre visite ?" A elle, ils disent : "Refais ta vie, vas-y, serre les dents, va danser, sors, mange du chinois, achète-toi un manteau, abonne-toi, voyage, fais quelque chose !" Ils disent ça. Ils lisent en gérontologie. Ils répètent ça. Ils font des farces, des grosses farces de petits villages : "Allez la mère, fais-toi souigner un peu. Garroche-toi. Profites-en, de ta liberté !" Ils lui disent comment voter. Ils l'emmènent en voiture, ils la font voter. Maudite misère. Elle a mal aux jambes. Elle pleure. Il n'y a rien à faire. Elle ne parle plus.

Il n'y a rien à faire. Très bien. Salut. Je l'emmène. Je t'emmène de force, mamie, ma chérie, ma belle-mère. Il n'y a rien à faire. Alors profitez-en. Allez-y vous autres. Changez-le, le gouvernement, changez-les, les maudites faces sur les timbres, sur les piasses, sur les cennes, changez-les, les maudits drapeaux, changez le changement changez les couvertes et le droit de passage des cordes à linge, et faites des codes et faites-en d'autres, des plus, des moins lisibles, faites des sports, inventez-en d'autres, et des commentateurs avec des gueules et d'autres changements de programme à tous les canaux, mettez-en, des faces de femmes, plus, encore plus, changez les marques des sortes, les sortes des marques et tout, les boutons, les bottines, les emplacements, les coussins, les aéroports, changez tout au plus sacrament puisque ça vous démange tellement. Et laissez-moi tranquille avec ma belle-mère. On reste ensemble on est pareilles et on n'ira plus mettre notre croix sur vos merdes de bouts de papier plié dans le sens des lois électorales, ma belle-mère et moi, non, il n'y a rien à faire.

Elle pleure.

Non plus. On n'en veut plus. Ni d'aspirateur, ni de bon pour aller manger dans les restaurants, ni de démonstration, ni de vietnamien, ni rien. Lâchez-le, notre téléphone, lâchez-la, notre sonnette, le pot de

café est vide, plus de crème, plus de sucre, plus de savon, plus de récurant, allez vous laver ailleurs, plus rien, on a barré les toilettes. Quand on n'en pourra plus, bientôt, on va chier par terre et je vais nous essuyer moi-même, laissez-moi faire. Elle pleure. Lâchez-la. L'âge d'or, l'âge de bronze, l'âge de cuir tanné, l'âge de sacoche troué, l'âge, lâchez-la. Les découvreuses de clitoris, lâchez-la ma belle-mère, je vais essayer de la sucer moi-même, toute seule, avec ma langue, pour des raisons que vous ne serez jamais en mesure d'inventer. Lâchez-nous.

Viens. Doucement. Mets ta jambe dans le trou ici. Ton autre jambe, passe-la. Ça va tenir. Je vais te porter. Comme les esquimaudes. Je suis capable, aie pas peur, tiens-toi après mon cou. Après mon front si tu veux. Tiens-moi. Je vais marcher. Tiens. Mouche-toi un peu. Avec ma chemise si tu veux, c'est la grande chemise, on peut se moucher avec.

Elle dit : "On a l'air de quoi !"
Je demande : "Ça ne vous fait pas trop mal ?"
Elle renifle : "Quoi ?"
Je dis : "Avoir l'air de quoi."
Elle rit un petit coup et repleure.

Ici, personne ne pourra nous voir. Ou nous entendre. Elle soupire, et elle rote dans mon cou, sur ma nuque.

— Vous ne m'avez pas fait tomber dans un piège de psiques toujours ?

—Vous savez bien que je serais la dernière à...

— Ni dans une ruche à femmes à... Vous n'êtes pas une femme aux...?

Elle rit dans mon cou. Je sens sa bouche. Je l'embrasse, sa bouche. En pensée. Je n'oserais pas maintenant. Ses lèvres blanchies, molles, qui tremblent et qui s'affaissent, qui tombent en bas du visage, ses lèvres qui ont tenu le coup comme tous ses sphincters.

– Tiens-toi après moi. Serre fort. On avance. Je te sens. Ta gaine dure et tes attelages intimes, je les sens dans mon dos, sur mes reins. Ne te fâche pas si je jure et si je sacre, ça fait partie du défrichage. J'ai les pieds en forme de soc. Tu vois, on avance. On oublie Copernic hein ? On oublie tout ça, mamie, mamie chérie.

Il n'y a rien à faire. Elle ne veut rien savoir. Ses hommes sont morts. Il n'y a plus de miettes sur la nappe. Il n'y a plus de gouttes sous le siège.

– Des fois, ils ne rabaissaient pas le couvercle sur le siège et ils oubliaient de tirer la chaîne.

C'est elle qui a dit ça. Elle rit dans mon cou. Ça l'allège de rire. On rit pour des riens, des riens comme ça, les riens qui ont duré cinquante ans. Puis, elle se crispe.

– Vous n'êtes jamais venue ici vous non plus ?

– Non. Jamais. Mais souvent, comme ça, entrer dans des endroits vraiment noirs, vraiment inconnus, ça fait rire. Ça allège. Vous me comprenez ?

– Non. Mais j'aime ça. Personne ne m'a jamais transportée comme vous le faites. J'aime ça.

Il n'y a rien à faire. Je sais. Je ne ferai pas quelque chose.

– Vous êtes bien bonne, vous, et courageuse, pour moi.

– Ce n'est pas pour vous. Aussi bien vous le dire tout de suite.

Elle rit dans mon cou. Elle rebraille. Elle niaise. Elle dit que tout le monde lui a menti avant. Bien sûr. C'était la loi de l'élection. Ici, personne ne pourra voir. Ni entendre. On aura toute l'intimité.

– On est entre nous, dis-je.

– Alors, le lit ne craquera pas. Vous comprenez ?

– Je comprends. Il craquait toujours, n'est-ce pas, le lit ?

Elle pleure.

Je dis : "On va se coucher dans le sable ici. C'est

doux. Descends. Descends doucement. Retire ta jambe. Ton autre jambe. Attends, je te tiens. Voilà."

Elle dit : "C'est pour mourir n'est-ce pas ?"

Je dis : "Oui, c'est pour mourir."

Elle rit : "Sans que ça craque et que tout le monde entende, maudit village."

Le sable est blanc et bouillant. Le soleil est fixe à midi. Ma belle-mère est abattue dans le sable blanc et bouillant. Elle dit qu'on est bien sans les transistors. Elle dit que c'était encore tellement de travail, la musique de vacances, à la radio. Elle dit qu'elle ne pense pas à Marilyn Munroe. C'était bon pour les journaux. Elle pleure. Il n'y a rien à faire. Je la dételle doucement, elle est cassée. Elle est trouée. Je dételle ses seins. Je dételle son ventre. Je dételle ses reins. Sa colonne vertébrale est cassée. Elle est là, ma belle-mère, et nue et rien ne craque.

– Je hais le soleil, je hais le soleil, Julie, le soleil, je le hais.

– Mamie, ma chérie, regarde-moi s'il te reste un espace, une fente, une fissure, pour me voir, regarde-moi. Fais un effort. Je suis nue. Comme toi. Mes seins sont flasques comme les tiens. Mon ventre est mou, comme le tien. Mes reins sont troués, comme les tiens. Je pleure comme toi. Je tiens ta main déformée dans ma main déformée. Et le soleil va nous sécher *telles*.

– Tu es folle.

– Je suis folle. Ca ne nous regarde pas ni toi ni moi, que nous soyons folles. Puisque nous ne voterons plus. Tu comprends ? Nous ne voterons plus.

Elle rit. Elle ouvre ses cuisses. C'est la première fois qu'elle ouvre ses cuisses. Le soleil la plante. Le sable est blanc et bouillant.

Il n'y a rien à faire. Elle est abandonnée au noir et tombée. Lourdement tombée. Tous les oiseaux et tous les avions sont tombés. Il fait noir dans tous les ventres et dans tous les intestins. Elle est couchée sur le côté, abandonnée au noir, elle qui a tout fait pour que tout reluise, pour que tout illumine et elle qui a frotté les miroirs, tous les miroirs, et toute l'argenterie. Elle est jetée sur son côté. Elle est lourdement retournée sur le dos et ses cuisses se sont écartées l'une de l'autre.

Nous sommes ensemble. Telles.

*France Théoret*

## La guerrière

Eveiller la face agissante. Quand il n'y a plus de sons laisser surgir l'indéfinissable force aveugle de mettre au jour. Brute. Les rudiments. Faire comme si. Des tas de choses se valent pour qu'elles se vaillent en effet. Les traits élémentaires. Face de l'idiot d'où sortent balbutiements et paraphrases d'envies grosses et tristes.

La frontière est une porte battante.

Je vois des plafonnements. Du seuil aux points limites distances infinitésimales parfois. Certains jours, l'oubli. D'autres fois, les colères abruptes, mentales et chimériques. L'accusation claire du début versant aux mille raisons d'excuser comprendre comme on dit voir à la place de l'autre les motifs et tisser le voile imaginaire figures ouvertes sur la fuite. Marche arrrière. Je suis une boîte fermée. Préservatif. Préserve. La mort pliée entre les dents.

A la frontière, feu de toutes parts.

Au réveil, des morceaux de verres et du sang. Tous les récits nocturnes possibles. La place envahie par les restes violents. La petite bonne troublée ramasse lave javellise. La face ailleurs. Détournée pour ne pas savoir qui pourquoi qu'on ne dira pas car est-elle trop jeune suppose-t-on qu'elle ne comprendrait pas ou n'est-elle pas concernée ? Constamment des mains ici des yeux ailleurs où ?

A la frontière, des sables mouvants.

Les mots premiers de l'obéissance. Rester enfant à force de sages réponses. Monde brutal. Sous tous rapports. Ne pas naître. Ne pas gêner. Ne pas savoir ce que l'on sait. Ne pas exiger sans fin. Ne pas prendre place sinon la bonne pointée du doigt. Dieu est un père et j'aurai à trouver seule cette voie tracée échos que je te châtie car je t'aime que je te chie dessus au nom du père

A la frontière du singulier qui n'existe pas.

Emerge la religieuse. A dix-sept ans, l'Imitation. On est responsable de sa santé. Il y a des normes à suivre au-delà desquelles pas de pardon. Fuir pour trouver la paix et le salut. Il n'y a ni paix ni salut nulle part. Il y a la guerre. La religieuse éperdue de sa fuite en avant. Le giron familial sur le retour. Ne rien défier en déifiant. En appel d'un charme indéfinissable marge marche pousse fuit femme de personne

A la frontière, le gardien.

Une seule parole, un geste minime direct violent d'emporte-pièce voilà ce que veut le tyran. La barbarie. L'obscène, c'est l'envahissement mental par le gardien fantoche simulation d'une scène antérieure engendrement d'une lutte ponctuelle. Qui diffère mourra. Mise à mort absurde doucement disgracieuse. Il veut sa claque faut que tu comprennes ça. Il se nourrit et pourrit énorme.

A la frontière, l'argent.

Monnaie brillante. Là où ça ferme. Ne pas voir la queue. Prier le Seigneur. Les jours en-deça des jours se jeter en bas des escaliers pleurer et ne pas pleurer rigoler nerveusement quelque part dans le même temps des bras serviables des bras ouverts gestes automatiques le sommeil des reins la vie éternelle en attendant il viendra bien le jour où de cette mort de ma mort voudra naître armée dure et nette

Aux frontières de l'argent, les figures.

L'interchangeable. Les mouvements, les regards, la minutie mesquine des petits pas grignotement des je l'aurai à l'usure le temps fera l'affaire des il n'en tient qu'à moi de ne pas lâcher. Le combat de l'arrière-garde, les petits secrets maudits sur fond d'argent. Les yeux vides de mon frère vide à qui je ressemble dit-il, dit-elle. En lui, la brûlure. Souffle caricatural. Fusionner et faire place nette.

A la frontière, l'impossible séduction.

Il arrive le moment fatal où la demande rime avec sexe. De la servante qu'on se garde d'appeler ainsi, l'ultime service. Elle est murée, forteresse de cet oiseau ridicule et blanc. Tous les chemins mènent au viol. Ils ont tous deux trois quatre fois son âge et sortent chaque fin d'après-midi des bois. Ils viennent à la croisée des chemins où la fille du bar aveugle et sourde à l'infini répète le service de la bière.

A la frontière, la juste dépense.

Celle de se maintenir en vie. Entretenir et persister. Durer. Funèbre, l'envie de plaire. Ça cache son nom. Demain, ailleurs, autrement. Elle aurait les moyens de séduire mais elle est séduite. Marchandage constant et guerre des nerfs. Elle charme, il abuse. D'un souffle unis. L'horizon sans faille, l'obéissance, le jour après jour à différer si lente là où s'affolle et se perd l'impossible séduction

Voir des volcans. Comme s'exprimer. Ni soi, ni rien, seulement quelques forces vives. Poursuivie férocement. Les mots ne me sont plus donnés. L'imagination morte depuis toujours. Que reste-t-il ? Des lignes d'impossible fuite. Il n'y a plus d'issue sinon peut-être à venir de la vigilante guerrière. Ah ! Naître armée !

Un jour, je raconterai patiemment l'histoire de la jeune servante endormie devenue guerrière par la force des choses.

# Quotidiennetés et mouvements

*Collectif*

## D'où vient et où va le regroupement des femmes québécoises

En novembre 1976, lors de la semaine anniversaire de la Librairie des femmes d'ici, quelques femmes discutèrent entre elles de la nécessité d'un mouvement politique de pression de masse centré sur des actions plus que sur des revendications et basé sur un féminisme radical et révolutionnaire – un féminisme dont l'objectif premier est la lutte contre l'oppression des femmes parce que femmes et qui vise à instaurer un nouveau type de société où seraient abolies toutes les oppressions et toutes les exploitations et à laquelle les femmes pourraient participer à titre de citoyennes à part entière, en pleine coopération avec les hommes.

Un an plus tard, ce noyau d'une dizaine de femmes organisait un colloque pour savoir si d'autres femmes partageaient leur désir. Deux cents femmes y assistaient. En juin 1978, lors du premier congrès d'orientation du RFQ, ses membres votaient à l'unanimité une plateforme et des priorités pour l'année à venir. Cette plateforme a comme objectif la lutte contre l'oppression de la femme en tant que femme; oppression qui existe quel que soit le type de société connue, quel que soit

le type de gouvernement et de système économique; oppression sexuelle qui se manifeste à l'endroit de la femme tant contre sa personne et son corps que contre sa force de travail au foyer et à l'extérieur du foyer. La lutte contre la violence faite aux corps des femmes fut la première priorité choisie parce qu'elle était susceptible de rejoindre toutes les femmes. Le premier moyen d'action retenu fut la mise sur pied d'un tribunal populaire et de comités de vigilance et d'action, sans exclure pour autant d'autres actions conformes aux objectifs du mouvement.

*Un mouvement de masse féministe et autonome*

Lors de ce premier congrès, le RFQ s'est défini comme un mouvement politique de pression de masse féministe et autonome : un mouvement libre de toutes attaches politiques autres que celles qu'il se donnerait; favorisant l'autonomie des femmes par rapport à l'Etat, aux institutions, au pouvoir et à son exercice; prenant en charge ses propres luttes; organisant son autofinancement et refusant toute subvention de quelque nature qu'elle soit.

Les femmes du RFQ se donnaient aussi des structures horizontales, comme on dit, et non hiérarchisées, c'est-à-dire reposant essentiellement sur le regroupement en comités autonomes de travail et d'action : comités de base dans les différentes régions, comités ad hoc pour mener des actions spécifiques, un comité de coordination devant assurer le lien entre ces divers comités et administrer les affaires courantes et un conseil général, la plus haute instance entre les assemblées générales, devant statuer au besoin sur des changements d'orientation commandés, par exemple, par la conjoncture politique.

*Un an et demi plus tard, quel est le bilan ?*

Le RFQ a participé activement à des actions communes avec d'autres groupes féministes : comité pour la

défense de Dalila Maschino, comité pour les Fées ont soif. Dans un double but de conscientisation des femmes et de sensibilisation du public, il a mis sur pied le Tribunal populaire et la première séance publique de ce tribunal qui portait sur le viol et à laquelle ont participé quelque 750 femmes s'est tenue en juin dernier. Le comité de l'éducation a mené une enquête auprès des membres pour les mieux connaître. Mais la première tâche dans le temps fut l'organisation des comités de travail.

Le RFQ compte près de 500 membres. Une quarantaine tout au plus ont travaillé activement au cours de cette première année. Outre les comités d'action — Tribunal populaire et éducation — et les comités permanents de fonctionnement (secrétariat, information, liaison, autofinancement, etc.), chacun formé de quatre ou cinq femmes tout au plus, seuls deux à trois comités de base fonctionnent. Constatation étonnante, vu l'enthousiasme des membres au premier congrès d'orientation et l'autonomie des comités permettant aux femmes de choisir les formes d'action qui les intéressent le plus et leur conviennent le mieux.

Quant au comité de coordination, vu le nombre restreint de comités qui fonctionnent et leurs faibles ressources, il a été plus un comité de travail faisant de la suppléance qu'un comité de lien. Prises de positions publiques pour dénoncer divers aspects et manifestations de l'oppression des femmes, actions de vigilance, solidarisation avec les autres groupes féministes, autant d'actions au programme du futur.

Que se passe-t-il ? Est-il trop tôt pour un mouvement politique de pression de masse au Québec ? Les femmes ne sont-elles pas prêtes à s'engager dans l'action de groupe ou ne le veulent-elles pas ? Serait-ce nos vieux réflexes de peur et d'incapacité qui nous poursuivent ? Débordées de tous côtés, maison, enfants, conjoint, travail, études, en sommes-nous à ne trouver ni le temps ni l'énergie de nous occuper de nous-mêmes et de notre sort collectif ? Autant de questions à poser

et de réponses à trouver pour les membres du Regroupement des femmes québécoises, lors de leur prochaine assemblée générale annuelle, les 17 et 18 novembre 1979, à Montréal, si elles veulent entrevoir les possibles du mouvement.

*Collectif*

## La Librairie des femmes d'ici : un lieu qu'on s'est donné

15 octobre 1979, quatrième anniversaire de la librairie des femmes.

En ouvrant cette librairie, nous souhaitions offrir à toutes la possibilité de découvrir par le biais des livres une culture trop longtemps négligée : celle des femmes.

Nous voulions aussi offrir aux femmes un endroit bien à elles.

Nous voulions également être un centre d'information accessible à toutes. Que la parole des femmes y trouve la place qui lui revient. Un petit monde à nous.

Quatre ans plus tard, où en sommes-nous ?

Nos désirs sont les mêmes. Notre engagement quotidien aussi exigeant et les difficultés de parcours très supportables grâce aux femmes qui croient avec nous jour après jour.

Depuis bientôt un an nous avons quitté la rue Rachel pour la rue Saint-Denis, l'espace étant devenu nettement insuffisant. Nous avons ouvert le café de la librairie, croyant à l'importance et au besoin des femmes de se retrouver entre elles.

Des femmes amies de la librairie y viennent régulièrement, de nouvelles femmes chaque jour s'arrêtent, certaines par hasard, d'autres cherchant des informa-

tions précises, certaines autres sachant que nous sommes là pour elles et pour l'unique plaisir de bouquiner ou se reposer en présence de soeurs.

Nous nous interrogeons fréquemment sur les moyens à prendre afin de rejoindre le plus grand nombre de femmes possible.

Depuis un an et à regret, nous avons cessé, faute de temps, la publication "Des livres et des femmes" que nous faisions parvenir à travers la province à toute femme ayant déjà visité la librairie. La demande nous en est faite souvent mais la situation présente ne nous permet pas de poursuivre.

Nos moyens financiers limités nous obligent souvent à acheter en petite quantité, nous empêchant parfois de répondre adéquatement à certaines demandes. Les femmes sont en général très patientes avec nous et comprennent notre situation.

Nous avons quelquefois lancé un appel à la solidarité. Nous aimerions que les femmes de Montréal se fassent un devoir d'acheter leurs livres chez nous. Ainsi pourrions-nous consacrer plus d'énergie et de temps à la vie du café et aux besoins réels.

Dès ce mois-ci nous avons prévu des activités : expositions, lancement, atelier du collectif d'auto-santé, présentation de vidéo, soirée de discussion, rencontre avec des femmes du monde de l'écriture. Il suffit de téléphoner ou venir régulièrement nous voir pour savoir ce qui s'y passe.

Nous sommes trois femmes à y travailler, à y vivre avec et pour nos soeurs. Nous croyons avec acharnement à la quotidienneté de notre engagement. Nous souhaitons qu'un plus grand nombre de femmes y croient avec nous.

P.S. La librairie et le café ouvrent leurs portes tous les
lundi, mardi, mercredi de 10h00 à 18h00
jeudi, vendredi de 10h00 à 21h00
samedi de 10h00 à 17h00
3954 rue Saint-Denis, Montréal – tél. : 843-6273

*Marie Gagnon*

## Le comité Laure-Gaudreault : les femmes dans l'enseignement

Je ne pense pas qu'il y ait jamais eu d'autre exemple dans l'espace et le temps que celui des femmes constituant toujours au moins la moitié des populations et toujours considérées comme un groupe minoritaire, obligées par le fait même d'avoir recours aux armes des minorités. Que nous totalisions à l'intérieur d'une structure, un peu plus, ou beaucoup plus que la moitié ne change pas grand-chose à l'affaire sinon qu'à partir d'un fort pourcentage, une situation précise, la nôtre en l'occurrence, devient encore plus révélatrice. Il s'agit en quelque sorte d'appliquer aux faits une sorte de lentille grossissante.

La Centrale de l'enseignement du Québec est composée pour les 2/3 ou à peu près de femmes, surtout enseignantes, parfois professionnelles, employées de soutien, éducatrices. Alors que chez nous deux membres sur trois sont des femmes nous avons quand même un comité particulier chargé de veiller aux intérêts spécifiques de la majorité. Cela serait cocasse si du même coup nous ne révélions quelque chose de parfaitement

tragique c'est-à-dire que dans notre société, à notre époque, la condition spécifique des femmes est une chose ignorée dans toutes les structures sociales. Ignorée soit, mais maintenue, existante, et à elle seule capable d'expliquer toutes les absences aux hauts niveaux de décisions, toutes les difficultés d'être dans un monde qui ne saurait la considérer et l'admettre sans du même coup, ou bien renoncer à son discours théoriquement égalitaire, ou bien la transformer et se transformer.

Du même coup nous avons posé les jalons de notre propre existence comme comité. Nous sommes là pour faire reconnaître la situation particulière des femmes, pour transformer les conditions absurdes qui leur sont faites. Nous poursuivons un double objectif qui est pour nous davantage qu'un slogan : que se confondent un jour véritablement la lutte des femmes et celle des travailleurs. Nous pourrons cesser d'exister le jour où cette fusion sera réalisée, le jour où seront prises en considération les femmes autrement que comme des abstractions, le jour où tous auront compris que nous avons ensemble, bien des sujets de mécontentement et des transformations à opérer et que ce qui touche la condition des femmes n'est en rien négligeable.

*Avant...*

Les femmes ont toujours été à la CEQ bien avant qu'elle soit ainsi nommée; c'est même une femme qui a créé la CEQ. Laure Gaudreault, en syndicalisant les institutrices rurales, fondait le syndicalisme enseignant. Un peu après, d'une fusion avec les instituteurs des cités et villes naissait la Corporation des instituteurs catholiques. Alors, ce qui ne surprendra personne, Laure Gaudreault devint vice-présidente. Une femme à la vice-présidence, c'est une tradition qui s'est à peu près maintenue chez nous.

A la base, aux assemblées générales, sur les lignes de piquetage, les femmes sont là. Plus on monte dans la hié-

rarchie, dans la pyramide, plus elles ont tendance à se raréfier un peu comme l'air en montagne. Il y a lieu de se demander pourquoi.

Sous l'influence extérieure, sous la pression des années 70 à ce moment où le discours des femmes, à peu près toujours le même depuis un siècle, prenait de l'importance et de l'audience, touchées par le mouvement, les femmes de la CEQ se sont posées toutes les questions qu'il fallait; c'était en 1972; il y eut des résolutions de congrès et la mise sur pied d'un comité qu'on appela Laure Gaudreault; on lui devait bien ça. Les femmes qui firent partie des premières formations remuèrent beaucoup, les choses et les gens. Elles remettaient en question suffisamment de choses pour renoncer à tout espoir de gagner un concours de popularité. Le travail n'était pas facile et elles savaient bien qu'il n'y avait pas qu'à dénoncer pour que les choses cessent, ni à souhaiter pour qu'elles arrivent. Sagesse et tradition, elles s'empressèrent de monter un réseau de femmes pour faire écho à ce qui était dit au niveau national, pour que d'autres puissent dans tous les milieux, faire un même remue-ménage.

De quoi s'agissait-il ? Hier comme aujourd'hui le même discours. Les femmes n'ont pas la place qui leur revient pour une foule de raisons, appartenant croyait-on à l'ordre immuable des choses. Elles occuperont cette place si et seulement si nous transformons cet ordre des choses. Nous ne sous-estimons pas l'importance des changement encourus. Nous affirmons qu'il vaut la peine que cela change et que tous bénéficieront de ces nouveaux rapports. Mais comment expliquer que cela vienne si tard ? Comment puisque même peu nombreuses au sommet, il s'y est toujours trouvé quelques femmes et qu'elles étaient plus que largement présentes à la base. Comment expliquer un tel silence chez une si large majorité. Il faut bien se rappeler alors que ni la spécificité ni le féminisme n'étaient très portés avant la

dernière décennie; je pense à cette phrase de Simone de Beauvoir tirée d'un collectif qu'elle préfaçait (1) :

> "L'oppression des femmes, c'est un fait auquel la société est tellement habituée que, même ceux d'entre nous qui la condamnent en gros, au nom de principes démocratiques abstraits, en prennent pour amender beaucoup d'aspects. Moi-même du fait que j'ai plus ou moins joué un rôle de femme-alibi, il m'a longtemps semblé que certains inconvénients inhérents à la condition féminine, devraient être simplement négligés ou surmontés, qu'il n'y avait pas besoin de s'y attaquer. Ce que m'a fait comprendre la nouvelle génération de femmes en révolte, c'est qu'il entrait de la complicité dans cette désinvolture."

Cela peut, il me semble, être une sorte d'explication. Chez nous comme ailleurs trois types de femmes. Celles qui subissaient intégralement la condition des femmes sans même songer qu'il puisse en être autrement. Celles qui échappaient aux aspects les plus coercitifs de cette condition en n'ayant pas d'enfants. Les autres qui prétendaient l'assumer en la taisant ou en la tenant pour négligeable. Qu'on comprenne bien que ni les unes ni les autres n'étaient coupables de quoi que ce soit, ça n'est que bien plus tard que cette réflexion vint à madame de Beauvoir elle-même, alors qu'aucune d'entre nos membres n'avait écrit le *Deuxième Sexe*.

Mais les femmes des comités Laure-Gaudreault successifs poursuivaient et poursuivent encore un autre objectif. Elles savaient que la conscience d'une oppression, d'une exploitation particulières n'entame pas et au contraire renforce la conscience de toutes les oppressions et de toutes les exploitations. Elles savent que jamais les femmes ne seront libres dans un monde

---

1. *Les femmes s'entêtent*, Idées, Gallimard, Paris, 1975, préface de Simone de Beauvoir, p. 12.

qui ne l'est pas et que jamais l'exploitation des femmes ne cessera dans un monde où la règle est l'exploitation et l'oppression. Le combat des femmes est désormais lié à celui de tous les démunis, ostracisés et oubliés.

Elles s'inscrivent toutes les fois où c'est possible, dans tous les combats qui de près ou de loin ressemblent au leur, en même temps qu'elles mènent quotidiennement leur combat de travailleuses salariées syndiquées.

Si j'arrêtais ici on n'aurait plus qu'à pavoiser et voyant une si belle intégration et un si beau discours on serait en droit de dire que le travail est fait et qu'on peut faire reposer en paix le Comité de la condition des femmes CEQ. Nous pourrions le faire si cela était partagé par les 80,000. Nous pourrions le dire si nous avions décidé de ne montrer qu'un seul côté des choses. Cela ne serait ni très honnête ni de nature à nous faire progresser.

*Maintenant*

Notre travail quotidien, nos efforts permanents, nous les employons à convaincre, à expliquer et nous rencontrons encore bien des résistances. Le temps a changé, la violence a disparu, l'humour se fait plus subtil. Une certaine partie du discours est intégrée. Le climat est à peu près calme et serein, beaucoup de choses sont acquises ou donnent l'impression de l'être mais nos gains réels sont minces. Plus encore, nous sommes menacées par l'indifférence et la politesse.

Au chapitre des gains réels : toujours pas de congé de maternité payé ni de garderie ni d'avortement libre et gratuit. Le sexisme encore et toujours dans les manuels scolaires, dans tous les véhicules culturels, aussi bien que dans les conversations quotidiennes même si nous sommes éloignées des plaisanteries grossières et de l'humour pesant. Pour le reste nous ne sous-estimons pas la difficulté pour nos collègues de bonne foi, et pour nous aussi, d'intégrer un discours qui vient souvent en contradiction avec nos existences. Quand on est un militant syndical honnête, qu'on est marié et père, on sait

très bien que tout ça est possible grâce au fait qu'on a une femme à la maison qui s'occupe de tout; quand on est une militante syndicale sensibilisée aux problèmes des femmes et qu'on doit quitter une réunion importante pour récupérer les enfants et préparer le souper, on distorsionne un peu beaucoup avec le discours admis. Ca crée des déséquilibres, des problèmes. Ca invente des limites au discours. Vieille nostalgie que celle de vouloir des changements qui ne changent pas trop, vieille difficulté que de vivre selon ses idées. Vieille habitude que de sacrifier le discours à des conforts momentanés qui n'en valent pas toujours la peine. Ces réticences à un second niveau, doublées de toutes celles d'une large proportion de nos membres mais cette fois-ci à un premier niveau font que tous nos acquis sont fragiles et que parfois nous marquons le pas.

Nous avons, comme tous ceux qui veulent voir changer les choses parce qu'ils sont convaincus que ça sera mieux, des alternances d'euphorie et de désespoir et la même tentation de trouver le temps long. Pourtant la lutte des femmes est finalement bien jeune. Ca n'est pas parce qu'il y a un siècle ou un peu plus Flora Tristan disait à peu près la même chose ou qu'à la Révolution française, Olympe de Gouge pilotait une déclaration des droits de la citoyenne qu'il nous faut désespérer. La lutte des femmes est peut-être vieille comme le monde mais son expression moderne, sa percée réelle est extrêmement jeune et une décennie à l'échelle de l'histoire est une période minuscule principalement quand elle préconise des changements de l'ordre de ceux-là. Nous ne pensons pas que cela est facile mais seulement que cela est souhaitable. Nous ne disons pas que les hommes et les enfants ont tout à y gagner dans l'immédiat, nous savons que ça n'est que plus tard que pour tous le bilan sera favorable. On ne peut militer ni syndicalement, ni politiquement ni féministement ni autrement sans penser à des lendemains qui chantent.

*Après*

C'est un après théorique. Nous savons que nous ne sommes pas et nous ne voulons pas être une structure permanente, autrement nous nierions précisément que les lendemains peuvent chanter. Après, un jour il n'y aura plus de comité de condition des femmes parce qu'il n'y en aura plus besoin, parce que la condition des femmes sera équivalente à la condition des hommes et que la condition des deux sera différente et meilleure. On peut se dire que ça n'est pas demain la veille, on peut se dire aussi que ça va venir. Ca dépend du désir et de l'énergie qu'on y mettra; ça dépend aussi des résistances qu'on rencontrera. Ca dépend des luttes que nous mènerons et ce "nous" n'est pas que féminin. C'est un combat singulier et collectif. Singulier parce qu'il se mène dans nos propres vies mais aussi parce qu'il remet le monde en question, collectif parce qu'il intéresse les deux moitiés de la population. C'est un combat à finir parce que nous n'en resterons pas là. C'est un combat difficile et long pour les mêmes raisons. C'est aussi un combat joyeux parce qu'à travers lui nous apprenons que nous valons infiniment mieux que le sort qui nous est fait.

## La Boulange — Entrevue avec Solange Courval*

La Boulange, qu'est-ce que c'est ?

La Boulange est une boulangerie naturelle qui est aussi pourvue d'un comptoir où l'on sert les choses que l'on fait. L'idée de base de La Boulange est vraiment de faire du pain, de retourner aux sources dans une société où personnellement j'ai beaucoup souffert de l'isolement, de ne pas travailler avec d'autres. J'ai enseigné dans de grosses écoles, de grosses polyvalentes où je me sentais comme perdue, où je ne savais pas comment établir des contacts. C'est en voyageant que j'ai compris comment dans les petits villages, dans les petites entreprises, on pouvait être plus proche du monde. Ici La Boulange, c'est un village. Je connais à peu près 80 pour cent des clients. On s'est connu en se voyant et en se parlant tous les jours. Au point de vue social, cela représente un espoir de changer les superstructures de la ville et de les remplacer par de petites entreprises, plus personnelles où on peut établir de vrais contacts. C'est pour cela

* Co-fondatrice de la Boulange, sur St-Denis, Montréal.

qu'une fenêtre ouvre sur la cuisine : tous ceux qui viennent chercher leur pain nous voient pétrir le pain. Nous, nous avons visité des boulangeries où on ne voulait pas nous faire entrer dans les cuisines : elles étaient cachées, secrètes. Nous, nous avons voulu ouvrir les cuisines parce que c'est l'endroit où, traditionnellement, dans les campagnes, on se retrouve. Ici, elle est belle, éclairée., grande. On fait le pain dans le fond de la cuisine et des amis arrivent. On n'a pas toujours le temps de faire de grandes conversations mais on peut se parler et on nous voit.

Aussi, au niveau de l'alimentation naturelle, La Boulange se veut une reprise de la qualité de la vie. On commence par ce qu'on mange, ce qu'on met dans son corps. J'ai découvert toutes les céréales, et j'ai à peu près abandonné la viande, pas par idéologie mais parce que les céréales m'ont apporté tous les éléments nutritifs dont j'avais besoin. La viande est devenue secondaire. On explique d'ailleurs dans un livre, *Sans viande et sans regret*, comment l'idée de la viande est liée à une idée de virilité, de force, de pays riche, d'argent. Le pain a été la nourriture de tous les peuples depuis tous les âges. On retourne donc vraiment à des choses simples, vraies, solides, comme le pain de blé entier. C'est un peu l'esprit qui nous anime à La Boulange. Et c'est pour cela qu'on reste, parce qu'il y a tellement d'embûches sur le chemin que ce désir de changer la qualité de la vie doit être bien fort.

La Boulange, comment est-ce que cela a commencé ?

Tout a commencé par un groupe d'amis. En fait, l'idée est venue alors que j'étais en voyage avec un garçon. Et puis, mes amies-femmes se sont jointes à nous dès le début, spontanément, pour nous donner un coup de main. On a donc commencé à travailler ensemble : elles étaient employées d'abord puis sont devenues associées plus tard. Tranquillement, les rapports ont changé entre nous. Lui est parti parce qu'il sentait qu'on faisait

vraiment un groupe. C'était des amies de longue date. L'une d'elles est ma soeur." Il s'est comme senti exclu. A ce moment-là, on a décidé de s'associer toutes les trois et Michel est venu se joindre à nous. On était donc trois femmes et un homme et on a fonctionné de cette façon jusqu'à la semaine passée, alors que deux des filles ont décidé de quitter La Boulange et de passer à autre chose dans leur vie.

Pour partir un projet comme le vôtre, qu'est-ce qu'il vous a fallu comme compétence ? Ou comment les avez-vous acquises, ces compétences ?

Moi, je faisais de la gravure et j'enseignais les arts plastiques. Alors je n'étais pas du tout dans le même domaine. Le garçon avec qui j'étais était administrateur. Pour lui, c'était un choix beaucoup plus intellectuel : il avait décidé qu'il changerait de secteur de l'économie et qu'au lieu d'être dans les services, il serait dans la production. Pour moi, l'essentiel était de quitter les grosses écoles et les gros ensembles. J'ai alors tout laissé et nous sommes partis en voyage. Aux Etats-Unis, j'ai vu plusieurs petites boulangeries. Puis, je suis revenue à Montréal seule et j'ai essayé de faire du pain (il faut dire que j'ai toujours beaucoup aimé cuisiner et recevoir du monde). L'idée nous est ainsi venue d'acheter une boulangerie. On a trouvé celle-ci pas trop coûteuse. Tout s'est fait très vite. Je me suis embarquée là-dedans sans vraiment considérer tous les aspects de la chose. Je ne me lançais pas en affaire, mais je m'en allais faire du pain pour le monde. J'avais jamais fait de pain commercialement.

J'étais allée aussi dans un Festival du *Bread and Puppet* en Allemagne et j'avais trouvé bien extraordinaire de voir Peter Schumann faire et offrir son gros pain allemand au début de chaque spectacle. A Newport, dans le Vermont, on a rencontré deux femmes qui étaient boulangères et qui nous ont hébergé et appris leurs recettes pendant deux jours. On a vu ce que c'était que l'organisation d'une boulangerie, d'une petite bou-

langerie de campagne, adorable. Moi, je souhaitais d'abord m'établir à la campagne, mais en revenant à Montréal, on a trouvé ceci, et tout s'est décidé très vite.

En achetant une boulangerie, est-ce que vous achetiez aussi une clientèle ?

Non, c'était une pâtisserie française qui était fermée depuis six mois, quand on l'a prise. On est parti à zéro. Mais pendant un mois et demi, on a fait des rénovations et on a écrit un grand papier avec des dessins indiquant qu'une boulangerie naturelle ouvrirait bientôt. Les gens pouvaient aussi voir les travaux qu'on faisait. Le premier jour, quand on a ouvert la porte, c'était plein. C'est toujours resté comme ça. Je pense qu'il y avait un besoin.

Peux-tu nous décrire un peu les tâches et la répartition de ces tâches ?

Jusqu'à tout récemment, nous avions un collectif de travail où, idéalement, les tâches étaient partagées. L'organisation générale de La Boulange suppose cependant des tâches spécifiques. Moi, par exemple, je m'occupais de la comptabilité et des "relations publiques". Michel s'occupait surtout des rénovations physiques. Katia s'est occupée des comptes courants et Geneviève des commandes. Pour le reste, on faisait une rotation des tâches entre cuisiner et servir. Mais à un moment donné, on s'est rendu compte que certains préféraient s'occuper du service, d'autres de la cuisine; l'un de nous devint ainsi plus directement responsable du service.

Chaque matin, l'un de nous rentre vers quatre ou cinq heures du matin, fait les 150 pains de la journée, les *muffins* et prépare un peu autre chose. Un autre arrive à huit heures et prépare le café. Un autre à dix heures et prépare le dîner. Parce qu'on sert aussi des quiches, des sandwichs, des salades. Le lundi est une journée de production : on fait des choses comme les compotes de fruits qui vont durer toute la semaine. On a appris à organiser le travail de façon à perdre le moins de temps possible. Tout le temps que j'étais avec le premier asso-

cié, on ne s'est pas payé. Après, on s'est payé $100.00 par semaine pour des journées de dix ou douze heures. On est devenu plus productif. Il faut absolument trouver des trucs de travail qui nous permettront de survivre. Parce qu'il s'agirait de presque rien pour qu'on disparaisse complètement. La ville de Montréal nous a obligés à faire faire toutes sortes de travaux que nous ne jugions pas indispensables. Un plombier nous a monté un très gros compte pour peu de choses. On se retrouve avec $10,000.00 de frais de rénovations. Il faut en vendre des pains pour ce prix-là ! Ce serait facile de mourir. C'est pourquoi il faut s'organiser de façon plus rationnelle et plus fonctionnelle. C'est aussi un peu la raison pour laquelle les deux autres sont parties : elles ne pensaient pas à l'aspect rentabilité de l'affaire. Ça les ennuyait d'en entendre parler. Mais il fallait bien que quelqu'un y pense, sinon on aurait été obligé de fermer.

Est-ce que cette activité que vous avez choisie, celle de faire du pain, n'est pas un simple retour au rôle traditionnel dévolu aux femmes ?

Moi, je me sens à l'aise dans ce rôle. Faire la nourriture, la couture, ou m'occuper des enfants sont des tâches que j'aime. Je sais que ce n'est pas l'idéal que toutes les femmes soient contraintes de jouer ce rôle-là, mais personnellement, je le fais par choix et mon ami Michel, qui est un garçon, aime également ça aussi. Peut-être est-ce la tradition qui m'a influencée, mais ce n'est pas seulement cela. Il y a aussi le côté femme d'affaires dans mon métier qui est intéressant. Ce côté-là du métier n'est vraiment pas traditionnel. La femme d'affaires jeune, un peu *hippie* paraît un peu marginale par rapport aux administrateurs ordinaires. Cela suscite la méfiance et surtout la curiosité. Quand un monsieur arrive et qu'il veut voir "le patron", il blague, m'appelle "Madame la patronne", il ne sait plus quoi dire. Il y en a qui ne veulent pas l'accepter, qui demandent toujours à voir Michel. Celui-ci me les renvoie puisque c'est à moi que revient le rôle d'administrateur. Certaines per-

sonnes ont mis du temps à comprendre que ce n'était pas "le gars" seul qui prenait toutes les décisions. Un jour, quelqu'un m'appelle qui ne voulait pas croire que nous étions trois boulangères. Votre boulanger, lui, doit être un vrai boulanger, a-t-il dit.

Qui étaient ces personnes qui cherchaient "l'homme de la maison" ?

Des inspecteurs de la ville, le propriétaire, d'autres boulangers, etc. Des hommes dans la quarantaine en général... Mais, les difficultés qu'on a eues, de la part des inspecteurs de la ville, par exemple, venaient beaucoup plus du fait qu'on était marginal que du fait qu'on était des femmes. Aussi parce que l'idée des aliments naturels suscitait beaucoup de mépris.

Qui vient ici, des jeunes surtout ?

Oui, des jeunes entre vingt-cinq et quarante ans, des gens de théâtre, des groupes de danse et aussi un peu tout le monde, des gens du quartier. Michel a fait un événement sur l'eau à la Place Desjardins et moi je faisais du pain là-bas et cela nous a amené toutes sortes de gens. Mais je me suis aperçu que les gens sont tellement loin de l'alimentation naturelle, ceux qui sont habitués au pain Weston, qu'il est bien difficile de les convaincre. On préfère finalement s'adresser à ceux qui ont déjà fait un bout de chemin et pour qui le pain est un élément important.

Ainsi, votre problème de survie est essentiellement lié à la question de maintenir un certain tythme de production ?

Oui, mais il y a aussi tant de choses à penser que parfois, lorsque je passe deux jours dans les paperasses, je suis un peu découragée. Plusieurs problèmes surgissent en même temps : les gens partent, la machine à laver la vaisselle ne fonctionne plus, etc. Il faut constamment ranimer le feu sacré. Michel et moi nous vivons ensemble maintenant. Si je sentais que j'étais seule à avoir ce feu sacré, avec du monde qu'il faut toujours

convaincre et à qui il faut donner de l'énergie, je crois que je ne tiendrais pas le coup. C'est très dur physiquement et nerveusement. C'est le côté "responsabilités" qui est le plus difficile à supporter. Ce serait beaucoup plus facile de faire mes heures et de m'en aller après. En tant que femme, je sens que j'ai peur aussi de ces responsabilités. Depuis longremps, c'est en moi. Je dois lutter contre cette peur. Il y a quelque chose à changer dans l'éducation des filles...

Et pour revenir à l'idée même du collectif, croyez-vous toujours dans la possibilité de sa réalisation ?

Dans l'idéal, c'est encore ce que je voudrais vivre et j'aimerais trouver une implication égale mais dans le quotidien, dans le vécu, c'est difficile de trouver des gens qui ont le même idéal. Parce qu'il faut avoir le même objectif et mettre de son coeur et de son temps également dans l'entreprise. Si tu en mets plus que les autres, tu te sens frustrée. Ou bien tu prends des décisions et les autres te reprochent de prendre le leadership, d'être le "boss". Mais quand les décisions traînent un mois ou deux avant de se prendre, il faut que quelqu'un réagisse. Avec Michel, présentement, cela marche parce que nous avons le même but, et chacun notre spécialité. Avant de recommencer à quatre, j'y penserai... Une des raisons pour lesquelles le collectif n'a pas marché, c'est aussi qu'on ne s'est pas assez suivi. On devait avoir une réunion par semaine, puis on a laissé tomber. Les choses humaines, on n'a pas su se les dire au jour le jour. On a laissé traîner des situations. Le fossé s'est élargi.

Une des grandes raisons pour laquelle je reste, c'est que La Boulange correspond à quelque chose d'important au niveau de ma vie. Mais je sens aussi que je voudrai faire autre chose plus tard, que j'aimerais revenir à la gravure, ou avoir des enfants... J'espère seulement qu'il y aura une relève...

*Louise Picard-Pilon*

## Etre femme et autonome : le défi de l'AFEAS

L'Association Féminine d'Education et d'Action Sociale (AFEAS) tenait son congrès annuel, en août dernier, sur ce thème. Depuis 1966, l'AFEAS regroupe des femmes intéressées à la promotion féminine et à l'amélioration de la société. L'Association entend atteindre ces buts par l'éducation et l'action sociale.

Les quelque trente-cinq mille (35,000) membres de l'AFEAS, à travers la province, sont groupées en unités locales ou cercles dans près de six cents (600) villes et municipalités. Il existe aussi treize (13) unités régionales pour assurer le lien entre le palier provincial et le niveau local. La région offre de plus un certain nombre de services sur le plan du fonctionnement.

Les femmes de l'AFEAS sont comme toutes celles que l'on rencontre chaque jour. Nous retrouvons des cercles locaux dans toutes les catégories de municipalités, de la plus petite à la plus grande. Plus de soixante pour cent des membres sont des mères au foyer, d'autres

travaillent à l'extérieur, à temps plein ou partiel, une autre partie enfin est formée des femmes collaboratrices de leur mari dans l'entreprise familiale. Nous avons aussi à l'AFEAS des femmes de tous les âges, dont les deux tiers ont moins de cinquante ans. De plus en plus, les mères de famille croient à l'importance de déborder le cadre familial pour agir dans le milieu.

*Se prendre en main*

L'éducation, pour nous, se divise en deux volets : l'information et la formation. Nous nous efforçons de trouver et de fournir à nos membres toute l'information nécessaire sur les sujets d'étude. Les sujets que nous proposons viennent des suggestions des membres. Une recherchiste bâtit alors un dossier qui permet de fournir aux responsables locales tous les renseignements utiles sur le thème étudié. Les membres sont aussi invitées à compléter ce dossier par toute la documentation qu'elles peuvent se procurer : articles de journaux ou de revues, livres, films, etc. Pour discuter de façon éclairée, il faut connaître les données générales. Il faut ensuite situer le sujet dans le contexte local : les situations varient d'une région à l'autre, d'une localité à l'autre. Il est donc très important de réunir toute l'information pertinente, avant de porter un jugement sur une situation réelle et vérifiable. Il importe enfin de savoir comment la situation est vécue et ressentie par les membres du groupe.

Cette notion de groupe nous amène au deuxième aspect : celui de la formation. Pour fonctionner en groupe, il faut accepter et pratiquer une certaine discipline. Pour qu'une réunion soit intéressante, elle doit être préparée avec soin et se dérouler selon un ordre bien établi. Cependant, la réussite tient dans une large mesure à la participation des membres. En ce sens, l'AFEAS peut être considérée comme une école de vie de groupe. Apprendre à respecter l'ordre du jour, à intervenir à son tour, à laisser aux autres la chance de s'exprimer,

à écouter, à être objective et à rester sur le plan des idées; voilà des éléments qu'il faut arriver à maîtriser. Chaque femme a l'occasion, non seulement de comprendre que la vie de groupe a ses exigences, mais surtout de mettre tout cela en pratique lors des réunions mensuelles.

L'AFEAS met de plus à la disposition de ses membres qui le désirent, des sessions de fonctionnement et d'animation, pour permettre d'approfondir ces notions et d'acquérir certaines techniques. La région assume l'organisation de ce type de services.

*Agir dans son milieu*

Peu à peu, chaque femme en arrive à se prendre en main. Elle réalise qu'elle est une personne et qu'à ce titre, elle a des droits mais aussi des devoirs, face à la société dans laquelle elle évolue. Chacune prend conscience de sa valeur et de l'importance de réagir dans les situations qui la confrontent : elle en vient à agir dans son milieu. Le fait d'agir en groupe permet d'exercer une pression plus forte. Les actions posées par les cercles AFEAS sont nombreuses et variées : démarches entreprises auprès d'un CLSC pour l'obtention d'une clinique permanente de cytologie vaginale; pression exercée pour obtenir les services d'un dentiste ou d'un médecin dans une localité; demandes faites auprès des épiciers pour assurer la livraison gratuite des marchandises aux personnes seules, âgées ou handicapées; rencontres avec les autorités municipales pour que des locaux soient mis à la disposition des associations, pour que des rues et des places publiques portent le nom des pionnières; projet mis sur pied pour pourvoir à l'hébergement des personnes âgées dans leur milieu; représentations auprès des commissions scolaires pour l'amélioration du transport des étudiants.

Ce ne sont que quelques exemples des réalisations multiples des cercles de l'AFEAS. Nous pourrions citer des actions similaires accomplies aux niveaux régional et

provincial. A ces niveaux, les actions prennent surtout la forme de représentations auprès des organismes et des gouvernements.

Chaque année, après l'assemblée générale, nous réunissons, soit par sujet, soit globalement, les résolutions adoptées et nous rédigeons un ou plusieurs mémoires qui sont présentés aux autorités concernées, par le conseil exécutif provincial. Le conseil exécutif régional se charge de remettre copie de ces mémoires aux députés de sa région, afin que chaque membre du gouvernement connaisse les positions du mouvement.

*Vivre en harmonie*

Pour un membre de l'AFEAS, il s'agit d'être prête à relever le défi d'assumer sa condition de femme autonome. Selon le thème de cette année, il faut vouloir "Occuper toute sa place". En faisant sa propre promotion, chaque femme pose sa pierre dans l'édifice de la promotion féminine. Chacune prend conscience des autres et, peu à peu, un réseau de solidarité se tisse. Certaines trouvent que les choses n'avancent pas vite, mais il faut réaliser l'énormité de la tâche. Le fait, pour des femmes qui ont toujours vécu isolées, de prendre conscience des besoins des autres et de se sentir concernées par leurs problèmes, exige un long cheminement. La tâche est d'autant plus ardue que la famille ne considère pas toujours la femme comme une personne à part entière. Consciemment ou inconsciemment, on estime que la femme est au service de la famille et le fait qu'elle étende son activité en dehors du cadre familial, amène des remaniements internes. Les femmes qui veulent prendre leur place dans la société aussi, doivent établir des rapports nouveaux avec mari et enfants. Est-ce un mal ? Au contraire, une femme épanouie sur le monde représente une richesse de plus pour la famille. C'est une personne intéressante, avec laquelle on peut parler de plusieurs sujets et qui apporte chez elle une prénitude nouvelle. Toute la qualité de vie au sein de la cellule familiale s'en trouve améliorée. Cela vaut bien quelques petits inconvénients matériels !

*S'engager*

Tout ce phénomène de prise de conscience, de développement de l'autonomie et d'intervention dans le milieu conduit plusieurs de nos membres à un engagement personnel plus poussé. Pour celles qui veulent vivre l'expérience, plusieurs possibilités sont offertes. Le premier pas de l'engagement consiste très souvent à accepter une responsabilité dans le fonctionnement du cercle, comme membre du conseil ou responsable d'un comité. Selon les goûts et les disponibilités de chacune, le prolongement peut se faire à l'intérieur de l'association ou à l'extérieur. Pour quelques-unes, l'engagement se situe dans l'acceptation d'un poste au niveau régional ou provincial. Pour d'autres, l'engagement se traduira par des responsabilités acceptées dans un conseil municipal, une commission scolaire, un conseil d'administration d'un établissement de santé, une caisse populaire, une fabrique, etc.

Il y a deux ans, en entreprenant une étude sur quelques aspects de la condition féminine, nous nous étions fixé comme objectif, qu'en 1980, un membre par cercle occupe un poste décisionnel. D'après les dernières nouvelles, l'objectif sera atteint et peut-être dépassé. Il semble donc acquis que les femmes ont la capacité de jouer un rôle social. Il apparaît aussi de plus en plus clairement qu'elles sont prêtes à investir des énergies, non seulement dans le bénévolat pour que leur association puisse continuer à travailler à la promotion féminine, mais aussi dans plusieurs secteurs de la vie sociale pour que tous ensemble, nous en arrivions à l'amélioration de la société.

*Louise Picard Thiboutot*

## Ne payer que le prix que ça vaut

Pourquoi les femmes ne sont-elles pas, à quelques exceptions près, présentes dans les structures et les institutions de la société dans laquelle elles vivent ?

Pourquoi leur absence quasi totale de la politique, qui est l'organisation de cette société dont elles sont pourtant une composante majoritaire ?

La politique est un métier difficile, mais c'est aussi un travail emballant dont l'apprentissage s'acquiert autant "sur le terrain" que dans les livres. Les exigences en sont grandes, mais elles le sont dans la plupart des aspects, tout autant pour les hommes que pour les femmes. Alors pourquoi si peu de femmes ?

Les femmes ne sont pas plus présentes en politique qu'elles ne le sont dans beaucoup d'autres domaines parce qu'elles sont ailleurs : à la maison ! "Maman travaille pas, a trop d'ouvrage" nous résume Yvon Deschamps. Le rôle que la société assigne aux femmes, la responsabilité physique de la cellule familiale, ne s'allie pas facilement avec toute tâche dont l'une des principales exigences sera d'être à l'extérieur de la maison.

Il a suffi pour cela qu'elle soit irremplaçable à la maison, que la qualité de son affection soit reliée à son entière disponibilité et bien sûr qu'elle soit conditionnée dès son plus jeune âge. Il lui est dès lors très difficile d'aller à contre-courant des idées reçues.

La femme est conditionnée, mais elle n'est pas la seule; l'homme aussi. L'un et l'autre se voient répartir un certain nombre de fonctions par la société, qui sous des apparences anodines, jouent un rôle déterminant dans l'approche de leur relation avec le temps et l'espace. La femme s'est vue confinée presque uniquement à des tâches quotidiennes, à court terme et dans un lieu physique relativement restreint : la maison. A l'homme incombait la responsabilité du long terme, des synthèses et comme limite physique à ses aspirations : le monde.

Ce qui est triste, ce n'est pas qu'il y ait des tâches et qu'il faille les partager, non, c'est qu'elles soient irréversiblement attribuées et que l'on ait utilisé la maternité comme prétexte à cette discrimination. On a fait de la maternité un ghetto.

L'intervention politique a joué contre nous avec toutes ses mesures incitatives, dans le but à peine dissimulé de garder la femme à la maison. Autant les allocations graduées, les primes à la naissance que le manque de garderies ou l'absence de congé de maternité. La politique peut tout autant contribuer à donner le coup de pouce nécessaire à une société en train de changer. Alors il n'y a pas d'autre solution que l'intervention des femmes elles-mêmes en politique. Beaucoup de femmes. Mais c'est un cercle vicieux. Comment y arriver ? A court terme pas d'autre issue : beaucoup de peines. Cumuler double et parfois triple tâche dans l'espoir de n'avoir plus à l'avenir à choisir entre être mère ou avoir un métier, entre être aimée ou être autonome.

Il ne faut pas oublier que quand on parle d'un travail au sein d'un parti, principalement quand on occupe un poste électif, il ne s'agit pas d'un travail rémunéré. Pouvoir se permettre cette contribution sous forme de

bénévolat, cela implique pour la femme qui doit travailler à l'extérieur, qu'elle ait déjà réussi à accomplir ses deux autres rôles : travail et responsabilité de la cellule familiale.

Or la politique, c'est en soi difficile pour les hommes et pour les femmes. C'est un genre de travail qui demande une disponibilité très grande, une attention continuelle. Ca oblige à suivre l'actualité, à être aux aguets de tout ce qui se passe au niveau d'une société. Ce n'est pas peu dire : le bulletin de nouvelles a son importance, les journaux ont leur importance... et cela ne constitue que le travail de base pour pouvoir commencer à réfléchir et envisager des actions. De l'autre côté, il y a tout le problème de la sensibilisation à ceux dont on est le porte-parole.

Aussi peut-on dire que comme femme, à la condition qu'on connaisse bien la mécanique, qu'on soit capable de l'utiliser aussi bien que ceux qui en font leur métier de tous les jours, on a jusqu'à un certain point réglé beaucoup de ses difficultés ! Et il ne faut pas oublier qu'on est plus dur vis-à-vis d'une femme qui ne sait pas s'y prendre que vis-à-vis d'un homme dans la même situation : l'apprentissage, les premiers gestes à poser sont donc vraiment difficiles. Ce n'est qu'une fois qu'on est rode – à quel prix ? – que tout devient possible.

Mais l'un de nos plus importants handicaps est notre absence de référence. Notre difficulté d'évaluer ce que nous pouvons apporter comme contribution, ce dont nous sommes capables. Tout ce qui n'est pas le cadre familier de la maison est inquiétant. Et pourtant tout ce qui est important à la maison et que nous connaissons si bien, est une réplique, en petit, des besoins à l'échelle mondiale. Se loger, se nourrir, se vêtir, se soigner, lire, écrire, ne pas oublier qu'il faut partager et qu'il faut une justice. La politique, c'est la coordination à différents niveaux de tous les besoins des êtres humains.

Il m'a été plutôt surprenant de constater que nous pouvions compter avec la curiosité. J'y ai découvert le plus merveilleux des défauts, le nôtre depuis toujours.

Il avait pourtant contribué à créer les savants, les chercheurs, fait faire de grandes enjambées à la science. Pourquoi était-ce un défaut quand on la disait féminine cette curiosité ? Surprise aussi de me rendre compte que l'absence de connaissances des règles du jeu pouvait permettre d'inventer, de bousculer l'ordre établi et donner à l'occasion des résultats intéressants. Combien souvent les gestes sont-ils retenus, les questions non posées, parce qu'il est établi que cela ne se fait pas.

* * *

Ce que j'aimerais qu'il ressorte, qu'il se dégage de ces quelques lignes, c'est que la société de demain devrait pouvoir offrir à l'enfant des services qui lui soient propres. Cesser de concevoir que les besoins de l'enfant se résument en l'amour exclusif d'une mère. Il lui faut l'amour d'une mère et d'un père ou, à défaut, de quelqu'un qui les remplace, il lui faut aussi des amis, des activités, des lieux extérieurs à la maison, conçus pour lui. La femme n'est pas irresponsable quand elle demande des réaménagements à la maison et dans la société. Toutes les femmes ne veulent peut-être pas demain être ailleurs qu'à la maison, mais tous les enfants ont quand même besoin des différents éléments énumérés plus haut.

Pour moi, la maternité, c'est extrêmement important. Je n'imagine pas ma vie sans enfants. Et, à partir du moment où l'on a des enfants, on n'envisage pas non plus d'hypothéquer leur propre vie parce qu'on veut défendre sa situation et ses droits. Alors c'est le dilemme : on veut en même temps faire ce qu'on considère qu'on peut faire et qu'on doit faire. C'est impératif : quand on le fait contre tout, c'est que c'est vraiment impératif. Mais en même temps, on ne veut absolument pas que, du seul fait qu'une société est mal organisée, les enfants fassent les frais d'une démarche personnelle.

La femme ne demande aucun statut particulier, aucun privilège, mais elle ne veut plus payer de supplé-

ment en temps, en énergie, en sueurs, en talent ou en argent, pour pouvoir exercer un rôle dans la société, quel qu'il soit. C'est déjà suffisamment difficile pour tout le monde pour que cela ne continue plus d'être tout simplement impossible pour une femme. Pourtant il n'y a pas de barrières, pas de "défense d'entrer", seulement des difficultés. On peut même ajouter du même souffle sans se contredire, que pour une femme tout est possible, mais voilà, à quel prix ? A lui seul le prix fait la différence entre le possible et l'impossible.

*Collectif*

## Un bonjour du CRIF *

L'histoire du CRIF, c'est l'histoire de la détermination de plusieurs femmes ! Déterminations multiples visant, d'une part, une réappropriation des lieux et des espaces de parole et de vie, de l'autre, une nouvelle politisation de notre quotidienneté par des pratiques de création. L'histoire du CRIF, son passé, son présent et son avenir se cristallisent dans les divers cheminements et volontés de ses membres; c'est d'abord et avant tout un engagement politique contre l'oppression des femmes, à partir de l'université et du travail que nous y effectuons en tant que femmes refusant l'ordre patriarcal. Il est clair pour nous que l'absence actuelle des droits des femmes, leur enfermement et leur manque d'autonomie, leurs prérogatives limités au sein de la famille, du couple et de la société ne sont nullement des attributs innés propres à la "nature féminine", mais un résultat socio-historique qu'il s'agit alors de maîtriser dans toute sa complexité.

* Collectif de Recherche et d'Intervention Féministes.

Comme femmes scientifiques nous visons une situation spécifique qu'il s'agit de préciser en temps et lieux. Soulignons toutefois que le champ scientifique dans lequel nous évoluons, en tant que construit socio-historique, est régi par des lois internes et externes qui relèvent, comme le prétendent certains auteurs, de l'ordre idéologique. En un mot les femmes scientifiques se situeraient au carrefour d'une double idéologie : l'idéologie scientiste et l'idéologie sexiste. Quel leurre ! Comme le souligne Liliane : "Le scientisme et le sexisme ne sont-ils pas deux formes de la même idéologie, gouvernée par un code fondamentalement masculin ?" Par ailleurs, les facteurs explicatifs sont reliés principalement à notre rapport à la production dans sa totalité, le reste n'est que conséquences. Ainsi, l'entreprise scientifique devient pour nous un des lieux multiples où doivent s'effectuer nos luttes contre le système patriarcal dans ses fondements mêmes.

Mais il ne faut pas se tromper; notre insertion dans le champ scientifique a permis à certaines d'entre nous de s'approprier une place; mais nous ne nous lerrons pas et avec Liliane nous comprenons bien que : "les portes dorées de l'entreprise scientifique sont ouvertes aux femmes, mais ce ne sont que les portes de son antichambre."

Il faut noter que l'idée de lier intervention et recherche est au centre même de l'ensemble des activités du CRIF et s'actualise au travers de démarches complémentaires. D'abord une démarche épistémologique selon laquelle s'effectuera une articulation critique de notre rapport au savoir : une idée de changement supporte cette dernière afin de ne point reproduire toute forme de dichotomie entretenue entre recherche et pratique au sein de l'institution scientifique. Ensuite une démarche qui se veut politique visant à une remise en cause de l'organisation socio-économique prenant en ligne de compte le lien existant entre individu-société-espèce : ce qui nous amènerait alors à une redéfinition du pouvoir. Enfin un troisième volet nous amènera à questionner la

relation savoir-vécu et nos recherches-interventions intégreront désirs, incertitudes, besoins, inquiétudes, etc., afin de "vivifier" en quelque sorte l'image sclérosée du fameux "sujet historique" dont nous avons de toute façon été exclues en tant que femmes par des théories toutes aussi sclérosées.

Les femmes du CRIF ne se proposent toutefois pas de "chercher" et réfléchir en petite chapelle du haut de leur tour propre; elles défendront leurs positions en prenant le plus souvent possible la parole, organiseront débats, conférences et cours dans des perspectives pluridisciplinaires et participeront aux luttes et recherches d'autres groupes de femmes, leur contribution au mouvement étant jugée prioritaire.

C'est dans cette optique qu'une journée de réflexion a déjà été organisée en octobre et que les membres du CRIF prévoient dans les mois qui viennent se donner une revue et organiser un colloque de façon à diffuser le plus largement possible les résultats de leurs différentes démarches.

*Monique Dumais*

## Les défis d'être une femme religieuse

Je suis entrée en communauté en 1961. J'ai dû revêtir une blouse, une jupe longue et un voile noirs semblables à ceux de mes compagnes postulantes; j'ai franchi les portes d'un cloître où vivaient au-delà de cent moniales.

En 1979, je m'habille comme toutes les femmes du Québec, je demeure dans une maison ordinaire avec sept autres compagnes religieuses, j'enseigne à l'Université, je participe à différentes activités sociales.

Je pourrais élaborer sur ces changements extérieurs qui indiquent un nouveau climat social québécois, une évolution des mentalités à l'intérieur des communautés religieuses et de l'Eglise universelle. Cependant, ce qui m'intéresse plus particulièrement, c'est d'exprimer quelles sont les possibilités pour les femmes de réaliser le plus pleinement leurs potentialités dans un projet continu de vie religieuse. Plus j'y réfléchis, plus je découvre des défis étonnants qui m'apparaissent à prime abord être des dilemmes. Je tenterai donc de vous livrer les ambiguïtés que je constate, les questions qui surgissent.

*Affirmation de son être-femme*

Un premier dilemme : les communautés religieuses féminines sont des institutions pour les femmes où l'être-femme peut avoir des difficultés à émerger.

Une rétrospective rapide sur un passé récent montre que l'orientation de ces institutions n'était pas axée sur la valorisation de la personne (1). L'habillement uniforme tendait à faire paraître les religieuses comme des êtres humains sans sexe, des anges, quoi ! D'ailleurs les hommes autant que les femmes qui étaient engagés dans le domaine religieux portaient la robe ! La spiritualité reposait sur le renoncement à soi pour une meilleure appréciation de l'Autre; le symbole du petit grain de blé qui meurt en terre était très utilisé. De plus, l'autonomie et la liberté personnelles semblaient menacées par les trois voeux d'obéissance, de pauvreté, de chasteté.

La sécularisation de la société québécoise avec la Révolution tranquille, le souffle nouveau apporté par le Concile Vatican II allaient entraîner des changements notables dans les apparences extérieures et la spiritualité des communautés des religieuses actives. D'une grande visibilité extérieure marginalisante, les religieuses sont passées à une étape d'intégration dans la vie quotidienne des villes et des campagnes. La spiritualité s'est aussi inscrite dans la reconnaissance de la valeur de chaque personne et de la "juste autonomie des réalités terrestres", telle qu'exposée par la constitution pastorale de Vatican II, "L'Eglise dans le monde de ce temps".

Les changements vécus dans la plupart des communautés religieuses féminines depuis 1965 ont facilité l'affirmation de chaque religieuse dans son individualite. Cependant, la vie communautaire de par la nature de la vie en groupe n'est pas sans soulever des conflits

1. Cf. Monique Dumais, "Les religieuses, des femmes spéciales !" *Communauté chrétienne*, no 95 (septembre-octobre 1977), pp. 385-490.

entre la réalisation personnelle où s'inscrit la créativité de chacune et le projet de vie communautaire qui exige un consensus, un partage des ressources de toutes sortes. Plus les capacités des personnes sont variées et multiples, plus les difficultés de conciliation peuvent s'accroître. Des femmes qui deviennent de plus en plus autonomes, conscientes de leurs responsabilités personnelles et collectives, risquent plus d'affrontements que des femmes conditionnées à l'acquiescement.

Les trois voeux peuvent apparaître comme des obstacles à l'autonomie et à l'indépendance, revendications majeures du féminisme. Pourtant, une compréhension approfondie, lucide, de ces trois engagements nous situe dans un processus de libération de l'être humain, autant dans ses énergies affectives et créatrices que dans ses possessions matérielles. C'est sûrement là un bon défi qui traverse la vie entière d'une religieuse, la libération consistant à répondre de la façon la plus satisfaisante aux requêtes les plus profondes de la personne.

*Engagement pour les femmes*

Un deuxième dilemme : les communautés fondées par des femmes (parfois elles l'ont été par des hommes !) et pour des femmes n'ont pas toujours un partipris pour les femmes.

Depuis trois ans, je suis engagée activement dans des groupes de femmes, tout particulièrement celui de *L'autre Parole* regroupant des féministes chrétiennes du Québec et *La Marée montante* rassemblant des femmes impliquées dans la société rimouskoise. Je m'identifie aussi comme religieuse féministe, ce qui semble pour plusieurs une désignation provocante.

Les religieuses ont beaucoup oeuvré dans le domaine éducatif, hospitalier, du service social et tout particulièrement auprès des fillettes et des jeunes filles (2).

---

2. Micheline Dumont-Johnson, "Les communautés religieuses et la conditions féminine", *Recherches sociographiques*, XIX, 1, (janvier-avril 1978), pp. 79-102.

Certains institutions ont même été à l'avant-garde de l'accès des filles aux études supérieures. Dans ce climat d'ouverture, les religieuses ont pourtant transmis une image très traditionnelle de la femme et la voyaient principalement comme épouse et mère de famille. C'est pourquoi bien des diplômées des cours classiques, des écoles normales, aussitôt qu'elles se sont mariées, se sont retirées de la vie sociale pour se dédier uniquement et entièrement à la vie familiale.

Aujourd'hui encore, peu de religieuses ont une vision polyvalente des femmes, et leur travail en pastorale entre autres est marqué par une conception très restreinte du rôle des femmes dans la société. Leur intérêt est très faible pour prendre connaissance de toute l'information sur les conditions et les possibilités des femmes d'aujourd'hui. De plus, j'en connais seulement quelques-unes qui s'impliquent pour appuyer les revendications des femmes et encore elles n'osent pas s'afficher publiquement.

Cette attitude désengagée vis-à-vis des femmes m'apparaît d'autant plus étonnante que les religieuses sont des femmes qui ont poursuivi, grâce à la vie religieuse, des activités multiples que des femmes mariées n'auraient pu entreprendre parce que la société leur en interdit la possibilité, à cause soit de la persistance des modèles culturels sexistes soit de la lourdeur des tâches familiales. Elles traduisent ainsi une hiérarchie que l'Eglise institutionnelle laisse voir dans ses interventions officielles et quotidiennes : d'abord, les femmes religieuses, puis les femmes mariées, enfin les laïques célibataires. L'Eglise s'affirme alors comme un système clos qui ne reconnaît une valeur particulière qu'à ce qu'elle a elle-même sacralisé : les religieuses sont des "femmes consacrées".

*Contestation de la société*

Un troisième dilemme : les communautés religieuses qui s'inscrivent dans un processus de contestation de la société, n'offrent souvent pas aujourd'hui de sources

nouvelles et sont devenues des bastions de conservatisme. Un François d'Assise, une Thérèse de Calcutta, protestent ouvertement contre l'embourgeoisement, l'injustice d'une société et même de l'Eglise.

Les communautés religieuses sont devenues des institutions assez lourdes, affaiblies par le départ de nombreux membres souvent très intéressants et l'absence de nouveaux membres qui apporteraient des forces neuves et vivifiantes. Si bien que les religieuses les plus jeunes au début de la quarantaine constatent qu'elles auront un héritage assez onéreux à porter : assurer le bon fonctionnement administratif des institutions et protéger les dernières années des religieuses âgées, pour se retrouver seules au bout du compte au moment de leur propre vieillesse.

Il est dangereux que les énergies qui sont encore bien vivantes s'enlisent dans les derniers sursauts de vie de nos grandes communautés qui semblent vouées à la disparition, après avoir répondu à des besoins spécifiques de la société québécoise (3). Quels sont les nouveaux regroupements que l'esprit de communion qui anime l'Eglise fera surgir ? Les communautés religieuses sont des institutions dans l'Eglise, elles ne sont pas nécessairement d'Eglise, dans le sens qu'elles seraient essentielles à la vie de l'Eglise, même si elles ont été presque toujours présentes dans l'Eglise à partir du IVe siècle.

Les utopies à la base des fondations religieuses ne sont pas disparues. Elles sont appelées à renaître, à se

---

3. Bernard Denault, "Sociographie générale des communautés religieuses au Québec (1837-1970)" dans *Eléments pour une sociologie des communautés religieuses au Québec*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal et Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 1975, p. 106. "A la limite, notre hypothèse suggérerait donc que, dans un type de société comme celui de la société québécoise de cette époque, la fondation des communautés religieuses féminines était un besoin surgi de l'organisation sociale elle-même."

revivifier (4). En ce qui me concerne, je fais partie d'une communauté qui a pris naissance en 1535 en Italie sous la forme d'un institut laïc, qui a dû se changer au cours des siècles en un ordre avec vie cloîtrée sous la force des pressions ecclésiales. Angèle Mérici, poussée par l'Esprit, fondatrice des Ursulines, voulait changer la société de son temps en pleine décadence en invitant d'autres femmes à se consacrer à l'éducation des jeunes filles. En 1979, je me retrouve très impliquée dans ce processus de libération des femmes, je me sens ainsi à ma manière en relation étroite avec ma fondatrice et également avec beaucoup d'autres femmes.

*Dépassement du cléricalisme mâle*

Un quatrième dilemme : des communautés de femmes qui paraissent à maints égards auto-suffisantes sont contrôlées par une hiérarchie mâle.

Un sociologue a dégagé six variables qui revenaient avec une certaine constance parmi les fondatrices des communautés religieuses du Québec : "veuve, santé précaire, refus d'une communauté établie, désir explicite de fonder, relation avec un membre du clergé, besoin social à combler" (5). La variable "relation avec un membre du clergé" manifeste que "les communautés québécoises ont surgi d'un type de société dont la volonté de cohésion nécessitait en quelque sorte leur émergence, par la médiation intégrale du prêtre" (6). Marguerite Jean (7) a par ailleurs signalé que certaines constitutions ont été rédigées par des prêtres. De toutes

---

4. Jean Ségur, "Les sociétés imaginées : monachisme et utopie", *Annales, Economies, Sociétés, Civilisations*, no 2 (mars-avril 1971), p. 336.
5. B. Denault, *op. cit.*, p. 104.
6. *Ibid.*, p. 115.
7. Marguerite Jean, s.c.i.m., *Evolution des communautés religieuses de femmes au Canada de 1639 à nos jours*, Montréal, Fides, 1977.

façons, toutes les constitutions doivent être approuvées par des clercs des instances romaines. De plus, les religieuses sont encore en minorité comme membres de la Commission Pontificale des religieux, alors que les religieuses sont beaucoup plus nombreuses que les religieux dans l'Eglise universelle.

Ces quelques faits suffisent à signaler que les religieuses n'ont pas encore acquis l'égalité et l'indépendance dans l'Eglise. Leur esprit de foi, leurs compétences, leur dévouement inlassable sont pratiquement ignorés quand il s'agit de prendre des décisions qui les concernent, alors que les mêmes clercs ne cessent de réclamer leurs services. Le film de Diane Létourneau, "Les Servantes du bon Dieu", en est une illustration évidente. Quand les femmes osent dire qu'elles désireraient participer dans l'Eglise aux différentes formes et aux divers niveaux de décision, certains clercs leur rétorquent qu'il n'y a pas de pouvoir dans l'Eglise et que le pape, les évêques et les prêtres sont en état de service. C'est dénier le contrôle persistant qui est exercé dans l'Eglise par les clercs mâles, un contrôle parfois bien subtil que la plupart des religieuses ne détectent pas.

Les communautés religieuses doivent sans cesse recourir à un prêtre pour leurs célébrations eucharistiques quotidiennes, leurs retraites, l'animation de sessions. Le potentiel des femmes est presque ignoré; les supérieures ne voient que très peu à la préparation et à l'utilisation des compétences des femmes dans le domaine de la prédication des retraites et d'animation de sessions spirituelles.

Un défi de taille se présente ici pour les religieuses : comment se réaliser pleinement comme femmes dans une institution supervisée par une hiérarchie mâle ? L'orientation définitivement masculine de l'Eglise ne cesse de marquer ses institutions. Une conception et surtout une pratique plus démocratique de l'Eglise, définie comme Peuple de Dieu, donnera de plus grandes chances aux femmes, en leur permettant de livrer leurs expériences, celles qui sont vécues à la base.

*Post-scriptum*

Cet article semble très simple dans sa structuration et son déroulement. Je dois avouer que j'ai eu bien des difficultés intellectuelles et viscérales à regrouper mes idées qui fusaient de toutes parts et qui n'étaient pas encore suffisamment claires pour moi. Je n'en suis encore qu'au début de mon approfondissement sur la situation nouvelle de la condition féminine dans les communautés religieuses, mais je me sens de plus en plus intéressée à le poursuivre puisqu'il y va de ma vie !

*Marie Savoie*

## Le RAIF et le changement social

Les objectifs premiers du RAIF sont compris dans son appellation de Réseau d'action et d'information pour les femmes. Avant d'aborder la "philosophie" du RAIF face au changement social, il convient d'expliciter ce que signifie chacune des quatre initiales de notre sigle.

Le mot *réseau* indique que le mouvement n'est pas limité à un seul point de la carte du Québec. Il y a des noyaux actifs du RAIF sur la Côte-Nord, à Québec, dans la Mauricie et à Montréal; il y en a également un en formation dans la région du Saguenay. Le mot réseau implique le désir de s'étendre et de toucher de plus en plus de régions.

La dernière lettre du sigle exprime que nous sommes essentiellement *féministe*. Beaucoup de femmes se sont engagées dans le passé dans des organismes visant à défendre des catégories de personnes autres qu'elles-mêmes (Noirs, enfants, ex-détenus, etc.); d'autres se sont consacrées à des partis politiques pour lesquels l'amélioration de la condition féminine n'était pas une priorité, même si on reconnaissait théoriquement qu'elle était souhaitable (voeux pieux). Mais le RAIF est un groupe de femmes dont le but exclusif est d'améliorer les conditions de vie des femmes et de défendre leurs droits. Le RAIF n'est pas partisan. Il est pour les mesures qui favorisent l'égalité des femmes et contre celles

qui maintiennent l'injustice, quels que soient les partis politiques qui les proposent. Autrement dit, nous travaillons (enfin !) à notre propre compte.

Les deux lettres centrales de notre sigle représentent les deux pôles du mouvement, *action* et *information*. Le RAIF est avant tout orienté vers l'action. Nous posons des gestes concrets (pétitions, lettres ouvertes, rencontres avec des personnalités politiques, télégrammes, etc.) et nous voulons des résultats également tangibles et immédiats.

Les membres du RAIF sont, règle générale, beaucoup plus pragmatiques que théoriciennes. Nous critiquons, exigeons, protestons, au risque de passer pour d'éternelles insatisfaites aux yeux d'une certaine partie de la population, notre mode d'action contredisant le stéréotype de la femme soumise, infiniment polie et patiente dans ses requêtes. Nous ne nous contentons pas de peu, et nous ne quémandons jamais. L'intransigeance de notre attitude provient autant de la force de nos convictions que de la constatation de l'inutilité des détours lorsqu'on revendique un droit. Mais nos actions sont toujours basées sur une remise en question de la société et de ses structures sexistes (violence, rapports dominant/dominé, appât du gain, etc.).

Il faut bien sûr être enseignée (s) pour agir efficacement; c'est pourquoi l'information constitue l'autre pôle du RAIF. Nous allons puiser l'information sur ce qui touche la condition des femmes dans les ministères, les hôpitaux, les lois, etc. Nous publions régulièrement une revue qui renseigne sur nos actions et nos critiques tout en étant une source d'information sur l'actualité du Québec, côté femmes. On trouve dans cette revue, forgée dans le feu de l'action depuis six ans, un fidèle reflet des luttes féministes récentes au Québec. La revue est elle-même un instrument d'action féministe : elle vise à rendre les femmes conscientes de leurs droits tout en les incitant à critiquer individuellement ou collectivement les institutions qui les défavorisent et à agir de façon féministe dans leur vie personnelle et professionnelle.

A la lueur de ce qui précède il est aisé de voir que le RAIF privilégie l'implication dans le milieu social, dans l'environnement législatif et politique, comme moyen d'améliorer nos conditions d'existence. Nous dénonçons le patriarcat et ses corollaires législatifs et combattons les préjugés sexistes enracinés dans les mentalités. Mais nous ne désespérons pas des moyens d'action que nous offre le système relativement démocratique dans lequel nous vivons. Ces instruments se sont avéré efficaces dans bien des cas et nous croyons qu'il faut apprendre à les utiliser pleinement. Nous sommes convaincues de la stérilité des récriminations en vase clos. C'est donc sur la place publique que s'effectuent la plupart de nos actions.

Un bref aperçu des actions menées par le RAIF illustrera ce que nous appelons moyens ou outils démocratiques pour transformer la société.

C'est le RAIF (né en 1973) qui a fait inclure dans la Charte des droits et libertés de la personne l'article 47 consacrant l'égalité des droits et des obligations des époux dans le mariage et la famille. Conséquence de cet article : la notion d'*autorité paternelle*, présente jusqu'ici dans nos lois, a dû être remplacée par celle d'*autorité parentale*. Il n'est donc plus légal d'exiger la signature du père d'un(e) enfant pour une opération, par exemple; il faut demander l'autorisation de la mère ou du père. Ce même article de la Charte a servi de base à l'abolition de la notion de *chef de famille*, par exemple dans la loi de l'assurance-automobile ou la loi de l'aide sociale.

Nous croyons que les systèmes législatif et fiscal sont des sources d'oppression pour les femmes. C'est pourquoi nous scrutons les projets de loi avec une loupe féministe. Dans les cas (et c'est malheureusement la majorité) où nous constatons que les droits des femmes ne sont pas respectés, nous soumettons un mémoire au gouvernement, mémoire que nous défendons en commission parlementaire s'il y a lieu. Ailleurs, nous envoyons des télégrammes et publions des communiqués

de presse. Des comités composés de cinq à six femmes assument généralement la responsabilité d'un dossier.

Un exemple de cette façon de procéder est la présentation de notre *Mémoire sur un livre vert négligent* à M. Jacques-Yvan Morin, ministre de l'Education, lors des auditions publiques relatives au *Livre vert sur l'enseignement primaire et secondaire au Québec*.

Au mois de mars dernier, un groupe de femmes du RAIF a présenté un mémoire à la commission parlementaire chargée d'étudier le rapport de l'Office de révision du Code civil (ORCC). Nos critiques visaient surtout le chapitre sur la famille, très discriminatoire envers les femmes et les enfants. D'autre part, le RAIF est sur le point de soumettre au Conseil du statut de la femme une critique exhaustive du rapport *Pour les Québécoises : égalité et indépendance*. Chacune des grandes divisions du rapport (la santé, le travail, la famille, la socialisation, les loisirs) a été confiée à un groupe régional du RAIF qui en a élaboré la critique.

C'est à Québec que se fait la coordination générale du réseau. Etant dans la capitale, il nous est plus facile de suivre l'évolution des projets de loi, de nous rendre à l'Assemblée nationale ou en commission parlementaire, de communiquer avec les ministères, etc.

La question de l'identité, surtout celle de la femme mariée, nous a toujours semblé fondamentale. Nous voulons que soit reconnu dans les lois le statut d'individue autonome de la femme mariée; elle doit être perçue comme une entité distincte de son mari et nous n'acceptons pas qu'elle soit dissoute dans la famille, comme s'il s'agissait d'une enfant de plus sous la tutelle du *pater familias*. Nous avons présenté un mémoire pour faire valoir que l'*unité individuelle*, et non l'unité familiale comme c'est le cas présentement, devrait être à la base de nos systèmes fiscal et légal.

Plus concrètement, nous avons fait circuler une pétition adressée au ministre des Affaires sociales, M. Denis Lazure, pour demander que le chèque d'aide sociale soit fait au nom des deux conjoints, ou qu'il y ait deux chèques individuels. C'est une demi-victoire, puisque

dans la politique globale le Conseil du statut de la femme a proposé qu'on laisse aux époux le libre choix du nom auquel serait fait le chèque : c'est cette solution qui a été retenue (le RAIF croit que le véritable libre choix n'est possible que dans une situation d'égalité entre les parties, ce qui est loin d'être le cas pour l'instant). Il n'est pas facile, cependant, d'évaluer la portée précise de chacun des gestes que nous posons. Par exemple, le supplément au revenu de travail, institué récemment, sera versé conjointement au nom des deux époux. Nous considérons que nos pressions concernant le chèque d'aide sociale n'ont pas été étrangères à ce règlement.

En ce qui concerne les droits des femmes, notamment le droit à une identité personnelle, nous ne nous contentons pas d'actions au niveau législatif ou administratif. Nous faisons campagne depuis 1973 en faveur de l'utilisation exclusive du nom de naissance pour toutes les femmes, mariées ou pas. Pour nous, l'accession des femmes à un statut d'adultes autonomes passe par l'affirmation de leur individualité, de leur nom personnel. C'est une coutume on ne peut plus sexiste et clairement patriarcale qui porte la femme mariée à abdiquer son nom pour adopter celui du mari, ou encore à joindre le nom de l'homme au sien. Il y a, à l'origine de cette coutume, un lien de propriété qu'il faut reconnaître et rejeter en s'affirmant comme personne "souveraine".

D'autre part, la différence de statut entre la femme mariée et la célibataire est concrétisée dans la langue par l'existence de deux titres, madame et mademoiselle (le statut marital d'un homme n'influence aucunement la façon dont on le désigne). Comme moyen d'action immédiat, le RAIF préconise l'emploi du terme unique de *Mad.*, valable pour toutes les femmes.

Parallèlement aux réformes législatives et économiques que nous revendiquons, nous travaillons à la désexisation de la langue, notamment à la féminisation des titres. La langue française ne reconnaît à peu près pas de féminin aux titres et occupations qui impliquent

un certain prestige : président de l'assemblée, premier ministre, ingénieur, chef, couturier. Quand on sait que notre pensée et nos valeurs sont conditionnées par les structures de la langue que nous parlons, de telles lacunes revêtent beaucoup d'importance. Nous utilisons donc le féminin quand il existe, quitte à lui donner un sens plus "contemporain" (i.e. en accord avec la réalité sociale) que celui de l'Académie. Ainsi, une mairesse est une femme élue à la mairie, pas l'épouse d'un maire. (Songerait-on à appeler maire l'époux d'une mairesse ?) Au besoin, nous n'hésitons pas à innover; nous avons toujours désigné Mad. Payette comme *la* ministre, et avons été ravies de la voir insister sur le féminin lors d'une interview récente sur les ondes de Radio-Québec. La position de Mad. Payette à ce sujet est d'ailleurs partagée par les femmes qui siègent avec elle à l'Assemblée nationale.

Il est impossible de décrire toutes nos actions en quelques pages; celles que nous venons de résumer en sont des exemples représentatifs. Le RAIF s'est donné la tâche de suivre le gouvernement provincial et fédéral pas à pas. C'est exténuant dans le contexte politique actuel étant donné nos effectifs restreints; les femmes du RAIF voient leur disponibilité limitée par d'autres activités (travail, éducation des enfants, études, etc.). Nous préservons notre entière autonomie en ne recevant aucune subvention. Le RAIF s'autofinance avec les abonnements à sa revue, la vente des documents produits et les dons des membres ou sympathisants(es). Le prix de la revue et des documents est toujours réduit au minimum pour les rendre accessibles à toutes les femmes du Québec.

Bien qu'il soit impossible d'évaluer la portée d'une action isolée, à long terme une certaine évolution vers une plus grande justice pour les femmes se dessine dans les mentalités et les lois du Québec. En six ans, les Québécoises sont devenues beaucoup plus conscientes des injustices qui leur sont faites et elles ont réussi à en corriger plusieurs. On ne peut plus les berner et les faiseurs de loi ne peuvent plus se payer le luxe de les ou-

blier ou de les négliger. Il est de plus en plus difficile de minimiser l'importance de leurs besoins spécifiques tels que des congés de maternité, des garderies saines et accessibles ou l'interruption de grossesses non désirées. Il s'agit maintenant de droit reconnus par l'ensemble de la population, même s'ils sont encore contestés par une minorité de moins en moins importante de gens.

Nous du Réseau d'action et d'information pour les femmes croyons avoir contribué à amener de tels changements, à les accélérer. Nous avons tenté, à notre façon, de faire servir tout ce qui pouvait être un levier démocratique dans le but d'améliorer le sort qui nous est fait en tant que femmes. Et nous continuerons dans cette voie tant que la société dans laquelle nous vivons ne sera pas devenue juste envers les femmes.

*Viviane Prost* *

## D'une coopérative artistique : Powerhouse

Les objectifs de la galerie Powerhouse sont finalement assez simples; il s'agit de procurer aux femmes-artistes un espace pour exposer. Cet espace est double; il comporte une petite galerie, en général réservée aux membres – mais pas obligatoirement – et une plus grande, disponible à toutes propositions. Il suffit, pour devenir membre de la coopérative Powerhouse, d'être une femme et d'avoir une "activité" artistique; ces deux éléments offrent la possibilité d'être en contact avec d'autres femmes d'origines, d'antécédents et d'âges différents. Etre membre de Powerhouse signifie donc avoir accès à des possibles, s'en servir, et en proposer d'autres. Cela implique également certaines obligations : assister à des réunions où se discutent des problèmes tels que l'organisation générale de la galerie, la recherche

* Membre de la galarie Powerhouse. Voir note explicative en annexe.

de supports financiers – il est difficile de survivre –, la mise sur pied d'expositions, la proposition de nouvelles activités et quelques contraintes : la disponibilité des membres pour garder la galerie, pour nettoyer les locaux... Tout cela requiert beaucoup d'énergie et de dévouement, bénévole, bien entendu.

Il s'agit d'une coopérative. Chaque membre a la possibilité de donner son avis et de ce fait, d'influer sur la marche de la galerie. Seules deux femmes reçoivent un salaire et ont ainsi la fonction de coordonnatrices; elles servent en quelque sorte de points de référence à tout le groupe; elles sont les médiatrices entre les différentes personnalités. Elles n'ont et ne désirent pas avoir plus de pouvoir que n'importe laquelle d'entre nous. L'énergie souffle sur ce lieu, c'est évident, et cela grâce au fait que nous choisissons, décidons puis travaillons ensemble. Il peut arriver cependant qu'un climat de malaise soit créé; par exemple, lorsqu'un projet devient celui d'une personne en particulier et non plus celui du groupe, l'objectif à atteindre souffre de n'avoir pas impliqué toutes les énergies – disponibles et potentielles.

Par notre désir d'échapper à toute forme de "prise de pouvoir" – celle-ci relevant habituellement du domaine masculin – se fait sentir en contre-partie comme un flottement dans les choix artistiques, une réticence peut-être à regarder en face l'image extérieure que la galerie projette. Quel public atteignons-nous ? Quelle est notre présence dans les media ? Que signifient sur une année ou plus, les expositions que nous avons proposées ? Qu'est-ce qu'elles veulent dire ? Qu'est-ce qu'elles nous disent ?

Si l'on jette un coup d'oeil sur le passé – passif ? – de Powerhouse, l'acquis en regard d'une situation donnée – une meilleure reconnaissance de l'art au féminin – est indéniable. Cependant, il semble que la galerie n'exerce pas l'attraction souhaitée dans le milieu artistique féminin de Montréal : le groupe des femmes-membres est relativement réduit, une vingtaine environ. Toutes les femmes ayant été impliquées à l'origine ont quitté la galerie; avec elles, sans doute aus-

si des éléments de critiques, de remises en question par rapport à des nécessités très fortes, à des exigences. Il serait intéressant que la question surgisse maintenant entre nous, de savoir si les problèmes rencontrés dans le passé sont toujours les mêmes. Si nous sommes féministes, en quoi le sommes-nous ? Est-ce être exclusives que de n'exposer que le travail des femmes ? Est-ce suffisant ?

Tout se passe maintenant comme si Powerhouse était en fait une institution. D'où le danger de se laisser prendre par la routine.

Comment créer différemment s'il existe un manque de communication réelle entre nous, en tant que femmes ou individualités ? Se définiront alors sans doute notre implication, nos motifs réels d'être à Powerhouse. Cette définition nous aidera à rencontrer les objectifs de Powerhouse, à voir si elle nous aide à nous affirmer en tant qu'artiste, en tant que femme.

Il y a à la galerie de nombreux points de divergence qu'on pourrait utiliser comme une dynamique alors que ceux-ci se manifestent par une certaine indécision lors du choix des expositions. S'il y a un art au féminin, quels en sont les critères ? Quelles en sont les analyses possibles ? Cette situation est peut-être un facteur déterminant dans la qualité des expositions que monte la galerie. Ses positions ne sont plus aussi extrêmes que dans le passé.

Traditionnellement, la première exposition de l'année — celle de septembre souvent centrée autour d'un thème — est réservée aux membres impliquées de Powerhouse. Cette exposition fournirait un moment idéal pour se questionner, se remettre en cause sur le plan artistique et pour confronter nos différences. En quelque sorte, ce serait le temps d'un espace critique où l'on s'identifierait à une forme d'art quelconque. A quelle forme d'art s'identifie la galerie ?

A toutes ces questions posées, je ne désire pas proposer de réponses mais je pense qu'il est déjà important qu'elles soient formulées.

Je sens également la difficulté qu'il y a à définir le travail au féminin. La galerie Powerhouse en elle-même en est un : en faire partie, essayer d'exister en tant que femme et artiste également. Peut-être est-ce justement une tendance des femmes de ne pas vouloir se définir, se mettre dans un cadre facile à cerner ? Cela pourrait être vécu aussi dans une attitude de questionnement, de mouvement de l'une à l'autre, de l'une au groupe et du groupe à tout le contexte environnant.

## ANNEXE

Powerhouse est une galerie parallèle à but non lucratif située au 3738 rue St-Dominique, Montréal. Rappelons à son sujet le texte de Nell Tenhaaf dans la brochure *Powerhouse* publiée par la galerie en janvier 1979 : "Powerhouse vise à une plus grande reconnaissance des femmes-artistes. Les femmes sont sous-représentées. Bien qu'elles soient en majorité dans les écoles d'art, on en retrouve seulement 20 pour cent dans les expositions et les collections des galeries et des musées canadiens.

La galerie a été fondée d'une part, en réaction contre cette situation d'inégalité que rencontrent trop souvent les femmes mais aussi parce que les femmes démontrent de plus en plus d'intérêt à voir ce que d'autres femmes font. Incorporée officiellement en 1974, la galerie existait déjà depuis un an. A partir d'une organisation d'artisanat et d'art, appelée *The Flaming Apron*, neuf femmes se regroupent pour regarder et discuter mutuellement de leur art. Stimulées par ces rencontres, elles décident d'organiser leur propre exposition. Elle a lieu dans un petit espace de l'avenue Green. Powerhouse venait de naître.

Grâce à l'expansion du groupe et à l'obtention d'un projet P.I.L., la galerie peut démarrer. Son local n'était, en fait, qu'un vieux logement que les femmes rénovèrent avec enthousiasme. En juillet 1974, la galerie déménage sur la rue St-Dominique, son adresse actuelle."

*Collectif*

## Comment lutter au bas de l'échelle

Le groupe "Au bas de l'échelle" est né en 1975 de l'initiative de trois animatrices communautaires : dans l'exercice de leur travail, elles avaient pris conscience d'un besoin articulé, en mal d'un lieu pour se structurer et ainsi atteindre un impact social. Ce groupe réunissait au départ trois associations : une association de personnel domestique, une association d'employées de bureau, et une association de salariés au salaire minimum. La première a réussi à développer ses propres structures et à devenir une association autonome forte. Les deux autres poursuivent leur travail en commun et constituent actuellement le corps d'"Au bas de l'échelle".

Ensemble, elles visent à promouvoir les droits des non syndiqué(e)s au Québec, dont 70 pour cent sont des femmes. Il s'agit de 1,800,000 travailleurs (euses) : des serveurs et serveuses, des secrétaires, opératrices de Keypunch, et d'autres employées de bureau, des vendeurs et vendeuses, des employé(e)s d'usine, des concierges, etc., qui n'ont pas de protection syndicale et qui se regroupent difficilement. Dès son début en 1975, "Au bas de l'Echelle" se préoccupe des problèmes vécus par les travailleuses en tant que femmes et de ceux qu'elles partagent avec tous les non syndiqués. D'une part, nous encourageons les personnes qui se servent du groupe à s'informer de leurs droits actuels et à les faire valoir; et, selon les possibilités, à se regrouper avec leurs collègues au travail pour élargir ces droits. Ainsi,

nous essayons de contribuer à l'autonomie d'action des non syndiqué(e)s. D'autre part, nous faisons pression sur le gouvernement du Québec au nom des travailleurs et travailleuses non syndiqué(e)s en vue de promouvoir de meilleures conditions de travail, un congé de maternité accessible à toutes les travailleuses sans perte de revenu, l'accès réel à la syndicalisation, et une politique bien appliquée du salaire égal pour travail de valeur égale.

Les problèmes les plus répandus chez les femmes non syndiquées se rapportent à leur manque complet de sécurité d'emploi.

*Les travailleuses dans la restauration*

Des serveuses sont parfois obligées de payer l'uniforme, les factures des cartes de crédit mal signées, la vaisselle cassée, etc. Légalement, les patrons peuvent les payer $2.85 de l'heure, c'est-à-dire $0.62 de moins qu'un salarié qui ne gagne pas de pourboire. Mais il existe aussi des patrons qui ne paient aucun salaire, et des serveuses qui doivent vivre des seuls pourboires. (Le Québec est le seul endroit en Amérique du Nord qui permet un salaire minimum inférieur pour ceux qui reçoivent des pourboires.) Les cotisations pour l'assurance-chômage ne sont calculées que sur le salaire; par conséquent, les serveuses à temps partiel je sont souvent pas admissibles aux prestations d'assurance-chômage. En plus, on peut se faire congédier selon les caprices patronaux : si le patron ne te trouve pas à son goût, si tu essaies de contester la politique illégale de partage des pourboires avec le busboy, le gérant, le boss, ou d'autres infractions à la Loi du salaire minimum, le patron te met à la porte. Souvent, les serveuses portent des plaintes *après avoir été congédiées.*

*Les travailleuses dans la manufacture*

Pour les femmes non syndiquées qui travaillent en manufacture, le "bobo" demeure toujours la sécurité d'emploi. Il y a des presseuses, par exemple, qui sont

obligées de travailler 60 heures par semaine. Selon la Loi du salaire minimum, si on refuse de travailler en temps supplémentaire et ensuite on est congédié, on n'a aucun recours légal pour être réintégré. Le droit patronal de congédier les employé(e)s arbitrairement reste presque absolu. Il est limité seulement dans le cas des travailleurs qui ont des activités syndicales, qui portent plainte à la Commission du salaire minimum, et en ce qui concerne les travailleuses enceintes. Malgré cela, les patrons congédient tout de même, mais les personnes congédiées peuvent être réintégrées avec indemnisation en cas de congédiement "abusif".

Toujours en manufacture, les femmes québécoises et immigrantes subissent des pressions constantes à cause des cadences maximum. Parfois, il est interdit d'aller à la toilette sauf le midi; si on est enceinte, on doit se retenir pendant des heures, sous peine d'être congédiée. Les femmes qui travaillent au rendement doivent atteindre un certain niveau de productivité pour garder la job (et payer le loyer). Si une personne, travaillant au rendement, n'arrive pas à gagner le salaire minimum ($3.47 de l'heure actuellement), le patron doit légalement le lui payer quand même. Mais il n'est pas obligé de la garder à son emploi.

*Les employés de bureau*

Les femmes qui travaillent dans les bureaux comme secrétaires, réceptionnistes, caissières de banque, agents de voyage, comptables, opératrices de Keypunch, etc., vivent une situation semblable mais de façon plus subtile. Souvent les injustices dues à la discrimination sexiste sont plus évidentes que le manque de sécurité. Là (comme dans les usines où les hommes et les femmes font un travail semblable), elles se retrouvent dans les "ghettos d'emplois féminins". Elles sont canalisées par les agences de placement et les bureaux de personnel vers les postes dits "féminins". Leurs salaires sont inférieurs à ceux des hommes qui font un travail de même

valeur. Leurs programmes de bénéfices marginaux et de pensions sont également inférieurs. Elles n'ont pas de description de tâches précise, et souvent elles sont obligées de faire le travail de deux personnes pendant qu'une collègue est absente. Elle connaissent peu les congés de maladie : comme les femmes dans l'industrie ou dans la restauration, elles ne peuvent pas se permettre une maladie sans risquer de perdre leur emploi ou de souffrir une perte de revenu. En plus, dans certains petits bureaux surtout, elles sont traitées comme servantes personnelles du patron : la description de tâches implique tacitement qu'elles doivent faire son café, faire nettoyer ses complets, mentir à sa femme, arranger ses affaires personnelles. Il est évident que les employées de bureau, comme les serveuses, investissent une partie de leur salaire pour payer leur "uniforme" obligatoire. Et, comme les serveuses et travailleuses dans les manufactures, elles subissent parfois les avances sexuelles de leurs supérieurs. Les mauvaises conditions de travail ne se limitent pas aux usines —elles impliquent aussi l'atmosphère d'insécurité, de menace, de paternalisme.

*Quels sont les recours des femmes non syndiquées ?*

Les femmes non syndiquées ont certains droits selon la Loi 126 (Les Normes du travail) (1), le Code du travail et les Chartes des droits de la personne (fédérale et provinciale).

*Les Charte des droits de la personne*

Les femmes à qui on refuse un emploi ou une promotion, ou qui reçoivent un salaire inférieur à celui des hommes *dans la même entreprise* pour un travail équivalent (2) peuvent porter plainte à la Commission des droits de la personne. Pour les employées des entrepri-

2. La Loi 126 sera en vigueur bientôt, remplaçant la Loi du salaire minimum.

1. La Charle fédérale calcule l'équivalence selon "les qualifications, les efforts, et les responsabilités" nécessaires pour exécuter le travail.

ses ayant une charte fédérale (ex. : les banques, Canadien Pacifique, Canadien National, Bell Canada, Air Canada), elles portent plainte à la Commission canadienne des droits. Il faut dire que l'enquête peut traîner très longtemps. Mais une employée congédiée pour avoir porté plainte peut être réintégrée à son poste avec une indemnisation.

*La Loi 126*

La Loi des normes du travail règle toutes les conditions de travail pour les personnes non syndiquées. Pourtant, elle ne s'applique pas aux travailleurs(euses) suivant(e)s :

- les employé(e)s de ferme;
- le mari, la femme, le père, la mère ou l'enfant du patron, s'il y a moins de 4 employé(e)s dans l'entreprise;
- une personne dont la fonction principale est de garder un enfant, un malade, une personne handicapée ou une personne âgée, si l'employeur ne poursuit pas, au moyen de ces travaux, des fins lucratives;
- les étudiant(e)s en stage.

Pour la première fois au Québec et ailleurs au Canada, la loi va inclure les employé(e)s en service domestique, dont 95 pour cent sont des femmes. Mais, avec les exclusions mentionnées ci-haut, le droit de jouir de certaines conditions minimales de travail ne touchent pas tous les travailleurs.

Les femmes congédiées pour les raisons suivantes peuvent fixer un rendez-vous avec un inspecteur de la Commission des normes du travail pour porter plainte :

- grossesse;
- refus de partager ses pourboires avec un busboy, gérant, etc.;
- refus de payer un uniforme;
- réclamation du taux minimal, du temps et demi pour les heures supplémentaires (calculées après 44 heures/semaine), du 4 pour cent de vacances,

du temps double ou d'un congé supplémentaire payé pour avoir travaillé un jour férié;
- respect d'un jour de repos hebdomadaire, d'une demi-heure de repas après avoir travaillé 5 heures consécutives;
- respect d'un jour de congé payé pour leur mariage, pour le décès d'un membre de famille immédiate ou d'une personne avec laquelle on vit maritalement;
- respect de toutes autres dispositions de la Loi des normes du travail.

Elles ont le droit d'être réintégrées, avec tout leur salaire rétroactif pendant qu'elles étaient en chômage. Si elles sont congédiées pour d'autres motifs après avoir travaillé *au moins trois mois*, elles ont droit à un avis de congédiement en temps ou en argent selon leur ancienneté. Sans convention collective, elles n'ont aucune sécurité d'emploi (3).

Selon la Loi des normes du travail, les femmes non syndiquées ont droit à un congé de maternité pour une période de 18 semaines. Cependant, les conditions d'admissibilité excluent plusieurs catégories de travailleuses : celles mentionnées ci-haut qui sont exclues de la Loi, et celles qui ne sont pas éligibles à l'assurance-chômage : la femme enceinte doit avoir travaillé au moins 20 semaines pour le même employeur dans les 12 mois qui précèdent sa demande de congé. Les femmes qui ont travaillé moins de 20 semaines, ou qui ont changé d'emploi au cours de ces 20 semaines, n'ont pas droit à un congé de maternité et peuvent perdre leur emploi si elles sont enceintes.

*Le Code du travail*

Selon le Code du travail, les personnes non syndiquées ont le droit de se syndiquer sans intervention patronale. Mais le droit ne s'applique pas à tous : les

3. Cependant, une ancienneté de 5 ans dans une même entreprise donne le droit de contester un congédiement sans cause suffisante et d'être réintégré. Mais la grande majorité de femmes non syndiquées n'ont pas d'ancienneté de 5 ans.

employé(e)s domestiques, agricoles, ou travaillant dans d'autres "entreprises familiales" sont exclu(e)s. En plus, souvent les employeurs utilisent un faux prétexte afin de congédier des employé(e)s pour activités syndicales. Comme en cas de discrimination ou de grossesse, des femmes congédiées pour activités syndicales ont le droit d'être réintégrées et payées pour leur période de chômage. Elles portent plainte, grâce à leur syndicat, au ministère du Travail.

*Quelques commentaires en résumé*

Les femmes non syndiquées se retrouvent souvent isolées, sans droits effectifs. La nouvelle Loi des normes du travail n'améliore pas vraiment cette situation. Face aux recours faibles de cette loi, les travailleuses non syndiquées n'ont pas le choix que de se regrouper et se syndiquer pour gagner de meilleures conditions de travail. Mais le Code du travail actuel ne permet pas la syndicalisation dans plusieurs secteurs (où se trouvent beaucoup de femmes), ou la rend très difficile. Donc, il faut aussi se regrouper pour revendiquer des changements au Code du travail.

"Au Bas de l'Echelle" offre des sessions d'information et de formation sur les droits et recours au travail. En plus, nous avons un service de conseil et de référence pour tous les non syndiqué(e)s qui ont des problèmes au travail. Nous tentons donc d'aider les travailleurs et travailleuses non syndiqué(e)s à se prendre en charge et à élargir leurs droits au travail. Notre groupe, constitué majoritairement de femmes, est très conscient des problèmes vécus spécifiquement par les travailleuses; et les solutions possibles de ces problèmes-là sont toujours au centre de nos préoccupations.

*Pol Pelletier*

## Petite histoire...

Note aux lectrices et lecteurs : Je ne prétends à aucune objectivité et à aucune exhaustivité. L'analyse que je présente ici est colorée par mes connaissances et mes ignorances. J'ai sans doute omis des phénomènes et des personnes importantes (je ne parlerai pas, par exemple, du théâtre amateur et je commettrai sûrement des erreurs de faits ou d'interprétation) et je m'en excuse d'avance. Ceci dit, je parlerai beaucoup de moi, parce que finalement, c'est ce que je connais le mieux.

Ma définition de départ de "théâtre de femmes" est simplement celle-ci : un théâtre créé par des femmes, c'est-à-dire sans participation masculine ou à peu près. (Je raffinerai ma définition par la suite). Il s'agit d'une chose révolutionnaire en soi, parce que jusqu'à très récemment (et c'est encore vrai pour beaucoup de monde), il était impensable que des femmes seules puissent faire quoi que ce soit.

Le phénomène semble démarrer vers les années 1974-75-76 (avec *Un prince, mon jour viendra*, le Théâtre des cuisines, *La Nef der Sorcières*, mon travail dans le cadre du Théâtre expérimental de Montréal). Les activités sont peu nombreuses, mais elles créent des

précédents. A partir de 1977, le phénomène s'amplifie et on peut voir se dessiner des directions plus claires. Voici ma version de l'évolution de ce phénomène.

*Un prince, mon jour viendra*

A ma connaissance, le premier spectacle de femmes au Québec a été *Un prince, mon jour viendra* créé et joué en janvier 1974 par Paule Baillargeon, Suzanne Garceau et Luce Guilbeault. Présenté dans un petit théâtre (le Patriote sur Sainte-Catherine) avec beaucoup de succès, ce spectacle regroupe deux comédiennes (Paule et Suzanne) du Grand Cirque ordinaire, qui est un groupe de théâtre mixte (hommes et femmes) très important au début des années 70. Il fait partie du phénomène "jeune théâtre" ou "nouveau théâtre" fondé sur l'improvisation et la création collective.

Fait très intéressant à noter, le Grand Cirque passait alors une période difficile (les problèmes entre gars et filles commençaient à pointer à l'horizon) et les seules deux personnes intéressées à continuer à travailler ensemble étaient les deux femmes du groupe. Elles se sont retrouvées avec Luce Guilbeault, comédienne d'une autre génération (plus près de la quarantaine) qui avait le désir de se ressourcer et aussi de travailler plus spécifiquement avec les femmes. Luce est d'ailleurs une personne très importante dans la naissance du théâtre de femmes. C'est une des premières comédiennes "connues" à se déclarer féministe publiquement dans un métier que je considère pour le moins prudent, sinon carrément réactionnaire.

Leur spectacle, sans être d'une audace fulgurante, montrait pour la première fois sur scène un univers spécifiquement féminin, *vu par des femmes*, surtout dans la première partie : relations mère-enfants, amie-amie, voisine-belle soeur-madame d'à côté. Et dans la deuxième partie, il dénonçait (assez gentiment) certains stéréotypes sexuels.

Le spectacle a été sans lendemain (en ce que les trois femmes n'ont pas retravaillé ensemble). Luce cependant a continué sa démarche féministe puisqu'elle est à l'origine de *La Nef des Sorcières* (et Paule a fait depuis un film très important).

*Le Théâtre des Cuisines*

Egalement en 1974 est né le Théâtre des Cuisines, qui a présenté deux spectacles, un sur l'avortement le 8 mars 1974 à Montréal (*Nous aurons les enfants que nous voulons*) et un autre sur le travail ménager en mars 1975 (*Môman a travaille pas, a trop d'ouvrage*) à Montréal et aussi en tournée en province. Ce groupe malheureusement n'est pas très connu du milieu théâtral "normal", justement parce qu'il se situe totalement en marge de celui-ci. Il s'agit d'un théâtre féministe carrément militant fondé sur une analyse rigoureuse de l'oppression féminine et orienté vers des objectifs précis de conscientisation et de transformation concrète de la société. Les fondatrices de ce groupe étaient d'ailleurs toutes des militantes engagées dans les luttes spécifiques de femmes et se refusaient à devenir des "professionnelles" du théâtre. Elles ne jouaient d'ailleurs pas dans des théâtres, mais plutôt dans les quartiers, salles paroissiales, cegeps... Je considère que leur livre "Môman a travaille pas, a trop d'ouvrage (Editions du remue-ménage, 1976) est un document capital dans l'évolution du théâtre de femmes au Québec.

Le théâtre des cuisines ne produira pas de troisième spectacle. En 1976, il cesse d'exister.

*La Nef des Sorcières*

Mars 1977. La Nef des Sorcières au Théâtre du Nouveau Monde conçu et mis en scène par Luce Guilbeault, regroupant uniquement des femmes (Luce Guilbeault, Marthe Blackburn, France Théorêt, Odette Gagnon, Marie-Claire Blais, Pol Pelletier, Nicole Brossard, pour l'écriture, et Luce Guilbeault, Françoise Berd, Michelle Craig, Louisette Dussault, Pol Pelletier et Michelle

Magny comme comédiennes). C'est le premier *grand* spectacle de femmes au Québec. (Je dirais aussi spectacle féministe. Les participantes étaient en grande partie des féministes avouées et celles qui ne l'étaient pas le sont devenues pour la plupart).

Je qualifierais l'importance de ce spectacle en quatre points :

1. Son audace. Il montrait et disait des choses étonnantes. (Entre autres, sur la femme ménopausée, la fille "libre", la lesbienne, la femme écrivain). Certaines d'entre elles n'ont pas été dépassées (loin de là) par *Les fées ont soif.*
2. Son succès et sa diffusion. Présenté dans le plus grand théâtre "établi" de Montréal, il a touché 25,000 personnes.
3. Le précédent qu'il a créé. Spectacle de femmes audacieux et quand même populaire, il a permis que des spectacles comme *Les fées ont soif* et *Célébrations* se produisent dans le même lieu.
4. Le rôle de catalyseur "entre femmes". Moi, entre autres, je dois beaucoup à Luce et à *La Nef.* L'expérience m'a redonné foi en un théâtre de femmes et surtout m'a donné foi en ma capacité d'écrire pour le théâtre. Je ne crois pas que ceci se serait produit dans un théâtre mixte. Il y a aussi Nicole Brossard qui, à partir de *La Nef*, a eu le goût d'écrire pour un théâtre de femmes. Il y a Michelle Magny qui est à l'origine du projet qui a abouti à *Les fées ont soif.* Et aussi peut-être Louisette Dussault qui a présenté son one-woman show, *Môman,* l'année dernière.

Dans la lignée des gros shows de femmes, je citerai brièvement *Les fées ont soif* joué à l'automne 78 au TNM (il est inutile que j'explique de quoi il s'agissait tout le monde le sait), et *Célébrations,* un collage de textes conçus par Nicole Brossard et Jovette Marchessault, monté par Pol Pelletier et joué par Lise Cuerrier (percussions), Pauline Harvey, Louise Laplante , Pol Pelletier et Yolande Villemaire le 5 mars 1979 au TNM.

Il est important de souligner l'énorme succès populaire de ces évènements. C'est signe que les femmes (puisqu'il s'agit en grande partie d'un public féminin) ont *besoin* d'entendre parler de leur condition.

*Le Théâtre expérimental de Montréal*
*et le Théâtre expérimental des femmes*

Je reviens en arrière pour parler de mon travail et de l'activité "femme" au sein du Théâtre expérimental de Montréal. En mai 1975, je fonde avec Jean-Pierre Ronfard et Robert Gravel le TEM, un petit théâtre de 100 places où il est question de faire des choses nouvelles et où, grâce à moi, on parle beaucoup des relations hommes-femmes et de l'oppression féminine. (Ce théâtre est à l'origine de l'actuel Théâtre expérimental des femmes). Déjà féministe convaincue, je croyais à l'époque qu'il était possible de concilier un travail théâtral avec des hommes et une recherche axée sur les femmes. En septembre 75, j'anime un atelier de recherche sur le personnage féminin au Théâtre dans le but de "casser" les stéréotypes sexuels et d'inventer de nouveaux personnages. C'est l'époque noire du féminisme, dans le milieu théâtral tout au moins. (La grande époque de l'impuissance et du défaitisme féminins). Les femmes que j'avais regroupées ne sont absolument pas intéressées à explorer les thèmes que je propose, et l'atelier, après trois mois, se termine en queue de poisson. (Certains de ces thèmes ne seront repris que dans *A ma mère,* en 1978).

En septembre 1976, il y a eu ce que nous appelons le premier spectacle de femmes au TEM : *Essai en trois mouvements pour trois voix de femmes,* création collective de Nicole Lecavalier, Luce Guilbeault, Pol Pelletier, Alice Ronfard et Jean-Pierre Ronfard. (Eh oui ! Il y avait un homme !) Ce spectacle a brassé des thèmes très profondément et très douloureusement

féminins (par exemple, le fait de l'étouffement, étouffement physique). En juin 77, c'est *finalement,* création collective de Nicole Lecavalier, Anne-Marie Provencher et Alice Ronfard, un spectacle qui se laissait aller à une merveilleuse rêverie surréaliste, mais qui se refuse à toute analyse ou toute prise de position. (Pour les trois femmes, il était simplement question "d'avoir envie de travailler ensemble".) En mai 78, c'est *A ma mère, à ma mère, à ma mère, à ma voisine* (sur les relations mère-fille), une création collective nettement féministe de Pol Pelletier, Nicole Lecavalier, Louise et Dominique Gagnon. En décembre 78, les femmes ayant participé aux spectacles de femmes du TEM produisent *Trac femmes,* une publication spéciale sur les réflexions suscitées par toute cette activité. (Cette publication est très importante parce que, à part le Manifeste du Théâtre des Cuisines, c'est la seule fois où des femmes analysent publiquement leurs démarches théâtrales. J'accorde beaucoup d'importance aux écrits, parce que, sans eux, tout notre travail sera récupéré par les "critiques" officiels). Pour ceux que ça intéresse, voir *Trac femmes* distribué par les éditions du Remue-ménage.

En février 1979, à la suite de conflits concernant (surtout) mon féminisme et mon désir de travailler uniquement avec des femmes (je veux découvrir qui je suis, dans tous les sens, et dans le sens théâtral en particulier, et, pour le moment, je ne peux le faire qu'avec des femmes), il y a scission à l'intérieur du TEM. Je demande alors à Nicole Lecavalier et à Louise Laprade de venir former avec moi la nouvelle cellule de direction du nouveau Théâtre expérimental des femmes. Ce théâtre a déjà produit un spectacle, *La peur surtout* (sur le thème de la peur chez les femmes), une création collective de Markita Boies, Nicole Lecavalier, Jeanne Melanson, Hélène Mercier, Pol Pelletier, Anne-Marie Provencher, mise en scène par Pol Pelletier, et jouée en juillet et septembre 1979. Il prépare

actuellement toute une série de spectacles et d'activités pour l'année 1979-80, où on peut déjà dire que le texte écrit aura plus d'importance qu'auparavant. (A date, tous nos spectacles ont été des créations collectives.)

*La Commune à Marie*

A partir de 1977, il y a eu aussi d'autres phénomènes de création très importants. A Québec, Léo Munger fonde le Centre d'essai des femmes de Québec (où il y avait cependant des hommes à l'origine) qui, en 1978, deviendra La Commune à Marie. Ce groupe a présenté quatre créations collectives et un spectacle en reprise : *Le fleuve au coeur* en 1977 (spectacle sur la violence que les hommes font subir aux femmes, qui a eu un gros succès et a été repris plusieurs fois) de Léo Munger et Danielle Bissonnette; *Mascarade* en 1978, de Manon Vallée et Micheline Bernard; *Mademoiselle de la Turandale à Roland du Tourbillon incessant* en 1978 (Claudine Raymond, comédienne et Léo Munger, mise en scène); reprise de *Les Célébrations* de Michel Garneau (spectacle sur le couple); *La mer à boire* de Danielle Bissonnette, Denise Dubois et Léo Munger (l'inventaire de trois vies de femmes) en 1979. Actuellement, ce groupe, selon l'expression de Danielle Bissonnette est "moins féministe qu'au début" et s'intéresse davantage à "l'individu". Il présente en ce moment un spectacle sur le couple: *Equation à deux inconnus* de Marcel Dubé. (Notons encore une fois la résurgence du texte écrit.) Il n'en demeure pas moins que ce groupe est dirigé par trois femmes : Danielle Bissonnette, Janine Angers, Denise Dubois.

*3 et 7 le numéro magique*

En 1977, également, est né 3 et 7 le numéro magique, fondé par Catherine Brunelle et Marie Ouelette, qui sont issues du théâtre amateur. Ce groupe a produit trois créations collectives : *3 et 7 le numéro magique* en 77, *L'éternelle incertitude ou la douce apprivoisée* en 78 et

*Alice a la peau rouge et ne se met pas de fond de teint* en 79. Ce théâtre, assez "rose" finalement, se radicalise de plus en plus (le dernier spectacle a été joué uniquement pour un public féminin). Dans son inspiration et sa forme, je dirais qu'il se rattache au mouvement contre culture, hippies, "peace-love", c'est-à-dire qu'il refuse la rationalité, l'analyse, les méthodes de travail, et qu'il accorde beaucoup d'importance à la musique, au "jam" spontané. Production très anarchique (assez floue aussi) fondée sur le "feeling", les "vib's", et aussi de plus en plus sur l'unicité, la marginalité de l'expérience féminine "pure".

*Organisation O*

Il y a eu aussi en 78 et 79 deux créations collectives d'un groupe de femmes de l'Organisation O, une troupe de théâtre mixte : *E* (Joanne Fontaine, France Labrie, Danielle Proulx) qui apportait une certaine critique de l'éducation "féminine", mais demeurait très branchée sur le rapport avec l'homme et *De force, je déchire ma camisole* qui était un spectacle plus ambigu mais très intéressant dans son imagerie inusitée et même "osée" dans les rapports entre femmes. (Le travail de ces femmes est un très bon exemple du désarroi que vivent les jeunes femmes entre 22 et 28 ans.) Ce groupe ne semble pas savoir exactement ce qu'est le féminisme (tout en étant très préocccupé) et a très peur de toute pensée claire ou arrêtée. De toutes façons, elles font partie d'un groupe mixte et continuent à travailler avec des hommes. Elles préparent actuellement un spectacle où il est question, entre autres, du couple (et c'est encore un texte *écrit*). Il n'en demeure pas moins que les femmes de Organisation O sont probablement les éléments les plus dynamiques du groupe.

Il me reste à mentionner deux autres créations : *Où en est le miroir ?*, spectacle écrit et joué par Marie-Louise Dion et Louise Portal en 1978 (où il est beau-

coup question des relations amoureuses avec les hommes) et *Môman* (1979), le merveilleux one-woman show de Louisette Dussault sur le personnage de la mère revue et corrigée.

*Quelques réflexions*

L'historique que je viens de présenter m'inspire les réflexions suivantes :

– Concernant les origines. Très souvent, les expériences de femmes naissent d'un vague malaise, ou d'un vague désir, plutôt que d'un souci idéoligique précis (ce qui, de toutes façons, est très significatif). Il devient difficile de travailler avec des hommes pour toutes sortes de raisons (je me souviens qu'au début de leur travail, Catherine Brunelle et Marie Ouelette *cherchaient* des hommes avec qui travailler, mais il n'y en a eu aucun qui était prêt à embarquer) ou alors "ça adonne pas", ou alors simplement on a "envie de travailler les unes avec les autres", ce qui est également révélateur. (C'est toutes une révolution quand les femmes commencent à se diriger librement vers d'autres femmes, plutôt que vers des hommes.)

– Au point de vue formel, il est clair que le théâtre de femmes est issu de près ou de loin du phénomène "jeune théâtre" fondé sur le travail collectif et l'improvisation, où hommes et femmes sont "égaux" et collaborent en toute fraternité ( ! ). Nous avons toutes été formées et nous sommes toutes nées dans des théâtres mixtes, ce qui, pour moi, signifie des théâtres menés par des hommes (sauf le Théâtre des Cuisines qui est issu plus directement du militantisme). Certains groupes n'ont jamais quitté tout à fait ce monde (comme Organisation O) et certains semblent y retourner (comme la Commune à Marie ?). Je note aussi un certain retour vers le texte écrit (par opposition à la création

collective qui semble un peu essoufflée en ce moment). La création collective demeure toutefois un outil très intéressant et elle renaîtra sûrement un de ces jours.

– Au point de vue "contenu" (même si je déteste la fausse dichotomie entre fond et forme). Il est temps que je définisse plus clairement la différence (qu'il peut y avoir) entre "théâtre de femmes" et "théâtre féministe". Pour moi, un spectacle féministe est sous-tendu par une conscience et une analyse de l'oppression féminine. Cette analyse trans paraît dans le spectacle au moyen des images que les femmes donnent d'elles-mêmes, soit en critiquant leur condition, soit en offrant de nouvelles images de femmes. Théâtre féministe ne signifie pas nécessairement théâtre dogmatique. Théâtre féministe signifie plutôt "vouloir changer le monde". (Le féminisme est d'ailleurs un phénomène en évolution constante.) Il s'agit donc d'un concept large qui peut englober différents styles de théâtre et qui ne garantit absolument pas la qualité artistique. Remarquons qu'il pourrait exister un théâtre féministe fait avec des hommes, mais ce n'est pas mon propos d'en parler ici. D'autre part, il peut exister un théâtre fait par des femmes qui n'est pas du tout féministe. (Par exemple, le spectacle *Où en est le miroir ?* Des femmes qui se regroupent pour présenter l'éternelle amoureuse, l'éternelle bobonne ou l'éternelle mère nourricière ne font rien de très révolutionnaire. (Ceci dit, certains spectacles peuvent être très ambigus, très à cheval entre "théâtre de femmes" et "théâtre féministe", comme Organisation o par exemple.)

Dans l'ensemble, et c'est malheureux à dire, le féminisme fait encore très peur dans le milieu des comédiennes. Il est très difficile de trouver des actrices qui sont prêtes à s'engager. Ceci est dû en grande partie à l'ignorance effroyable de ces femmes concernant leur condi-

tion et leur histoire. (Evidemment c'est pas étonnant, étant donné les institutions où elles ont été formées.) Mais c'est dû aussi, il faut bien le dire, au refus de voir certaines réalités. Je cherche, dans mon travail, à combler ces lacunes, à exalter la curiosité et la fierté des femmes. Y a rien à faire, c'est encore l'époque des pionnières.

*Les forces actuelles*

J'aimerais maintenant cerner plus précisément les différentes forces qui animent le théâtre de femmes actuel.

— Il y a eu et il y aura encore des spectacles féministes *populaires* au TNM. (Et peut-être dans d'autres grands théâtres ?) A date, ces spectacles sont de forme assez traditionnelle et tournent autour du monologue. (On semble avoir beaucoup de difficulté à établir des relations nouvelles, vivantes et intéressantes entre personnages féminins. Dans le cas de *Les fées ont soif*, c'est même très lourd et maladroit.) Il est grand temps de dépasser le témoignage un peu braillard. Je crois qu'il est très important et très possible de diffuser des choses fortes, sans compromis, à travers les institutions établies (au TNM en tout cas), même si la véritable innovation ne peut venir que de l'extérieur. L'un n'empêche pas l'autre. Au contraire, ce sont les forces de l'extérieur qui permettent le changement (lent mais réel) des vieilles structures.

Il existe actuellement un théâtre permanent de femmes à Montréal qui a justement pour but d'innover : le Théâtre expérimental des femmes. Ce théâtre a ceci de particulier qu'il concilie une analyse féministe rigoureuse (et une volonté de conscientiser) avec une recherche théâtrale et esthétique. En d'autres mots, il veut illustrer et combattre l'oppression féminime, il veut redonner aux fem-

mes une histoire, en créant de nouvelles formes et de nouveaux personnages féminins. Il fait appel à l'imaginaire, au mythe, à l'inconnu. (Nous utilisons beaucoup l'inconscient dans nos méthodes de travail et aussi un entraînement physique très poussé : notre théâtre est très physique et très peu sermonneux.)

— 3 et 7 le numéro magique continuera sûrement ses activités, et ceci très probablement dans le sens que j'ai indiqué plus tôt. Forte dose de sacralisation de l'émotif qui représente un aspect particulier du féminisme actuel.

— La ligne représentée par le Théâtre des cuisines m'intéresse tout particulièrement (quoiqu'elle est très différente de la mienne). Théâtre d'intervention, théâtre didactique et réaliste, il peut avoir des effets importants sur un public. Je suis très heureuse d'annoncer que, cette année, le Théâtre des cuisines renaît de ses cendres.

— Il y a des groupes dont l'orientation me semble moins claire (mais je ne veux pas juger ici de leur évolution à venir) : La Commune à Marie et l'Organisation O qui semblent, entre autres, s'orienter vers le thème du couple.
Petite parenthèse sur "le couple" : Serait-ce l'année du couple ? Il y a de nombreux groupes de théâtres mixtes qui ont fait l'année dernière (et ça continue cette année) des spectacles sur le problème du couple. (Cest tout un sujet d'étude en soi. J'y vois beaucoup de récupération du problème féminin.) Dans l'ensemble, ce thème m'ennuie profondément. Il est plein de redites et de complaisance et de peurs et de psychologisme à deux sous (et aussi il n'arrête pas de flatter le mâle, pauvre petit qui chie dans ses culottes). Bref, ça sent le mort. Ca m'emmène pas *ailleurs*. Je veux aller *ailleurs*. Fin de la parenthèse.

– Il y a eu et il y aura encore, de plus en plus, des spectacles de femmes qui naîtront spontanément en dehors des groupes constitués. Pour l'année qui vient, je sais qu'il y en a plusieurs en préparation. Et ils pourront prendre toutes les couleurs imaginables. Ca grossit, ça grossit. A suivre.

– Dernière note d'encouragement et d'optimisme : de plus en plus de femmes commencent à écrire pour le théâtre. Je cite, entre autres. Nicole Brossard et Jovette Marchessault.

## En guise d'épilogue

J'ai horreur des carcans. Je ne voudrais surtout pas imposer de sens rigides à quoi que ce soit, surtout pas au théâtre, qui est une chose vivante et sans cesse changeante. Veuillez considérer tout ce qui précède comme le point de départ d'une réflexion et aucunement comme le point d'arrivée d'un jugement définitif.

Document

*Herménégilde Chiasson*

## Le conte du parc ensorcelé

*Communiqué 2*
*Cellule Beaubassin*
*Ce soir le bureau de Léonide Cyr a été victime d'une attaque de notre cellule*
*Pour cette rapace de Cyr et tous les autres personnes d'autres qui ont les mains sales dans l'affaire Kouchibouguac ce n'est qu'une menace*
*Aussi longtemps que les expropriés n'auront pas leurs terres notre cellule va faire des actes de plus en plus souvent et de plus en plus violents*
*Le public n'a pas à craindre*
*Les personnes d'autorité ont à craindre*
*Si les autorités décident de sortir les expropriés qui occupent leurs terres dans le parc avec de la violence nous promettons de répondre avec violence en doublant les victimes du côté du gouvernement*
*Vive Kouchibouguac libre*
*Vive l'Acadie libre*

Ce message trouvé vers 23h00, mercredi, le 29 août 1979, annonce le début d'une certaine violence en Acadie. Une sorte de riposte. Il a été posé sous une boîte télé-

phonique située près de l'édifice Taillon sur le campus de l'Université de Moncton. Il fait suite à un message de cette même cellule, trouvé en février dernier dans une boîte téléphonique, à l'angle des rues Mountain Road et Archibald, à Moncton également.

Me Léonide Cyr, avocat de Moncton, est devenu récemment procureur de la couronne dans l'affaire qui oppose le gouvernement fédéral (Parcs Canada) aux expropriés de Kouchibouguac qui réclament leurs terres. Ceux qui ont vu le film *l'Acadie, l'Acadie* de Pierre Perrault et Michel Brault se rappeleront sans doute de la séquence dans laquelle l'on voit de jeunes Acadiens présenter au maire Jones (alors maire de Moncton) une pétition lui demandant d'accroître la qualité des services bilingues de sa municipalité. Dans cette même séquence l'on voit l'avocat Cyr qui, au départ, s'oppose à prêter serment d'office (en rapport avec sa fonction de conseiller municipal) mais qui finit par se rallier à la majorité des conseillers pour prononcer en anglais le serment d'allégeance à la reine. Dans la soirée du 29 août, suite à l'incendie qui venait de ravager son bureau, Me Cyr devait déclarer à un journaliste de l'Evangéline (le seul quotidien français aux Maritimes) qu'il était là pour défendre les riches aussi bien que les pauves. "Ce sont de gens humains (les expropriés) et j'ai voulu que ces gens soient traités comme les autres citoyens."

Durant la semaine qui avait précédé cet incident, l'on avait beaucoup parlé de violence et certaines déclarations de la part du porte-parole des expropriés, Jackie Vautour, laissaient croire qu'il se passerait quelque chose. On était loin de croire que la cellule Beaubassin se manifesterait une seconde fois. Ceci laisse également supposer une prise de position dans le public qui voudrait voir l'affaire se règler, enfin. Mais la cellule Beaubassin n'aurait sans doute pas lieu d'être si ce n'était d'un drame qui dure déjà depuis dix ans et qui risque de s'allonger sans espoir de solution, le drame de Kouchibouguac dans lequel il est fait mention de l'ardeur du

gouvernement fédéral en vue de déloger quelque 235 familles, propriétaires d'un espace où, paraît-il, la faune et la flore, seraient parmi les plus intéressantes au pays. En passant vous remarquerez que ceci rappelle étrangement un drame ayant pris place en Acadie vers le milieu du dix-huitième siècle alors que la quasi totalité des habitants durent céder leurs terres fertiles aux Loyalistes en provenance des colonies américaines. C'est ce qu'on appellera plus tard la déportation des Acadiens, mouvement qui semble persister. C'est ici donc que l'histoire commence. Une déportation, et même, dans certains cas, deux ou trois évènements du genre, ça ne favorise pas tellement l'effervescence d'une littérature. C'est pourquoi les Acadiens se sont tournés vers le conte dont la structure s'accomode mieux de l'oral que de l'écrit. C'est ce que je voudrais tenter de faire ici; un conte quiressemblerait à un communiqué de presse. Les contes Acadiens ne commencent pas par "il était un fois" mais plutôt par "une fois y avait"... Alors, une fois y avait c'te pays icitte qu'était habité par des géants, toutes sortes de géants, des géants fédéraux, des géants GRC, des géants provinciaux, des géants Acadiens, toutes sortes de géants. C'était aussi le pays où vivait Ti-Jean, l'homme le plus têtu au monde, exploité et déporté depuis toujours par les géants et qui un beau jour avait décidé de s'accrocher à son morceau de terre. C'est aussi ce conte que m'a raconté au magnétophone Rhéal Drisdelle, un conte d'une poésie terrible, le conte du parc ensorcelé, et à la suite duquel on peut se demander de quel côté se situe la vraie violence (celle qui vise à bulldozer l'identité d'un peuple) et de quel côté elle a effectué le plus de ravages. Qu'est-ce qu'un cocktail Molotov lançé par la cellule Beaubassin dans le bureau d'un fonctionnaire comparé aux dix ans de tortures de toutes sortes qu'ont eu à subir les expropriés du parc national Kouchibouguac.

C'était en 1965. Quelqu'un eût l'idée merveilleuse de faire un parc national. Aussi saugrenu que cela puisse paraître, l'idée fit son chemin. Qui sont ces personnes ?

Mystère. Personne ne le saura mais leur détermination sera grande et l'idée prendra ferme car en 1968 Jean Chrétien, alors ministre des Affaires Indiennes, et Louis J. Robichaud, alors premier ministre du Nouveau-Brunswick, apposent leur signature à une entente visant à créer un parc national à développement touristique. Ceci devait, par après, donner lieu à l'un des problèmes majeurs à Kouchibouguac. Le parc qui devait apporter une développement accru à l'économie de cette région du sud-est du Nouveau-Brunswick se transformera vite en éléphant blanc quand on apprendra que le gouvernement fédéral a décidé d'en faire un parc de conservation en raison des richesses écologiques qu'il contient. Huit villages se partageaient alors l'espace compris aujourd'hui par le parc. Les habitants sont en majorité des pêcheurs, des gens qui vivent de la terre, la moyenne de scolarité se situe autour de la troisième année. Majorité d'illétrés donc, proies faciles pour les fonctionnaires. Le gouvernement du Nouveau-Brunswick se chargera de l'expropriation des terres. Les indemnisations pour la perte des droits de pêche seront réglées, elles, par le gouvernement fédéral.

---

Il a été décidé que la couleur du sapin
La saison du coquillage pouvaient s'acheter

Il a été décidé qu'un touriste
Avait le sens du soleil
Et les capitalistes
Le goût du hareng fumé

Il a été décidé par un fonctionnaire
Par des machines
Il a été décidé qu'un Acadien sa femme ses enfants
Sa maison
Obstruaient les paysages

Il a été décidé qu'une vie près de la mer
Pouvait être déraciné comme un bouleau
Sans commentaires
Sauf
Il a été décidé

Guy Letendre (L'Evangéline, 30/11/72)

---

Dès 69-70, les évaluateurs sont sur le terrain, un bureau est installé dans le parc même. Les évaluateurs témoigneront plus tard, en 1977, devant la cour des indemnisations foncières, de leur incompétence lors de leur activité en vue d'exproprier les résidents durant ces années là. Il diront que les montants leur avaient été fixés par le gourvernement de Fredericton et que la plupart des évaluations ont été faites du haut des airs (en survolant les terrains dans un avion). Une fois les "évaluations" effectuées, l'on envoie les préposés à l'expropriation. On embauche également des psychologues afin de pouvoir étudier comment aborder chaque cas. Trouver, par exemple, la faille dans le fonctionnement interne du couple, etc...

La plupart des offres sont faites sur des feuilles volantes, il n'y a pas de papiers légaux en provenance du gouvernement. On faisait une proposition. C'était à prendre et non à laisser puisqu'on faisait savoir, en même temps, qu'en cas de refus on procéderait quand même à l'expropriation. Le pire c'est qu'il n'y avait pas de véritable cour d'appel. L'acte d'expropriation du Nouveau-Brunswick, qui datait de temps immémoriaux, n'avait jamais été révisé et permettait au gouvernement et même à des compagnies privées d'exproprier comme bon leur semblait. C'est ainsi que l'industriel K.C. Irving a pu se rendre propriétaire de la dune de Bouctouche, de terrains à St-Jean, etc... Cet acte devait être modifié en 1974, un peu trop tard, évidemment, pour que les expropriés puissent en bénéficier. Le document sur lequel on s'appuiera pour procéder à l'expropriation

avait été conçu pour s'appliquer lors de l'exécution de travaux publics, il devenait absurde de s'en servir pour l'expropriation de huit villages avec tous les problèmes légaux, économiques et humains que cela comporte. C'est en 1971 que le secours arrive. CRASE.

---

En fait, et cela peut paraître un peu abrupt aux yeux de certains, j'ai nettement l'impression qu'une seule agence à réellement travaillé *avec* et *pour* les gens du parc : c'est le Conseil Régional d'Aménagement du Sud-Est. A côté de toutes les autres agences identifiées au gouvernement, à travers les multiples programmes de counseling et de recyclage et d'information, c'est véritablement CRASE qui a écouté et organisé les gens, qui a pressenti et investi de responsabilités des leaders locaux requis par la situation (non pas les plus à l'aise financièrement, qui pouvaient en temps normal conseiller et obtenir des faveurs, mais les batailleurs, les harangueurs, les chiens de garde), qui a fourni des *appuis tangibles* (locaux, personnel, informations utiles, etc.) et qui les a aidés à obtenir *des gens contrets.* (1)

---

L'expropriation devait se faire en trois phases, la phase un et deux étaient déjà terminées en 1971 quand les animateurs de CRASE arrivèrent sur les lieux. La troisième tranche de l'expropriation devait toucher les villages de Fontaine et de Claire Fontaine.

---

Pour moi le parc ne m'a rien donné
seulement que de la misère
Quand j'ai vu ma maison brûler
j'avais le coeur comme une grosse arc-en-ciel
qui brillait dans le temps à la Fontaine
Et c'était vraiment che-nous
Il en a qui ne comprend pas

---

1. Allain, Greg, *La Crise de Kouchibouguac et ses retombées à St-Louis de Kent*, dans la Revue de l'université de Moncton, vol. 8, n. 1, janvier 1975.

l'argent donne rien pou moi sur la terre
j'ai été malade de tous côtés
je suis guérie en grand miracle
et je pourrais en dire plus
mais faut que je finisse ma composition
car ceci est un grand souvenir pour moi
jamais j'oublierai Fontaine (2)

---

C'est autour de ces deux villages que la résistance devait s'organiser; quarante familles qui refusent les offres du gouvernement. Ils n'ont aucune organisation que ce soit sous forme de comité de citoyens, comité de lutte ou autre. Lorsque les animateurs arrivent ils prennent vite conscience de la désorganisation de ces personnes qui n'ont aucune notion de ce peut être une assemblée publique et encore bien moins de son fonctionnement. Paul Leger, un franco-manitobain, alors assistant au premier ministre Richarch Hatfield, dira dans un rapport que si les Acadiens sont considérés comme marginaux par rapport au reste du pays, il faut voir chex les expropriés une marginalité qui s'affirme par rapport aux Acadiens. Leur mode de regroupement est celui du clan, attitude qui est la leur depuis des centaines d'années. Si bien que lors des premières réunions publiques organisées, chaque clan discute de ses déboires. Il faudra six mois aux animateurs avant de faire comprendre aux différents groupes que la situation qui les menace est globale et que l'action à entreprendre doit être collective. Après plusieurs réunions, quand ils réalisent leur cohésion et la conscience de leur pouvoir, ils décident de faire parvenir une lettre au ministère de la justice pour l'informer de l'injustice dont ils sont victimes. La notion qu'ils ont du problème leur apparaît si abstraite qu'ils n'arrivent pas à concevoir les proportions qu'il est en train de prendre. Autre handicap, la lenteur avec laquelle les expropriés se politisent. Pendant ce temps

---

2. Poème de Délima Doucet, expropriée du parc, retranscrit d'après une séquence du film de l'ONF *Kouchibouguac*.

le gouvernement se presse et règle les choses à la hâte. Ils finissent donc par déménager après avoir pris la maigre pitance qui leur est accordée en échange de leurs biens. De cinq à dix milles dollars, pour les très chanceux.

Le gouvernement libéral fédéral adopte alors une tactique qui consiste à "graisser" les organisateurs de son parti dans les villages. Ces organisateurs jouaient en même temps le rôle de leader populaire. Une fois ces derniers envolés (les curés avaient aussi vendus leurs églises) le reste des résidents de la communauté se retrouvent démunis et sans chefs.

En 1971, deux comités de citoyens, un à Cap St-Louis et l'autre à Claire-Fontaine, seront formés pour pallier à cette carence de leadership. Jackie Vautour présidera à Claire-Fontaine; Oscar Doucet présidera à Cap St-Louis. En 1976 ces deux comités se réuniront en un seul. Suite à leur élection, les deux présidents sont embauchés par CRASE à titre d'animateurs. A partir de ce moment la lutte s'organise sérieusement.

---

Voix de Rhéal Drisdelle, ex-animateur de CRASE.

> Jackie Vautour, auparavant, c'était un gars qui boivait beaucoup, c'était un gars qui s'battait surtout beaucoup, qu'avait grade deux d'éducation, qu'avait jamais rien essayé... qu'avait jamais rien fait dans sa communauté. Lorsqu'il a entendu dire que le parc venait, Jackie a été à l'Institut de Memramcook suivre un cours de recyclage... Pi j'ai parlé à son professeur, son professeur a dit que dans une espace de six mois y avait jamais vu quelqu'un avoir une soif d'apprendre, dans six mois y dépassait toute sa classe... pi y a fait jusqu'au grade neuf... (3).

---

Du côté du gouvernement fédéral, les compensations prévues pour les pêcheurs ayant perdu leurs droits de

3. Conversation avec l'auteur dans le but de préparer cet article. Transcription intégrale.

pêche ne semblent guère plus promettantes que les indemnités accordées aux expropriations de terrains. La pêche constitue la plus importante activité à l'intérieur du parc. En 1971 les pêcheurs se voient informés par le fédéral, de cesser leurs activités à intérieur du parc. Non seulement ce n'est pas possible, pour eux, ils n'arrivent tout simplement pas à se rendre à l'évidence. Après enquête du fédéral, on apprend qu'environ 70 pêcheurs seront éligibles aux compensations "improbables" du gouvernement qui semble émettre l'idée qu'avec ou sans compensations il prodèdera au retrait des droits de pêche.

La lutte se mène donc sur deux fronts. D'une part 235 familles sont sans foyer, incapables de se procurer terre ou logement avec le peu d'argent qu'ils ont réussi à négocier en échange de leur propriété. Les maisons qu'ils habitaient dans le parc étant souvent trop fragiles pour subir un déménagement, ils ont dû se reloger mais la spéculation à laquelle a donné naissance le zonage du parc a fait monter la valeur des terrains dans les environs. Si bien qu'avec leur indemnisation, certains ne trouveront même pas de quoi s'acheter un lot de terre. A ceci l'on doit également ajouter l'ostracisme dont ils sont souvent victimes de la part de leur nouvel entourage.

---

Il est bien malaisé d'effectuer des prédictions à ce moment-ci. D'un côté on nous assure que l'intégration des gens du parc à la communauté de Saint-Louis s'est faite par la base, à travers les cours d'artisanat, de couture et de cuisine donnés par le centre culturel à l'occasion de rencontres informelles, lors de l'utilisation commune de services publics. Par ailleurs des jugements négatifs globaux sont souvent encore entendus à l'égard des citoyens du parc par des résidents de Saint-Louis; on établit pas de distinctions entre les chefs et les "fidèles", entre les "pacifiques" et les "agressifs" – tous sont catalogués sous la même étiquette; comme le disait un ancien de St-Louis :

"C'est toute un gang de maudits chiâleux qui ont eu la chance de gagner des sweepstakes et qui se plaignent encore, nous autres qui avons travaillé fort toute notre vie, on a jamais rien eu du gouvernement. On commence à être tanné de toutes ces chicanes-là." (4)

---

Par ailleurs le gouvernement fédéral refuse de compenser les pêcheurs pour la perte de leurs droits de pêche. Le problème s'aggrave au point où, en mai 1972, les expropriés décident d'occuper les bureaux des administrateurs du parc. L'occupation qui devait durer 18 jours se termina dans la violence provoquée surtout par la découverte et la lecture des dossiers montés par Parcs Canada en vue de s'approprier les terres. Parmi les documents se trouvaient les fameuses enquêtes des psychologues auprès des familles. Conscients de l'exploitation dont ils ont été l'objet de la part des gouvernements, ils démoliront complètement les bureaux qu'ils occupaient.

Les gouvernements réalisent qu'il existe peut-être un problème et ils demandent aux expropriés de se réunir en assemblée et de faire connaître leurs plaintes aux fonctionnaires qu'ils y délèguent. Le premier ministre Richard Hatfield décide alors d'instaurer son comité inter-ministériel composé de représentants de six ministères et nanti d'un pouvoir suffisant à règler l'affaire. Le comité s'entend pour entreprendre un programme de relogement en vertu de quoi chaque famille recevrait un bungalow. Toutefois le problème était encore plus complexe. Certaines personnes, même si elle avaient vécu toute leur vie à l'intérieur des limites du parc, ne possédaient pas leurs terres ou leurs maisons, elle n'étaient donc pas légalement éligibles à l'obtention d'une nouvelle habitation. Par contre d'autres personnes qui étaient propriétaires mais n'avaient jamais vécu dans le parc se voyaient soudain devenus propriétaire d'une maison. Ceci donnera lieu à de nombreuses guer-

4. Allain, Greg, *op. cit.*, p. 37.

res entre les clans et à des rivalités personnelles. Evidemment le gouvernement profite de la situation et le tout se règle à son avantage.

> Un dernier facteur qui a sûrement contribué à la confusion générale est le nombre incroyable d'agences impliquées de près ou de loin dans toute l'affaire du parc : on y trouvait pas moins de 9 ministères provinciaux, 4 ministères fédéraux, 5 agences du gouvernement du Nouveau-Brunswick et 4 autres insitutions gouvernamentales... On peut aisément comprendre l'impression de "fouillis total" ressentie par les gens, malgré l'existence d'un agent d'information sur place pour éclaircir les choses. Deux comités devaient assurer la coordination de toutes ces agences, un *comité provincial* constitué principalement de hauts fonctionnaires des ministères impliqués, et un comité régional chargé d'effectuer la liaison avec les bureaux locaux. (5)

De 1971 à 1977, la lutte se concentre surtout à trouver des compensations pour les expropriés qui, n'ayant ni biens des métiers, trouvent difficile de faire face à un nouveau mode de vie et à un nouvel environnement. De nombreux rapports sont alors envoyés aux gouvernements, à la suite desquels, parfois, quelques centaines de dollars sont perçus en guise de dédommagement de toutes sortes tels que : perte de la ceuillette des bleuets, perte de la ceuillette des "pomme de pré", perte des revenus de son épicerie, perte de la tenu du bureau de poste, etc...; activités qu'ils ne peuvent plus faire ou exercer. Toutefois, ces sommes, parfois dérisoires, en servent souvent qu'à renflouer les dettes les plus alarmantes. Il en sera de même du bungalow accordé par le gouvernement provincial. Cette habitation étant chauffée au mazout et non au bois, elle entraîne des frais supplémentaires; le terrain sur lequel elle est

5. Allain, Greg, *op. cit.*, p. 29.

construite est de dimensions si réduites qu'il est impossible d'y faire un jardin. Il faut dire que la création du parc n'affecte pas seulement les expropriés. La région nord du comté de Kent n'est absolument pas industrialisée et les gens dépendent des resources naturelles, bois et pêche, pour leur survie. Or le parc prive un grand nombre de personnes de l'utilisation de 85 miles carrés de ressources naturelles pour la perte de quoi elles ne recevront aucune compensation si symbolique soit-elle.

Le gouvernement fédéral décide alors de s'occuper des compensations aux pêcheurs. Après consultation avec Jackie Vautour, on s'entend sur le choix d'un médiateur, Camille-Antoine Richard, un sociologue bien connu pour ses prises de position relatives à l'Acadie et qui jouit d'une certaine réputation auprès de la jeune gauche acadienne. On apprendra par après que durant son travail en tant que médiateur, il perçoit également son salaire du Ministère de l'Expansion Economique Régional. On peut prévoir la suite sans difficultés. Paralèlement à Camille-Antoine, Parcs Canada a retenu les services d'un dénommé Louis-Philippe Cormier, animateur professionel dont le bureau est situé à Montréal. En arrivant sur les lieux, Cormier ne tarde pas à faire savoir sa descendance acadienne et finit par engeôler tout le monde (même Jackie Vautour) et à gagner leur confiance. Richard rend public son rapport de même que les prix que le gouvernement a décidé de fixer en compensation aux différentes pêches. Les pêcheurs refusent ces offres qu'ils qualifient de ridicules. Exemple, un pêcheur d'homard recevrait une somme de trois milles dollars pour la perte de son droit. C'est alors qu'entre en scène Louis-Philippe Cormier. Lors d'une assemblée, convoquée par ses soins, un certain nombre de pêcheurs de la région ayant perdu leur droit de pêche, mais qui ne sont pas des expropriés, appuient à main levée les indemnités proposées par Camille-Antoine Richard pour le compte du gouvernement fédéral. La presse est présente, des

photos témoignent, les journaux titrent, Louis-Philippe décampe le lendemain même... pour tout le monde l'affaire de Kouchibouguac est close.

Nous sommes alors en 1974. Tous les résidents du parc s'en vont sauf Jackie et son comité qui poursuivent la lutte. De 1974 à 1976, Jackie Vautour va devenir le symbole de la lutte des expropriés pour reprendre leurs droits. C'est lui qu'on cite dans la presse, qui accorde les entrevues, qui présente les mémoires. Toutefois les autres expropriés continuent de l'appuyer ferme et c'est par centaines qu'ils se rendent aux réunions qu'il convoque.

En 1976, Vautour décide de changer de tactique. Albert Lévi, chef Indien de la réserve Micmac de Big Cove lui fait part de l'existence d'un traité signé en 1793 et en vertu duquel les Indiens ont droit de chasse et de pêche dans la zone maintenant comprise par le parc. Jackie convoque une réunion pour le premier novembre. Albert Lévi déclare alors qu'au printemps 1977 les Indiens iront avec les expropriés chasser et pêcher sur les terres qui leur appartiennent. Quatre jours plus tard, les bulldozers rasent la maison de Jackie Vautour. Ceci en guise de réprésaille, à la veille d'une nouvelle confrontation que les gouvernements auraient eu de la difficulté à controler, Lévi ayant eu la permission du ministre Jean Chrétien de chasser sur les terres du parc Kouchibouguac.

A nouveau Rhéal Drisdelle :

---

> ... la maison de Jackie y l'ont fait ben sournoisement, y l'ont fait pendant qui y était au bureau. Y est revenu du bureau... non y avait été travailler la police a été, y ont sorti ses enfants de l'école, y les ont amenés à la motel de Richibouctou, y ont été chercher Jackie au bureau, y ont dit "on va bulldozer ta maison là, va chercher ta femme pi tes garçons". Jackie a été là, y ont sorti pi y ont bulldozé la maison, y ont enlevé tout son linge, son meuble, son manger qui y

avait sauvé pour l'hiver, tout ça, y l'avont enlevé pi y l'avont mis dans un entrepôt à Newcastle, ça y l'a jamais back eu... Ca fait l'homme pi sa femme étaient pris au mois de novembre, dans un motel à Richibouctou avec le linge qui y avaient sus l'dos, avec l'opinion publique contre eux-autres. Ca fait là les Resources Naturelles du Nouveau-Brunswick ont envoyé une lettre à Jackie y offrant vingt-trois milles pour sa maison pensant qui l'avions de battu. Jackie refuse en disant "J'accepte pas... moi j'sors pas d'icitte, j'accepte pas." Ca fait que la Resources Naturelles on dit, bon, on paye yinque ta motel jusqu'au 23 déembre... deux jours avant Noël. Ca fait, ben, Jackie dit "OK, payé ou pas payé, moi ça fait rien vous défait ma maison, vous m'avez placé icitte, moi j'reste icitte." Ca fait que là Resources Naturelles a plus ou moins mis le propriétaire de la motel dans un pétrin parceque lui y avait quatre chambres qu'étaient pris, savait pas trop quoi faire avec. Ca fait que lui y a été chercher un mandat d'la cour pi le 21 mars, premier jour du printemps, à six heures du matin, la police arrivait avec les haches pi les gaz lacrimogènes pi les matraques pi les menottes pi y ont défoncé dans les chambres de la motel. Jackie, lui, y l'ont pris dans le lit, tandis que les garçons, les jeunes filles ont résisté violemment à la police... Pi y ont été emenés à Moncton, au poste de police. La mère, madame Vautour, Yvonne, pi les p'tits enfants, c'avait deux ans allé jusqu'à l'âge de sept, huit ans étaient sus l'ch'min. Y ont appelé l'bien-être... Bien-être a dit qui pouvaient absolument rien faire... pi Jackie, les garçons étaient en prison. C't'à peu près le plus bas que l'affaire de Kouchibouguac a pu aller ça. (6)

---

Ceci se passait au printemps '77. Jackie Vautour est en prison attendant son procès. Une manifestation s'organise à Moncton. Quelques centaines de personnes y participent, quelques escarmouches avec la force policière qui

6. Drisdelle, Rhéal, *ibid.*

assure, comme chacun sait, le maintien de l'ordre. Jackie est libéré, son procès est prévu pour juin, mais le juge se montre sympathique à leur cause et le procès est remis au mois d'août puis au mois d'octobre. Les 19 chefs d'accusation retenus contre lui et sa famille seront alors annulés, mais, entre temps, l'affaire a eu le temps de se dégonfler dans l'opinion publique.

Au mois d'octobre '78, un an plus tard, Jackie demande à tous les expropriés intéressés à reprendre leurs terres de se rendre à son bureau pour y signer une pétition en ce sens. Des 235 familles ayant quitté le parc, 213 se prononceront en faveur de ce retour. Il fait parvenir le document à Hatfield pour qui, sans doute, il ne s'agit là que d'une autre des nombreuses plaintes accumulées depuis les neuf ans que dure l'affaire. Immédiatement après cette pétition, la famille Vautour ainsi que neuf autres familles expropriées du parc décident de retourner occuper leurs terres. C'est ici que commence le drame dont le dénouement devait ayoir lieu durant les dernières semaines du mois d'août '79. A la suite de plusieurs altercations judiciaires, les expropriés reçoivent l'ordre, le 20 août dernier, en cour provinciale, de quitter les lieux immédiatement. La sentence les reconnaît coupables d'être illégalement campés sur les terres de la couronne. Suite à cette condamnation Jackie Vautour déclare, le lendemain, que lui, sa famille et les expropriés qui l'accompagnent à l'intérieur des limites du parc, sont prêts à "verser jusqu'à la dernière goutte de notre sang" plutôt que de sortir. Il affirme que sa lutte s'identifie avec "la défense des petits Acadiens pour leurs droits et l'honneur de leur drapeau" et que "Les armes sont prêtes afin d'empêcher une nouvelle déportation en 1979".

Le 22 août l'on apprenait que le shérif du comté n'attendait plus que le mot de Me Léonide Cyr afin d'appliquer la sentence émise à l'endroit des expropriés. La veille, un groupe d'étudiants et d'instructions de l'Université de Moncton qui campaient dans le parc, avaient été réveillés aux cris de "Sortez tout de suite de sur

notre terre". Puis cinq coups de feu dont un perfora une tente... d'entreposage. Le lendemain, la police effectue une fouille en vue de vérifier si effectivement, Vautour et les siens sont armés. Ils ne trouveront rien ce qui n'empêchera pas Jackie d'être accusé du délit, son procès devant avoir lieu le 30 octobre prochain.

Le mardi, 28 août, le parti Acadien, par la voix de son chef, Donatien Gaudet, demande la tenue d'une commission royale d'enquête ou, sinon, la redistribution des terres aux expropriés. Le lendemain soir la cellule Beaubassin revendique l'incendie ayant ravagé le bureau du solliciteur Me Léonide Cyr. Le jour suivant Jackie Vautour nie toute participation aux activités de cette cellule, "nous sommes tous du petit monde. Je me dissocie complètement de cet évènement qui ne peut avoir été causé que par des personnes expérimentées."

Suite aux déclarations de Vautour et aux menaces de la cellule Beaubassin, les choses devaient se mettre à bouger à un rhytme considérablement accéléré. Plusieurs organismes font connaître ou réitèrent leurs positions dans le conflit. Pour une fois la balance semble pencher en faveur des expropriés, du moins en ce qui a trait au grand public. Le chef du parti libéral du Nouveau-Brunswick, Joseph Daigle, demande, lui aussi, la tenue d'une commission royale d'enquête. L'archevêque de Moncton, Mgr. Donat Chiasson, accorde son appui aux expropriés. Une journée de solidarité a lieu le 16 septembre, organisée par le CRASE. Plusieurs personnalités acadiennes y assistent de même que les porte-paroles d'organismes venus, avec 2,000 autres personnes, manifester leur appui à la cause. Mathilda Blanchard, parlant au nom de son syndicat devait alors déclarer que l'incendie allumé par la cellule Beaubassin dans le bureau de Me Cyr était dû au fait qu'il s'agissait là du "comble de la chaleur en Acadie".

Cette année, l'Acadie fête son 375e anniversaire de fondation. Nul n'aura su mieux que Jackie Vautour mettre en évidence le slogan des fêtes à savoir que si "on est venus c'est pour rester".

Halifax, Nouvelle-Ecosse, 1756

Je suis bien informé à l'effet que plusieurs habitants français, transportés l'an dernier, hors de cette province et distribués parmi les différentes colonies sur le continent, se sont procurés de petits vaisseaux et se sont embarqués afin de revenir en longeant la côte de colonie en colonie, et que plusieurs seraient présentement en route. Et, comme le succès de cette entreprise aurait non seulement pour effet de frustrer les plans du gouvernement en les explusant à un coût si élevé, mais mettrait également en danger la sécurité de cette province, spécialement dans cette conjoncture, je crois de mon indispensable devoir d'enjoindre votre Excellence, le gourverneur, de porter toute son attention afin de prévenir l'accomplissement d'un plan si si pernicieux en détruisant de tels vaisseaux qui dans votre colonie se prépareraient à un tel but ainsi que de tout ce qui pourrait tenter de passer sur une partie quelconque de votre gouvernement que ce soit par voie de terre ou de mer. Je n'aurai aucunement donné cet ennui à votre Excellence si n'était convaincu à quel point le retour de ces personnes peut s'avérer fatal aux intérêts de sa majesté dans cette partie du monde.
Je suis monsieur,
le très humble et très obéissant serviteur de votre Excellence,

Lawrence. (7)

7. cité dans *Evangeline*, Henry Wadsworth Longfellow with version in prose by Carolyn Sherwin Bailey. C'est cette dernière qui fait mention de cette lettre. On sait que Lawrence fut l'un des principaux sinon le principal organisateur de la déportation des Acadiens.

Abonnez-vous à **POSSIBLES**

Dans les prochains numéros :

L'utopie
Le référendum
Bilan de l'autogestion

---

Bulletin d'abonnement

Nom .....

Adresse .....

Ville. . ..... Code postal .....

Province .....

Occupation .....

ci-joint un chèque..... mandat-poste.....au montant de **$15.00** pour un abonnement à quatre numéros à compter du numéro.....

Abonnement institutionnel : $25.00
Abonnement de soutien : $25.00

Revue Possibles, B.P. 114,
Succursale Côte-des-Neiges,
Montréal, Québec, H3s 2S4

---

Dépôt légal Bibliotheque Nationale du Québec
D775 027
Dépôt légal Bibliothèque Nationale du Canada

Achevé d'imprimer en novembre 1979
aux ateliers de la Cie de l'Eclaireur Ltée
Beauceville, Qué.

COLLOQUE SUR L'AUTOGESTION

Nous sommes à organiser pour le début d'octobre 1980 un colloque qui ferait le bilan des expériences de type autogestionnaire au Québec et essaierait d'esquisser leur avenir. Nous aimerions aussi que ce colloque soit un lieu de rencontre pour les militants d'entreprises coopératives et communautaires.

Un numéro de POSSIBLES (Printemps-été 1980) préparera la rencontre. Si vous êtes intéressé(e) à contribuer à ce numéro ou à participer au colloque, faites-nous part de vos intentions par écrit en nous indiquant aussi l'organisation dont vous faites partie. Communiquer avec Gabriel Gagnon, aux soins de la revue.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU QUÉBEC
REÇU LE
DEC 6 19